

# AFFAIRES

## DE L'INDE.

# AFFAIRES
# *DE L'INDE*,

DEPUIS le commencement de la Guerre avec la France en 1756, jusqu'à la conclusion de la Paix en 1783;

*CONTENANT l'Histoire des Intérêts de l'Angleterre dans l'Indostan, les détails de deux Guerres avec la France, de plusieurs Révolutions & Traités d'alliance, & l'Administration de M. Hastings, &c. &c.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

*Avec une Carte.*

---

TOME SECOND.

---



A LONDRES,

*Et se trouve à PARIS*,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N° 13.

---

1788.



portes. Il alla ensuite à Bounagar, d'où il passa, dans une galiote, à Surate. L'armée confédérée, étant entre Ragoba & Keating, s'efforça, quoique sans succès, d'empêcher leur jonction, qui fut effectuée le 19 Avril 1775. Il y avoit alors de grandes dissentions entre les ministres & les chefs des Confédérés. Moodagée-Sindia abandonna ouvertement la cause & se retira dans son pays avec douze mille chevaux. On doutoit de la sincérité d'Holkar, & on veilloit scrupuleusement sur ses mouvemens; le *Nizam* ne remplit pas ses engagemens, & leur allié, Shabagée, qui avoit battu son frère Moodagée-Boonsla en bataille rangée, & l'avoit fait prisonnier, fut, le lendemain, trouvé mort dans son lit. Ces circonstances mortifiantes pour la faction de Poonah, donnèrent un aspect favorable aux affaires de Ragoba, dont les plus grandes difficultés étoient alors le besoin d'argent. Ce ne fut que vers le milieu du mois suivant, qu'il y eut une action entre les deux armées, dans laquelle les troupes de Keating & de Ragoba souffrirent considérablement, à cause d'un ordre mal répété, parce-qu'il avoit été mal entendu, de s'emparer de quelques pieces de canon de l'ennemi. La première compagnie des grenadiers Européens, tournant trop précipitamment à droite, fut obligée de se retirer. Elle fut suivie par l'infanterie de Madras, & celle-ci par plusieurs compagnies de Cipayes. En passant à travers quelques

haies rompues, les troupes se presserent trop & ne gardèrent point leurs rangs. Un corps de cavalerie les chargea aussi-tôt avec furie & avec succès. Elles furent bientôt mises en désordre, prirent la fuite avec précipitation, & le commandant en chef ne put jamais les rallier ni les ramener à la charge. Plusieurs officiers périrent, & la déroute auroit été générale, si on n'avoit pas tourné l'artillerie contre les Marattes qui se précipitoient avec intrépidité où le danger étoit le plus grand : voilà le seul échec que nous éprouvâmes. Le nombre d'hommes, de chevaux & d'éléphans que perdirent les ennemis, les découragea tellement, qu'ils évitèrent ensuite, avec soin, toute bataille rangée. L'armée combinée continua la poursuite, mais ne put jamais les joindre que quelques semaines après, qu'elle atteignit leur arrière garde, en détruisit une partie, poussa nombre de leurs chevaux & de leurs chameaux dans la mer, & détruisit leur canon.

Futty-Sing, qui avoit pris le parti des Confédérés, contre Ragoba & les Anglais, au commencement des hostilités, étoit un de ces chefs mécontens qui avoient abandonné la cause. Il suivoit la politique ordinaire de l'Asie, & du monde entier, préférant le parti de ceux qui lui paroissoient les plus forts. La prospérité naissante de Ragoba le détermina à conclure un traité avec ce chef, par la médiation

des Anglais, à qui non-seulement il confirma ces concessions de territoires que Ragoba leur avoit faites, mais leur fit même une pension de quatre cent trente-deux mille livres. Il convint de payer à Ragoba le tribut ordinaire, de lui fournir l'assistance demandée par la *Durbar* de Poonah, & ce qui étoit alors de beaucoup plus d'importance, de lui payer vingt-six *lacks* de roupies, dans l'espace de soixante jours. Ce traité avantageux de paix & d'alliance fut conclu au mois de Juillet. Les affaires de la compagnie prospéroient alors également par terre & par mer. Le ministère de Poonah, avoit, au commencement de la campagne, équipé une escadre de cinq vaisseaux, dont un étoit de quarante-six canons, deux de trente-deux & deux de vingt-six, avec dix *gallawats* ou petits vaisseaux armés. Ils étoient destinés à intercepter le commerce des Anglais & à infester les mers & les côtes où ils pourroient nous faire plus de mal; & s'emparer de plus de butin. Mais le commodore John-Moore les rencontra peu de tems après, & remporta une victoire complette. Ainsi tous les projets des ennemis furent par-tout détruits, & ceux de Ragoba couronnés de succès. Les amis & les partisans de la Confédération devinrent incertains & se retirèrent à mesure que les malheurs augmentèrent. On ne payoit plus exactement ces grandes sommes, promises aux *Nababs* & aux

*Rajahs*, qui avoient combattu; & c'est cependant le seul motif qui les avoit engagés à préférer les périls de la guerre à la tranquillité de la paix. Les troupes demandoient leur solde avec murmure, & leurs chefs se dégoûtèrent naturellement d'une cause si désavantageuse. Furkia, leur général, trouva sa situation extrêmement critique; les chefs étoient mutins & ses ressources épuisées. Ceux qui avoient perdu leurs chevaux, demandoient le salaire stipulé à leurs chefs respectifs, qui, à leur tour, s'adressoient au général en chef; & les *Sharffs* ou banquiers, avoient déjà refusé de payer ses billets.

Cette détresse augmenta considérablement les troubles de la *Durbar*. Saccaram & Nana avoient dépêché des *Vakeels*, ou des commissaires, pour traiter d'accommodement avec les Anglais. Ceux-ci devoient agir séparément. L'un d'entr'eux tomba malade à son arrivée. Avant qu'il fût guéri, le président fut lui-même attaqué d'une maladie si grave, qu'il lui fut impossible de traiter des affaires publiques. Le conseil prit soin alors de ne pas montrer un desir trop ardent de faire la paix, parce qu'une pareille disposition, dans une occasion si critique, auroit été susceptible d'être interprétée d'une manière défavorable, & auroit porté les commissaires de l'ennemi à demander des conditions beaucoup plus avantageuses que celles qu'ils devoient finalement accepter.

Telle étoit la situation du gouvernement de Bombay, de Ragoba & des états des Marattes, lorsqu'il arriva des ordres positifs du gouverneur général & du conseil de Bengale, de retirer les troupes & de mettre sur le champ fin à toutes les hostilités, avec le ministère de Poonah. Les membres de la majorité sembloient parfaitement résolus de réaliser ce systême pacifique qu'ils suivoient ouvertement par-tout où ils avoient de l'influence. En quittant l'Angleterre, ils s'imaginoient trouver tous les établissemens de la compagnie, dans un état d'union ou de neutralité avec toutes les puissances de l'Inde. Ce ne fut donc pas sans surprise & sans inquiétude qu'ils virent que la politique de l'administration antérieure du Bengale les avoit trompés, & qu'à mesure qu'ils s'instruisoient de toutes les circonstances, les affaires de la compagnie avoient par-tout un aspect différent. Les mêmes principes, sur lesquels ils avoient trouvé mauvais les motifs, l'objet & les suites de la guerre des Rohillas, leur servirent pour condamner celle que le gouvernement de Bombay avoit commencée contre les Marattes.

Dès que le gouvernement suprême eut été annoncé aux différens établissemens, comme formé par un acte du parlement, il semble que le conseil de Bombay n'eut point en lui cette confiance libérale & implicite, qui doit être réciproque & sans réserve

entre toutes les branches du pouvoir exécutoire. Ses membres ne désavouèrent pas formellement leur pouvoir subordonné, ne disputèrent point la suprématie du gouverneur général ou du conseil de Madras, & n'exprimèrent point directement leur mécontentement du nouveau gouvernement : mais s'ils avoient résolu de confirmer dans l'Inde toutes les allégations qui avoient rendu les serviteurs de la compagnie si odieux à leurs compatriotes en Angleterre ; s'ils avoient auparavant été informés du système pacifique que la majorité du conseil suprême croyoit qu'il étoit de son devoir de maintenir, & qu'ils eussent été dans la plus grande obligation de contrecarrer ses opérations ; ou s'ils avoient formé le plan de satisfaire leur ambition avec autant de résolution que jamais, en dépit de la législature, en prenant avantage de leur situation éloignée, pour s'abandonner à leur témérité avant de pouvoir être contredits par l'autorité sous laquelle ils étoient, dès-lors, destinés à agir, en cas de paix ou de guerre, il n'est guere possible de concevoir qu'ils eussent pu choisir des mesures mieux calculées pour répondre à leurs vues. Leur manière de consulter le gouvernement suprême, rendoit leur acquiescement à son autorité, d'une nature très-suspecte. Ils ne lui donnoient aucunes informations que celles dont ils ne pouvoient absolument se dispenser. Les nouvelles

de leurs opérations militaires arrivoient dans le Bengale long-tems avant leurs dépêches ministérieles. Ces dépêches étoient écrites avec si peu de précision & d'exactitude, qu'elles ne donnoient aucune information sur les sujets spécifiques qu'elles étoient destinés à expliquer. Quand on avoit livré une bataille, fait un mouvement, ou pris une résolution, elles n'annonçoient simplement que les faits, sans entrer dans aucun des détails qui pouvoient servir à en donner de justes idées. Ils étoient aussi avares de leurs informations, que lents à les communiquer : comme si le conseil suprême n'avoit eu intérêt de connoître leurs plans que lorsqu'ils étoient pleinement exécutés.

On les somma donc plusieurs fois d'entrer sur le champ dans des détails circonstanciés de leur situation politique, parce que la nouvelle administration s'attendoit à une relation particulière & exacte de tous les événemens qui étoient arrivés ou qui pouvoient arriver touchant les intérêts de la compagnie dans cette partie de ses possessions, & qu'elle étoit dans la nécessité de demeurer dans l'inaction jusqu'à ce qu'elle eût reçu des nouvelles de Bombay.

On envoya à Bombay des ordres exprès à ce sujet, & pour défendre formellement les mesures alors adoptées, au commencement de l'année 1775. Les membres du gouvernement de Bombay

ne firent aucune réponſe pendant près de trois mois, & avouerent enſuite le traité qu'ils avoient fait & les ſecours qu'ils avoient donnés à Ragoba, dans la ſeule vue d'acquérir de nouveaux territoires. M. Haſtings fit un long diſcours, dans lequel il déſavoua formellement le ſyſtême dominant du conſeil de Bombay. Il condamna les hoſtilités dans, leſquelles il étoit engagé, comme contraires à la ſaine politique, comme injuſtes & n'étant point autoriſées. Suivant lui, tout le fardeau de la guerre étoit jetté ſur la compagnie; on n'avoit reçu aucune injure des Marattes, & le dernier acte du Parlement avoit revêtu le conſeil ſuprême de la ſeule autorité de traiter avec les princes de l'Indoſtan. Il n'approuva pas non plus qu'on envoyât les troupes de la compagnie à une pareille diſtance de l'établiſſement, parce qu'un ennemi entreprenant auroit pu profiter de cette occaſion pour l'attaquer. Il avouoit, en même tems, l'extrême difficulté d'envoyer des ordres tels que la ſingularité de la ſituation du conſeil de Bombay l'exigeoit. On ne pouvoit pas remettre les choſes dans leur état naturel; conſéquemment la connoiſſance qu'il avoit de toutes les circonſtances ne pouvoit pas être exacte, & il doutoit s'il eût été ſûr, ou même praticable, de rappeler à préſent les troupes à la ſolde de Ragoba. Il propoſa donc que les ordres pour faire retirer l'armée, fuſſent ſujets aux exceptions

ſuivantes ; ſi les forces combinées avoient obtenu des avantages décidés ; ſi la ſituation de notre détachement étoit tel que ſon rappel fût dangéreux ; & s'il y avoit actuellement une négociation ſur le tapis entre Ragoba & ſes ennemis. Il dit que ſon opinion lui ſuggéroit ces reſtrictions, parce que, dans le malheureux état des affaires, il ne voyoit point d'autre alternative que de choiſir le moindre des maux.

Les membres de la majorité réſolurent cependant qu'il falloit rappeler les troupes, ſans aucune autre conſidération que celle de leur ſûreté ; entamer une négociation avec le parti dominant à Poonah ; informer le conſeil de Bombay de leur réſolution ; lui enjoindre de recevoir de bonne foi toutes les ouvertures de paix qu'on pourroit lui faire, & de traiter ſur ces préliminaires ſeulement, afin qu'il y eût ſur le champ une ſuſpenſion d'armes, & que les îles de Salſette & de Baſſein fuſſent confirmées à la compagnie. Le colonel Upton fut chargé de la conduite de cette affaire importante & délicate, avec les miniſtres de Poonah. Il reçut ordre de faire des excuſes, au nom du conſeil ſuprême, de la conduite hoſtile du gouvernement de Bombay, qui avoit ſi légèrement pris les armes pour des affaires qui ne le regardoient pas ; de déſavouer le traité que l'on avoit négocié, avec Ragoba, à l'inſçu des membres de Bengale & ſans

leur consentement, & de témoigner le désir le plus ardent & le plus sincère, de leur part, d'établir une paix durable avec la *Durbar*; de donner pour raison de la saisie de Salsette & de Bassein, que ces places auroient, autrement, tombé entre les mains des Portugais, & d'exposer la difficulté de les rendre sans la permission des directeurs; de les informer des ordres donnés pour que nos troupes abandonnassent Ragoba, & pour le comprendre lui-même dans le traité, si cela étoit possible. Le conseil résolut, en même-tems, de rendre cette ambassade utile à d'autres objets, & de saisir cette occasion pour examiner la Péninsule de l'Inde, & pour assurer les distances géométriques des places à travers lesquelles le colonel Upton devoit passer; & on nomma un homme de lettres pour l'accompagner. On écrivit aussi au ministre de Poonah, pour lui annoncer le départ du colonel.

Saccaram, principal de la faction de Poonah, étoit de si basse extraction, qu'il n'avoit pas même reçu les premiers élémens de l'éducation. Quoique premier ministre d'un des plus grands empires du monde, il ne savoit ni lire ni écrire. Malheureusement le *Brame*, qui étoit son secrétaire affidé, avoit été gouverneur de la province où étoient situées les places prises par les troupes de la compagnie. Il fit donc passer de nouvelles instructions aux *Vakeels*, qui étoient à Bombay, & ces instructions arrivèrent

tivant qu'ils eussent déclaré en forme l'objet de leur commission. Ils demandèrent alors qu'on remît entre leurs mains la personne de Ragoba, qu'on rendît Salsette, & que toutes les places dont les Anglais s'étoient emparés, fussent évacuées. Ils promirent, en récompense, de faire quelque compensation pécuniaire pour les dépenses que nous avions faites. On doit considérer que c'étoient nous qui avions commencé les hostilités; que les Marattes ne nous avoient fait aucune injure; qu'ils avoient droit de redemander leurs propres domaines; qu'ils n'en étoient pas moins à eux parce que nous en avions pris possession par force; qu'ils montrèrent leur modération en bornant leurs réclamations à une simple restitution; que le remboursement qu'ils offroient, prouvoit qu'ils avoient réellement dessein de négocier, & que, suivant la justice, c'étoit un article auquel nous n'avions pas droit de nous attendre. Voilà cependant les conditions que les partisans de la politique asiatique des Anglais, voudroient représenter comme dures & inadmissibles. C'est ainsi qu'ils voudroient décider les différends des nations, suivant des maximes qui renversent les droits de propriété & qui outragent tous les principes d'équité entre les hommes.

Suivant donc le même fatal systême, les membres du conseil de Bombay représentèrent la situation

florissante de leur gouvernement & des affaires de leurs alliés, comme des argumens incontestables pour continuer la guerre. Etourdis par les ordres péremptoires du conseil suprême, pour rappeler sur le champ les troupes qui coopéroient avec Ragoba, & par l'ambassade inattendue du colonel Upton à la cour de Poonah, ils témoignèrent, dans leur réponse aux dépêches ministérieles qui apportoient ces ordres mortifians, le plus grand chagrin des mesures prescrites pour une paix générale, & dirent qu'ils craignoient que les intérêts de la compagnie ne souffrissent beaucoup de l'adoption d'un plan qui laissoit en même-tems une disgrace ineffaçable sur leur gouvernement. Ils justifièrent leur interposition dans les querelles domestiques des Marattes, par la nécessité où ils étoient de défendre ouvertement leur capture de l'île de Salsette. Ils avoient préféré la cause de Ragoba, malgré la trahison & le meurtre atroce pour lesquels ses compatriotes l'avoient expulsé, parce qu'il avoit donné à la compagnie le droit d'acquérir un revenu de six millions par an. Ils soutinrent même la justice de faire la guerre de cette manière aux sujets rebelles de leur allié. Ils se plaignirent de l'indignité avec laquelle on les traitoit, en ne chargeant point un membre de leur corps de la négociation; alléguant qu'ils auroient obtenu la paix aux conditions les plus avantageuses & les

plus honorables, si on n'avoit pas informé le gouvernement de Poonah du desir que la compagnie avoit de terminer la guerre.

Non contens de ces remontrances, ils députèrent M. Taylor, membre du comité choisi, pour exposer leurs plaintes en personne devant le conseil. Celui-ci présenta un mémoire qui contenoit, outre les argumens sur lesquels le gouvernement de Bombay fondoit ses engagemens avec Ragoba; un grand nombre de raisons politiques contre l'interruption de ses mesures, par les *arrêtés* & les ordres du conseil suprême; une relation de l'empire des Marattes; l'origine & les progrès du pouvoir du *Peishaw*; les connexions, en fait de politique & de commerce, avec les possessions de la compagnie à l'Ouest de l'Inde; les domaines & les districts des grands chefs de la nation, jusqu'à quel point ils dépendoient du gouvernement de Poonah, particulièrement les *Boonslas*, les *Guicawas*, Sindia & Holkar; les différens évènemens & les intrigues qui avoient occasionné les divisions de la famille du *Peishaw*, & entraîné le gouvernement de Bombay dans leurs querelles; la situation & les forces des parties belligérantes quand les hostilités avoient cessé, & la probabilité des vues du *Nizam* & d'Hyder Ally pendant ces troubles. Il donna aussi une description exacte de la situation, du revenu & des autres avantages

provenant des différentes concessions faites par Ragoba & par Futty-Sing. Il s'efforça de démontrer, par les expressions les plus fortes, les conséquences dangereuses de déclarer un traité si avantageux, non valable & nul, cette mesure sur-tout pouvant engager Ragoba à se jetter entre les bras d'autres puissances. Il conclut en déclarant que, soit qu'il fût résolu de terminer ces affaires par la force des armes ou par des négociations, il étoit absolument nécessaire de révoquer les ordres pour retirer les troupes.

Le conseil suprême ayant examiné la question de savoir si on mettroit en vigueur les premiers ordres donnés, ou s'ils feroient suspendus pour le présent, le premier *arrêté* fut confirmé, excepté qu'il fut convenu de laisser le choix au gouvernement de Bombay de faire marcher ses troupes dans la garnison qu'il jugeroit à propos. M. Taylor, après avoir exprimé la plus grande surprise de la résolution du conseil, voulut encore, avec aussi peu de succès, par un mémoire subséquent, représenter la disgrace que l'on causoit au conseil de Bombay, en confiant la conduite de cette négociation à une personne tout à fait étrangère dans ce gouvernement. Il lui rappela que la compagnie même avoit nommé un des membres de ce conseil pour résider à Poonah, en lui donnant des instructions particulières de négocier avec Madarow, alors

*Peishaw*, & que les membres du conseil de Bombay, par leur connoissance des vues, des connexions & des intérêts des différentes personnes de la *Durbar* de Poonah, devoient être plus capables de transiger ces affaires; & qu'ils seroient tous zélés pour l'honneur & l'intérêt de leurs commettans, & obéiroient implicitement à toutes les instructions qu'ils pourroient recevoir du conseil suprême dans le cours de cette négociation importante. On donna cependant à entendre à M. Taylor que le conseil suprême ne pouvoit point consentir à révoquer ou à changer la nomination du colonel Upton, sans contredire les résolutions qu'il avoit publiquement annoncées aux ministres de Poonah; mais qu'il n'avoit nullement dessein de témoigner la moindre marque de mépris à celui de Bombay, qu'il s'efforceroit toujours de protéger & de mettre à l'abri de toute insulte quelconque.

En même-tems le colonel Upton s'avança à travers le continent, & rencontra, dans son chemin, un grand nombre de difficultés. On trouve, dans le journal de son voyage, des relations affligeantes de la détresse & de la confusion des pays par où il passa : malgré les assurances répétées de la cour de Poonah au conseil de Bengale, que l'on avoit donné des ordres pour faciliter son passage dans l'empire des Marattes, cette assertion paroît bien douteuse. Il reçut à Benarès une lettre

du ministre de Poonah, écrite dans un style si peu flatteur à l'objet de son ambassade, qu'il jugea à propos de s'en plaindre à ses supérieurs. Il attribua les délais qu'il rencontra dans sa route, à l'inattention de la *Durbar*, dont il n'avoit reçu aucun avis régulier, & qui n'avoit pas même informé les *Sirdars* des différens districts, de l'objet de sa mission, ni qu'il passeroit par leur pays, qu'il trouva par-tout en armes; il resta près de six mois à ce voyage pénible & plein de dangers. Par ce moyen on tira la première ligne géographique, à travers le continent de l'Inde, en traversant les principales villes entre Agra & Poonah; ce qui, en déterminant plusieurs positions intéressantes de géométrie, a donné une grande connoissance du local, & enrichi considérablement la science de la géographie.

Le colonel, qui étoit parti le 10 Juillet, n'arriva à Poonah que le 30 Décembre 1775. Il fut reçu d'une manière convenable aux grands objets qu'il étoit chargé de traiter. Il trouva que les troubles, qui agitoient les états des Marattes, étoient sur le point d'éclater dans toutes les parties de ce puissant empire. L'enfant posthume de Narrain-Row, avoit ruiné les machinations de Ragoba, dont le dessein étoit d'éteindre la famille de son frère. Le jeune Narrain-Row ayant été déclaré *Peishaw*, Saccaram-Pundit & Nana-Furnese, ses ministres, conduisoient, en son nom, les affaires de l'état.

Les

150 155

35 35

30 30

Morotai

Baton

I. Ternate

I. Tidor

Pottebacker

I. Machian

I. Manel

I. Bachian

I. Pangia

I. Oubi

Sapelluca

I. Xulabelli

Wikopzée

I. Burro

Lohe

Ceram

Amboina

I. Sabuda

I. Blanche

Resing

Teniba

Coram

I. Banda

Nouvelle Guinée

Moluques

5 5

Bouton

Pulo Ron

I. aux Oiseaux

Nila

Damma

I. Roma

Ombo

I. Moa

I. Haute

Timorland

I. Wessels

10 10

I. Timor

125 130





# AFFAIRES DE L'INDE.

## CHAPITRE VIII.

*PREMIERE guerre avec les Marattes. —Anecdotes de ce Peuple. —Interposition du Gouvernement de Bombay, dans leurs querelles. —Traité avec Ragoba. —Députation du colonel Upton à Poonah. —Traité de Poorunder. —Mécontentemens excités par cet événement. —État politique de l'Inde à cette époque.*

LES trois puissances principales qui partagent à présent & qui gouvernent l'empire de l'Indostan,

ſont les Hindoos, les Mahométans & les Anglais. Les deux dernières tiennent toute leur autorité d'une ſuite d'uſurpations faites ſur la première, qui eſt naturelle & héréditaire : & c'eſt à la différence des intérêts de ces puiſſances ſéparées, à un manque d'harmonie entr'elles, & à une variété infinie d'autres objets dans leur politique reſpective, que l'on doit attribuer leur ſuccès à repouſſer les attaques l'une de l'autre, & à maintenir chacune ſon indépendance; ce ſont ces mêmes cauſes qui produiſent un équilibre de pouvoir en quelque ſorte ſuffiſant pour leur conſerver leurs prétentions reſpectives; & c'eſt auſſi à elles qu'on eſt redevable de ce que le vaſte continent de l'Indoſtan n'eſt pas à préſent le ſiège ténébreux d'un deſpotiſme univerſel & permanent.

L'empire du Mogol n'exiſte plus que par lambeaux. Le trône de *Delhi* eſt renverſé. Les derniers effets de la politique mahométane reſſemblent à ces maladies du corps humain, qui donnent aux extrémités des forces extraordinaires, tandis qu'elles laiſſent le cœur dans un état de foibleſſe. Les officiers de la couronne amaſsèrent par-tout des fortunes immenſes, tandis que le tréſor public étoit épuiſé. L'indolence ſuccéda à la vénalité, & ceux qui n'eurent pas le courage de ſe révolter, furent en même tems trop fainéans pour obéir. Un miniſtère cruel & intrigant diſtribua les récom-

penses avec une profusion extravagante; l'assassinat forma bientôt une partie du système de la cour. Dans les provinces éloignées, on effectuoit tous les jours des révolutions en assassinant les gouverneurs. Ceux qui leur succédèrent, instruits par le sort de leurs prédécesseurs, retinrent les revenus qu'ils étoient chargés de lever, dans le dessein de s'opposer à cette autorité, à laquelle ils continuoient de faire les plus grandes protestations de l'attachement le plus sincère.

Quoique les Marattes ne soient plus ce qu'ils ont été, ils sont cependant encore formidables, à cause de la situation & de l'étendue de leurs territoires, de la douceur de leurs lois, de leurs ressources inépuisables, de leurs armées nombreuses & de leur manière de faire la guerre. Ils habitent les districts montagneux vers l'Ouest de la Péninsule de l'Inde. Par la sagesse de leurs traités, la force de leurs armes, & l'asyle qu'ils ont accordé à des *Rajahs* & à des *Zémindars* réfractaires, ils ont étendu leurs dominations d'une mer à l'autre, depuis Surate jusqu'à la baie de Bengale, & depuis les frontières les plus éloignées d'Agra, au nord, jusqu'à l'embouchure de la rivière Kistna, sur la côte de Coromandel, comprenant une étendue de plus de mille milles anglais, sur sept cens milles de largeur.

Ce vaste empire est divisé entre plusieurs *Rajahs*,

dont les liaiſons avec le *Peishaw*, ou chancelier, ſont comme celles des princes Allemands avec l'empereur. Dans quelques occaſions, il y a des hoſtilités non-ſeulement entre les membres ſubordonnés, mais ſouvent le *Peishaw* lui-même ſe trouve dans la néceſſité de ſe défendre contre une ligue de ſes tributaires. On voit rarement une confédération générale de tout l'empire, excepté lorſqu'il s'agit de ſa conſervation, ou dans des momens critiques & capables de réunir les états les plus diſcordans. Il y a peu d'entrepriſes, de conquêtes ou de pillages aſſez importans, pour les engager à raſſembler leurs forces diviſées dans une ſeule armée, ſous l'étendard général de l'empire.

Leur forme de gouvernement, depuis quelques années, eſt devenue, plutôt par accident qu'autrement, tout-à-fait ariſtocratique : le pays eſt à préſent entre les mains de huit chefs, qui, dans les archives de la compagnie & les regiſtres indiens, ſont appelés miniſtres, pour les diſtinguer du *Ram-Rajah*, le ſouverain titulaire, au nom duquel on adminiſtre toujours les affaires, & dont la ſanction eſt néceſſaire pour rendre tous les actes légitimes. Quoique revêtu de l'autorité ſuprême, ayant le commandement abſolu des troupes, & ſeul la prérogative de déclarer la guerre & de faire la paix, il eſt obligé par la loi

des Gentoos, de choisir un conseil entre les plus savans des *Brames*, pour l'assister. Ces derniers, profitant de leur situation, ont donné un nouveau lustre à leur caractère, comme politiques, en faisant servir leur autorité, comme prêtres, à toutes les affaires du gouvernement civil; étant d'une race que l'on regarde, dans toute l'étendue de l'Inde, comme au-dessus des mortels, ils commandent universellement la vénération la plus sacrée; &, profitant de l'indolence & du peu d'importance d'un de leurs princes, ils se sont peu-à-peu emparés de tout le pouvoir de l'état. La superstition, constante souveraine d'un peuple foible & grossier, étend, confirme & sanctifie leur autorité.

A mesure que le pouvoir du *Mogol* diminua, l'empire des Marattes acquit de nouvelles forces. On fait monter leurs revenus à quatre cens huit millions; ils se lèvent principalement des tributs de leurs différens alliés & vassaux, spécialement des *Rajahs* d'Oudepore, de Joudpore, de Zegnagur, de Bopoul, de Narva, de Bundlecun, & de la plupart des plus riches principautés qui sont dans le voisinage du Decan, & dans les parties élevées du pays; des droits sur plusieurs articles de commerce, du pillage, des impots & d'autres ressources innombrables. Les habitans ne sont point accablés de taxes : le gouvernement, dicté

par l'esprit benin de la religion du pays, est par-tout doux & humain. Il ne se répand point de sang, on n'insulte point aux privilèges de la nature, sinon en tems de guerre & contre un ennemi. Leurs armées sont peut-être plus nombreuses que dans aucune autre partie du monde; ils peuvent mettre en campagne au moins trois ou quatre cens mille hommes de bonne cavalerie. Leurs chevaux sont vîtes & vigoureux, montés par des gens accoutumés à la guerre depuis leur enfance & exercés avec beaucoup d'activité au service militaire. Leurs excursions hostiles sont ordinairement faites par des partis trop peu importans pour exciter à une résistance formelle, & elles sont trop rapides pour qu'ils aient eux-mêmes à craindre une attaque régulière. Quand ils veulent venger les injures de l'empire, ils sortent en foule des montagnes & des forêts du Decan, & répandent la désolation dans les pays voisins, avec toute la furie & la vélocité d'un ouragan.

Sous le prédécesseur du présent *Ram-Rajah*, le gouvernement étoit une monarchie absolue. C'étoit sous cette simple forme qu'il avoit augmenté ses territoires; & que, par sa population, ses finances & sa réputation militaire, il s'étoit rendu si formidable à la tranquillité de l'Inde. Ses mesures étoient alors vigoureuses & couronnées de succès, il étendoit de tous côtés ses frontières, & augmentoit ses

trésors & son influence, par une addition constante de territoires & de sujets. Cependant Sahoojei étoit un prince faible & efféminé; sa passion dominante étoit l'indolence; il perdoit son tems avec des bouffons ou dans le Haram; il sacrifia sa propre dignité & celle de son successeur aux plaisirs d'un esprit vulgaire. Le *Peishaw* usurpa la souveraineté, établit sa résidence à Poonah, & enferma son maître dans Settarah (à environ soixante milles de là), où le *Ram-Rajah* vit toujours avec la même insipide splendeur, reçoit les mêmes hommages ridicules, & exerce les mêmes formalités qui distinguoient autrefois le chef suprême de ce puissant empire : car, quoiqu'il conserve encore le nom de souverain, & qu'il revête le *Peishaw*, d'une maniere formelle, des pouvoirs de sa place, c'est le seul acte de supériorité qu'il exerce. Il n'a pas même le choix de le nommer, parce que Bajirow, qui s'arrogea le premier l'autorité, eût assez d'adresse pour rendre cette place héréditaire dans sa famille. Ce chef laissa deux fils, Balajei-Row & Ragoba : l'un d'eux fut reconnu *Peishaw*, à la mort de son père; l'autre eut le commandement d'une province éloignée. Quand Balajei-Row mourut, son fils aîné, Madarow, n'avoit que dix-huit ans : il s'empara cependant des rênes de l'empire, & parut pouvoir les diriger avec fermeté & avec adresse. Ragoba, à la mort de son frère, se rendit à la hâte

à Poonah, & demanda la régence, comme tuteur naturel de ſon neveu; mais ſes prétentions furent rejetées. Il s'adreſſa enſuite au *Subah* du Decan, qui l'aida à s'oppoſer à Madarow, à la tête d'une armée formidable. Il ſe livra une bataille dans laquelle il eut l'avantage. Il fut alors rappelé à Poonah & revêtu de la place de *Peishaw*, où il devint une ſeconde fois victime des intrigues de quelques courtiſans, qui, guidés par la mère du jeune *Peishaw*, prirent avantage de ſon inexpérience, pour exciter une conſpiration contre l'oncle. Craignant l'orage qui menaçoit à chaque inſtant de crever ſur ſa tête, il fit tous ſes efforts pour s'échapper; mais il fut pris & mis en priſon. Il reſta dans cette ſituation juſqu'à la mort de ſon neveu. Ce jeune homme avoit montré, dans l'eſpace de peu d'années, beaucoup de capacité pour gouverner. Il avoit adopté des meſures ſages qui avoient été couronnées de ſuccès. Il arrêta les progrès des conquêtes d'Hyder-Ally; & les Marattes, ſous la conduite d'un chef actif & entreprenant, commencèrent à s'animer, firent paroître leur ancienne bravoure, & reprirent la plupart de ces diſtricts qui leur avoient été enlevés pendant leur état de faibleſſe & de relâchement. Le ſort l'avoit cependant deſtiné à abandonner la perſpective d'une proſpérité plus grande encore, dans un empire immenſe & floriſſant, à l'âge de

vingt-cinq ans. Avant de mourir, il fit sortir son oncle de prison, &, le jugeant par cette générosité par laquelle il se sentoit lui-même ému, il le traita avec une confiance sans bornes, laissa entièrement à ses soins son frère & son successeur, Narrain-Row, & le conjura de prendre le jeune *Peishaw* sous sa protection. Il succéda donc à l'administration des affaires; mais soit qu'il conçût de l'aversion pour son nevéu, soit qu'il fût dupe de la politique des *Brames* qui travailloient toujours à le priver de son influence, ou qu'il ne fût pas assez en garde contre les artifices insidieux de sa belle-sœur, qui ne l'aimoit pas, & qui se servoit de toute son adresse, tant en public qu'en particulier, pour le contrarier & le perdre; ou soit enfin, qu'enivré de sa bonne fortune récente, il encourût la haine du peuple par des oppressions, ce qu'il est impossible de déterminer, à cause de l'obscurité que la sophistiquerie des différens partis a jettée sur ces faits, il succomba bientôt sous ses ennemis, fut encore une fois dépouillé de l'autorité & mis en prison, pour avoir formé, avec Hyder-Ally, le projet d'usurper le gouvernement. Gopicaboy étoit aussi fort irrité contre lui, parce qu'il avoit adopté un proche parent, & que, par le moyen de cette adoption, ses richesses & ses prétentions éventuelles à la place de *Peishaw*, pouvoient être transférées à une autre famille.

Ragoba consulta cependant ses amis, ou plutôt les ennemis de Narrain-Row, dont les crimes lui avoient même attiré la haine de ses propres ministres; &, de concert avec eux, il forma le plan d'une révolution qui promettoit de le rétablir encore une fois dans son pouvoir. Le moyen le plus probable de produire cet événement important, étoit d'assassiner le jeune *Peishaw*. Que Ragoba ait été l'auteur ou non de ce forfait, il est certain qu'il y donna son consentement, puisqu'il fut commis dans l'appartement où lui-même étoit détenu, & où son malheureux neveu s'étoit réfugié. Son caractère devint de plus en plus odieux à mesure qu'on connut davantage son crime. Ses amis ne purent résister à l'indignation générale excitée par une accusation si marquée par l'ingratitude & la trahison. On dit que la veuve de Narrain fut, peu de tems après, délivrée d'un fils. En conséquence de ces événemens, Nanas, Saccaram, & d'autres du conseil des *Brames*, agissant en faveur du jeune *Peishaw*, & profitant de l'absence de Ragoba, qui étoit à la tête d'une expédition éloignée, fortifièrent leur parti avec beaucoup de soin, & le chassèrent de Poonah, & ce ne fut pas même sans difficulté qu'il échappa à la vengeance publique, en abandonnant sa patrie & en se réfugiant dans le gouvernement de Bombay. Les conséquences immédiates de sa retraite précipitée de ce théâtre

d'intrigues, furent la réunion de Sindia, d'Holkar, & de cinq autres chefs Marattes, à la confédération des *Brames*, qui, sous la dénomination des *Douze-Amis* ou *Barrak-Bhi*, convinrent de reconnoître les droits du jeune *Peishaw*, pour qui ils obtinrent du *Rajah*, la *Sirpaw* de la charge, & firent exclure l'oncle fugitif, de toute part quelconque au gouvernement futur de l'empire.

Dans cette courte histoire des Marattes, il ne faut pas oublier qu'on comprend les dominations étendues de Berar. Cependant Moodagée-Boonsla exerce une autorité indépendante sur un royaume vaste & bien peuplé. Il ne reconnoît d'autres connexions avec le gouvernement de Poonah, que celles qui sont dictées par ses intérêts, ou que les liens du sang le portent à cultiver. Car, quelques prétentions qu'il puisse avoir à la souveraineté de Poonah, à cause de sa parenté avec la famille du *Ram-Rajah*, il a donné assez de preuves qu'il n'a point l'ambition d'abandonner la véritable autorité pour ce qui n'en est réellement que l'ombre.

Sindia & Holkar qui font remonter leur origine aux rois Hindoos, de l'antiquité la plus reculée, divisent entr'eux la plus grande partie du riche *Subaship* de Malwa, situé sur les frontières orientales des dominations du visir, & ayant au Sud-Ouest celles de Berar. Les vues de ces princes politiques étoient

de modérer la violence des deux partis, & de ne point se mettre en jeu pour soutenir les projets d'aucun parti : pour leurs intérêts respectifs, ils étoient naturellement disposés à fomenter entr'eux des dissentions, afin qu'aucun parti ne s'avisât, à cause de sa supériorité, d'exiger les arrérages de son tribut, & probablement ils se trouvoient plus en sûreté en participant ainsi à la grandeur générale de l'état, & en présidant à cette aristocratie, qui, depuis l'assassinat de Narrain-Row, guide tous ses conseils, qu'en prenant avantage d'une foiblesse momentanée, pour viser à une indépendance précaire, sous les restrictions d'un pouvoir limité, dans leur propre pays.

La plupart des autres états sont évidemment dirigés par des circonstances accidentelles, en agissant suivant les instructions du gouvernement de Poonah, ou en coopérant avec lui au systême général de l'empire. Mais ces principautés détachées étoient obligées, dans leur origine, de fournir, au besoin, & à la requête de l'empereur, un certain nombre de cavaliers bien équipés pour le service. On usoit cependant de tant de rigueur pour augmenter ses armées, que le pays couroit risque d'être dépeuplé. Ses forces militaires ne consistent plus à présent qu'en vassaux, qui se mettent en campagne pour des subsides stipulés. Tout homme qui joint l'étendard de

l'empereur, connoît ses risques, amène son cheval & apporte lui-même ses armes. Leur méthode de faire la guerre, qui n'a ordinairement pour but que le pillage, attire dans le service, lorsqu'il se présente quelque occasion favorable, tout aventurier qui peut se procurer un cheval. Mais comme il arrive souvent que le cheval fait toute la fortune d'un Maratte, il évite, avec soin, tout combat régulier avec des troupes disciplinées; c'est pourquoi sa fuite ne prouve point que les armées de cette nation aient été défaites, ou qu'elles soient dispersées. Ces gens-là vont de pays en pays & changent de position avec une vélocité incroyable; ils mangent & dorment à cheval; s'avancent avec ardeur dans la campagne, aux ordres de leurs chefs, &, dans leurs progrès, balayent tout ce qu'ils rencontrent devant eux avec la rapidité d'un torrent. Leur principale force consiste cependant dans ce que l'on appelle la cavalerie de la maison ou la cavalerie particuliere, commandée par les *Paha-Sidars*, & dont les chevaux & les équipages appartiennent à l'état. C'est leur coutume de retourner chez eux à la fin de chaque campagne avec leur butin, excepté quelques corps choisis, qui sont en effet les gardes de leurs princes & de leurs chefs.

Le gouvernement de Bombay, en épousant la cause de Ragoba, irrita ce peuple puissant & guerrier, & l'engagea à regarder les Anglais, dans

toutes les parties de l'Inde, avec des sentimens d'inimitié & d'antipathie. Les Marattes découvrirent la politique insidieuse des serviteurs de la compagnie, qui profitoient des dissentions de leurs familles, & s'efforçèrent de prévenir les maux qu'elle pouvoit produire. Les membres du conseil de Bombay, interprétant les ordres des directeurs avec cette extension que s'étoient permise les autres gouvernemens, ne crurent point qu'il leur étoit absolument défendu de commencer des hostilités, mais se préparèrent sur le champ à la guerre, dans la présomption, au moins, qu'une addition de trésors ou de territoires compenseroit, aux yeux de quelques-uns, ce que d'autres pourroient regarder comme des délits. Les directeurs, dans leur lettre générale, même dès l'année 1769, observent à leurs serviteurs, dans cet établissement, « que Salsette & Bassein, avec leurs » dépendances, & cette partie des provinces de » Surate qui appartenoit aux Marattes, étoient tout » ce qu'ils demandoient de ce côté de l'Inde ». La faction dominante, dans Poonah, prévoyant la difficulté de ruiner les machinations de Ragoba, tant que les Anglais continueroient de lui donner des secours, se prépara au pis aller. Le président & le conseil ne laissèrent point échapper une si belle occasion de tenter le sort de la guerre, afin de satisfaire leur ambition & de réaliser les desirs

de leurs commettans, en s'emparant des territoires qu'ils avoient tant d'envie de posséder. Ils envahirent donc, sous différens prétextes, les terres de l'ennemi, les plus près de Bombay. Le premier coup décide souvent du sort d'une campagne. Le *Rajah* fut, en quelque sorte, surpris, quoiqu'il se défendît avec une vigueur & une habileté innattendues. Nos opérations étant, en grande partie, sur les côtes, la célérité du service de la marine & de l'artillerie, produisit les meilleurs effets. On demanda au *Nabab* de Broach, au mois d'Avril 1771, une somme considérable, pour arrérages d'un tribut, & pour avoir fait trop payer, pendant plusieurs années, dans ses douanes, aux négocians qui commerçoient sous la protection de la compagnie, & on entreprit, en même tems, une expédition pour le faire acquiescer à cette demande. Cette entreprise n'ayant cependant pas réussi, le *Nabab* étoit venu dans l'intervalle à Bombay, où il avoit arrangé ces différends : mais il éluda soudainement, de se conformer aux conditions convenues, & les membres du conseil crurent qu'il étoit de leur honneur de les voir réaliser. Cela donna lieu à une seconde entreprise, dont les avantages, quoique considérables, furent plus que contrebalancés par la perte du colonel Wedderburne, officier d'un mérite distingué. Basseîn, l'île de Salsette & plusieurs autres petites

îles, furent peu après réduites. Le général Gordon, qui avoit succédé au colonel Wedderbune, fit plusieurs autres acquisitions. Cette expédition fut occasionnée par les appréhensions, bien ou mal fondées, que les Portugais méditoient de recouvrer les possessions dont ils avoient joui autrefois, &, en particulier, Salsette & Bassein, places de la derniere importance à l'établissement de Bombay, puisque l'une fournissoit à ses habitans toutes les provisions dont ils avoient besoin, & l'autre à leur chantier, le seul que les Anglais eussent dans l'Inde, tout le bois de charpente nécessaire.

Le gouvernement de Madras fit, en même-tems, un nouveau traité avec Ragoba, par lequel ce dernier lui céda des territoires importans, à condition que la compagnie lui fourniroit deux mille cinq cens hommes de troupes, qui devoient être entièrement à sa solde. On donna sur le champ ordre à ces troupes, commandées par le colonel Keating, de s'embarquer pour Surate, & de joindre Ragoba qui menaçoit Broderah, à la tête de 40 mille chevaux. Cependant, tandis qu'il étoit dans cette position, les ennemis l'attaquèrent soudainement, & mirent son armée en déroute; ce qui l'obligea à lever le siége avec précipitation, & à prendre la fuite avec mille hommes seulement. Il se retira vers Cambay, mais on refusa de lui en ouvrir les

portes.

Les partisans de Ragoba n'étoient pas, de leur côté, inattentifs aux différentes formes que l'aspect des affaires avoit coutume de prendre dans ces scènes de trouble & d'incertitude. En irritant avec art les vues ambitieuses des différens chefs, & en excitant des jalousies entr'eux, ils tenoient le parti ministériel dans une fermentation continuelle, & rendoient plusieurs de leurs efforts, les plus essentiels pour le bien public, odieux & inutiles.

Les propositions qu'Upton fit à la *Durbar* n'étoient point sans objections. La témérité du conseil de Bombay avoit offensé les ministres presque au-delà de toute possibilité de pardon. Le systême compliqué, suivant lequel les Anglais agissoient, leur parut probablement précaire & équivoque. Ils venoient de voir que les membres du conseil suprême de Bengale avoient désapprouvé les mesures favorites du gouvernement de Bombay : ils savoient que ces gens-là n'étoient que les serviteurs d'une compagnie de négocians, qui, de même que les autres employés de cette compagnie, étoient responsables de leur conduite à la législature britannique. Environnés d'une infinité de circonstances embarrassantes, ils regardèrent, au moins au premier abord, les ouvertures du conseil suprême avec une réserve qui approchoit de l'aversion. Il s'éleva sur le champ

une altercation à la *Durbar*, parce que le colonel Upton avoit ordre de demander la signature de chaque chef en particulier, dans les engagemens qu'il contracteroit. Le parti du ministère, quoique très-fort, parut cependant enclin à hâter la conclusion de la paix. La conduite des troupes de Bombay lui sembla néanmoins très-suspecte : les ministres parlèrent d'autant plus explicitement de la position équivoque de nos troupes, qu'ils donnoient les assurances les plus satisfaisantes, que les leurs se comportoient de la manière la plus pacifique. En même tems tous les membres du conseil de Bombay, comme s'ils avoient eu dessein de détruire entièrement tous les symptômes d'amitié entr'eux & les Marattes, conseillèrent à Ragoba d'accompagner les troupes Anglaises avec autant de ses propres forces qu'il seroit en état de tenir sur pied, pour éviter les mauvais effets d'une séparation. Ils se laissèrent aussi persuader, par ses prières, de permettre que les deux armées restassent à Corrade, place appartenante au Nabab, dans le voisinage de Surate, jusqu'à ce que des ordres plus positifs arrivassent du Bengale, parce que Ragoba pourroit être entièrement abandonné, s'il se séparoit des troupes de la compagnie. Ces mouvemens des forces britanniques n'étoient point propres à faciliter les négociations, ou à persuader aux Marattes de

mettre une grande confiance dans les déclarations des Anglais. On les avoit d'ailleurs informés que le colonel Upton étoit autorisé à traiter avec eux sur un pied d'égalité, sans faire aucune restitution quelconque. Ils étoient bien éloignés de vouloir céder l'Isle de Salsette, ou rendre Bassein : ils ne concevoient probablement pas qu'il fût possible que, sans de meilleurs titres, ont eût donné des instructions à notre ambassadeur d'insister sur des conditions qui, pesées dans la balance de la justice, étoient également absurdes & ridicules. Ils lui demandèrent plusieurs fois, suivant sa propre relation, pourquoi, en faisant tant de protestations de sincérité & d'honneur, & en désavouant la guerre entreprise par le gouvernement de Bombay, nous avions tant d'envie de profiter de ses avantages. Le gouverneur général, lui dirent-ils, vous a député pour traiter avec nous à des conditions honorables aux deux nations ; cependant tout l'avantage & l'honneur sont de votre côté. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le colonel informa le conseil qu'il falloit qu'il se contentât d'un comptoir au lieu de Bassein ; qu'il persisteroit à retenir Salsette, quand même un refus d'y souscrire de leur part devroit mettre fin au traité ; qu'ils ne reconnoissoient aucune concession dans le Guzurat comme valide, excepté celles qu'ils avoient faites ; qu'on accorderoit un

revenu & un certain nombre de vassaux à Ragoba; & que les relations fréquentes de la situation déplorable où étoit réduit le parti dominant, étoient mal fondées, puisqu'il avoit encore une armée nombreuse; qu'il ne manquoit pas d'argent, & qu'il étoit allié avec le *Nizam*, qui lui avoit dernièrement envoyé un gros corps de cavalerie.

M. Taylor, qui étoit encore à Calcutta, répétant inutilement en public & en particulier les mêmes argumens contre la majorité, que le conseil de Bombay l'avoit chargé d'exposer, saisit cette occasion de présenter une nouvelle remontrance au conseil suprême, dans laquelle il soutint hardiment les assertions de ses commettans, au sujet de la situation favorable des affaires de Ragoba; & maintint les raisons dont ils s'étoient servis pour prouver que, même par des motifs de politique, il étoit préférable de faire un traité avec lui plutôt qu'avec ses antagonistes. Pour détruire l'impression que pouvoient faire les représentations du colonel Upton, il ajouta avec beaucoup de finesse, « que » le colonel écrivoit du fort Poorundèr, où il » étoit entouré des ministres & de leurs créatures, » dont l'intérêt étoit de le tromper au sujet de » leur force & de leur importance, & de lui ca- » cher toutes les circonstances favorables à Ragoba » & à ses partisans. Leur patience, leur artifice » & leur dissimulation dans la conduite des né-

» gociations politiques, sont bien connus dans » l'Inde. Il est presque inutile de décrire les dif- » férens degrés de croyance que l'on doit donner » à des informations obtenues dans des circons- » tances si désavantageuses, ou à celles qui sont » communiquées par des personnes dont vous » êtes persuadés que l'honneur ne leur permettra » pas de tromper volontairement, & que les dan- » gers auxquels elles s'exposeroient en vous indui- » sant, sur des bruits mal fondés, dans des me- » sures peu convenables, obligent d'agir avec la » plus grande précaution ».

Cette négociation ennuyeuse fut tellement traî- née en longueur, qu'elle rendit les intentions du ministère de Poonah suspectes, même à la majo- rité. Il fut donc à la fin arrêté, par le gouver- neur général & le conseil, d'ordonner au colonel Upton, en cas qu'il n'eût pas déjà conclu un traité, d'agir suivant ses premières instructions; & si le gouvernement de Poonah n'accédoit pas aux ouvertures qu'elles contenoient, de prendre congé, & de se retirer à Bombay, six jours après la réception de ces nouveaux ordres. On reçut cependant le lendemain une lettre du colonel Upton, qui informoit les membres du conseil su- prême qu'il n'y avoit plus aucune espérance de conclure un traité. Les membres résolurent sur le champ, quoiqu'ils soupçonnassent que cette

prompte déclaration du ministère ne fût qu'une feinte pour tenter si les serviteurs de la compagnie étoient déterminés à renouveller la guerre, de pourvoir aux moyens les plus efficaces de la conduire avec la plus grande probabilité de succès. Il fut en même tems convenu d'informer les différens établissemens & leurs dépendances, de l'état hostile auquel la compagnie étoit réduite. Ils s'adressèrent au président & au conseil de Bombay en particulier ; &, en déclarant qu'ils ne se rendroient pas responsables des mesures qui avoient plongé la compagnie dans cette querelle, ils levèrent les restrictions qu'ils avoient mises sur les opérations de leurs armées, & les autorisèrent à donner les secours les plus efficaces à Ragoba, leur recommandant en même tems de donner le commandement des troupes au général Gordon, qu'ils jugeoient seul capable de s'acquitter d'une commission de cette importance.

Cependant une lettre du colonel Upton, en date du 24 Février 1776, fit changer toutes ces résolutions de guerre en un *arrêté* de les révoquer, parce que le colonel donnoit avis au conseil qu'il y avoit certains articles de convenus entre lui & les ministres, qu'il pourroit communiquer sous peu de jours. Ses dépêches partirent de Poonah le premier de Mars. M. Upton informoit le conseil de différentes particularités au sujet des

difficultés qu'il avoit eues à lever pour arranger le plan & les conditions de la paix, & des mesures qu'il alloit suivre pour terminer les autres points de doute & de contention, surtout au sujet de la concession faite par Futty-Sing dans le Guzurat.

Les avantages que ce traité procura à la compagnie, furent Salsette & les isles adjacentes dans la baie de Bombay, la ville & le *Purgunnah* de Broach, sans aucune réclamation quelconque, & un district considérable dans son voisinage. Le tout fournissoit un revenu annuel de plus de deux millions quatre cens mille livres. Ce traité annulloit tous les traités antérieurs entre le conseil de Bombay, Ragoba, ou Futty-Sing; révoquoit les concessions faites aux Anglais par ces différens chefs; obligeoit Ragoba à congédier ses troupes, & les nôtres à se retirer dans l'enceinte de nos possessions; offroit à ce *Nabab* un asyle au centre des états des Marattes, des gardes-du-corps, des serviteurs & une pension convenable à son rang; engageoit les Anglais à ne fournir aucun secours ou appui ni à lui ni à aucune autre personne qui troubleroit la paix des états des Marattes; & obligeoit ces derniers à défrayer toutes les dépenses de la guerre par une somme de douze *lacks* de roupies, à payer dans l'espace de deux ans.

Le conseil de Bombay, malgré les avantages solides obtenus par ce traité, le regardoit cependant comme très-désavantageux & injurieux à la réputation & aux intérêts de la compagnie dans cette partie de l'Inde : mais le général Gordon & le colonel Upton, qui jugeoient avec impartialité de ce que l'on avoit droit d'attendre, en réfléchissant aux causes injustes & aux progrès de la guerre, à la mauvaise méthode avec laquelle elle avoit été conduite, au manque de ressources pour pouvoir la continuer, à la situation des puissances belligérantes, & aux sentimens de la compagnie, le crurent honorable & satisfaisant. Véritablement, en suivant les principes sur lesquels argumentoient ceux qui le désapprouvoient, il est impossible de jamais acquérir la réputation de bon politique, parce qu'un traité ne sauroit être également avantageux aux deux partis. Quoique la guerre nous eût peut-être mis en état de demander des conditions plus avantageuses, c'étoit une guerre que les Marattes n'avoient nullement provoquée. C'étoit nous qui avions fait l'injure, & la justice exigeoit que nous réparassions nos torts.

Il n'étoit néanmoins pas probable, à cause de la variété d'opinions de différentes parties intéressées, que la paix fût durable : plus le ministère de Poonah montra de desir à remplir l'accord stipulé, plus le conseil de Bombay hésita ; plus il

exagéra les difficultés de se conformer immédiatement aux ordres du conseil suprême, & plus il mit de délais à remplir sa part des conditions dont on étoit convenu. Ragoba se regarda comme vendu à ses ennemis; entre les mains desquels le traité le plaçoit, sans aucune garantie pour sa propre sûreté. La résidence que lui avoient assignée les ministres de Poonah lui parut une prison où il se trouveroit entouré de leurs créatures, & où il lui seroit impossible de les empêcher de disposer de sa personne quand ils le jugeroient à propos. Ces appréhensions étoient sans doute augmentées par la conviction intérieure de ce qu'il méritoit, & de ce que pouvoient aisément accomplir ceux qui avoient des principes semblables aux siens. Il refusa en conséquence les conditions qu'on proposoit pour lui, & se crut en droit de demander un asyle dans un des établissemens de la compagnie. Les membres du conseil de Bombay, dans leurs dépêches au Bengale, du 30 Mars, insistèrent vigoureusement sur la requête de leur allié auprès du conseil général. Ils étoient d'avis qu'on auroit dû lui laisser le choix du lieu de sa résidence, & que les ministres ne s'y seroient pas opposés, sans des vues mal-intentionnées; c'auroit été un instrument utile pour tenir les Marattes en respect: mais dans la situation où il se trouvoit par le traité de Poorunder, il étoit déterminé à en appeler à

la justice de l'honorable compagnie, & à attendre sa résolution à Bombay. Ils regrettèrent qu'on eût abandonné les avantages du traité de Surate, & prédirent la perte des districts de Guicawar.

La nouvelle de tous ces événemens causa de grands débats dans le conseil suprême. Un des partis prédit que la guerre qu'ils avoient tant d'envie d'empêcher, seroit renouvelée, par l'opiniâtreté du gouvernement de Bombay. L'autre, en excusant la conduite de ses membres, & en approuvant leur censure du traité, parut plutôt enclin à précipiter cet évènement. Avant qu'on eût encore pu faire de réponse à la lettre de Bombay, on reçut d'autres dépêches du colonel Upton, d'une nature plus sérieuse & plus alarmante : il exposoit l'inquiétude que les mesures du conseil de Bombay occasionnoient à la *Durbar*; qu'on se plaignoit de ce qu'on permettoit à Ragoba de chercher un asyle chez les Anglais, parce que cela pourroit interrompre l'harmonie, qu'il étoit de l'intérêt & de l'inclination des deux nations de cultiver; qu'en prenant part aux disputes qu'il y avoit entr'eux & Ragoba, nous les obligions à tenir sur pied une armée, dont la dépense, en comptant celle des forces du *Nizam*, montoit à trente *lacks* de roupies par mois; que le style dans lequel le colonel Keating avoit publié la paix, comme ayant eu

lieu entre les *ministres de Poonah*, & non pas entre les *états des Marattes*, avoit grandement offensé ; & qu'en dépit de cette délicatesse qui étoit due à toutes les parties contractantes, malgré ce traité solemnel, le commandant de nos troupes avoit promis sa protection à Ragoba, & lui avoit proposé d'envoyer ses éléphans, ses chevaux & ses équipages dans le voisinage de Broach, sous l'escorte d'un détachement de cette garnison.

Ce fut environ dans ce tems-là que Subada, prince de la famille du *Peishaw*, que l'on avoit dit tué dans une bataille, & qui avoit été, pendant plusieurs années, prisonnier dans le fort de Rutnah-Geriah, trouva moyen de s'échapper, & fut joint par plusieurs chefs, & même par l'amiral des Marattes. Il avoit aussi des prétentions à la place de *Peishaw* ; & quoique ces prétentions fussent, peu de tems après, déclarées non valides, son apparition fournit à Ragoba un prétexte de ne point réformer ses troupes, suivant les conditions du traité : la véritable raison étoit cependant qu'il n'avoit pas d'argent pour les payer. Lorsque cette petite armée s'avança dans les environs de Surate, on jugea à propos de renforcer les garnisons avec les troupes qui étoient sous le commandement de Keating, afin de n'avoir rien à craindre du voisinage de ces forces. Cette circonstance donna de nouveaux soupçons aux ministres de Poonah, qui se plaignit

rent au Colonel Upton; que le conseil de Bombay n'avoit pas rendu les places cédées par le traité; qu'il avoit fourni des provisions de guerre à Ragoba; que, comme Hyder-Ally avoit forcé la compagnie à remplir ses engagemens, ils seroient justifiés en adoptant les mêmes mesures, & que, si on ne leur donnoit pas la satisfaction la plus prompte & la plus complette sur toutes ces particularités, ils porteroient le fer & le feu dans toutes les possessions de la compagnie. Les membres du conseil de Bombay nièrent directement toutes ces assertions, & soutinrent qu'ils avoient envoyé les ordres à Surate & à Broach, pour qu'on délivrât le *Purgunnah*, mais qu'il n'avoit encore paru personne pour en prendre possession; que la situation actuelle de Ragoba devoit être attribuée à des accidens qu'ils n'avoient pas prévus, & dont ils n'étoient pas responsables; & qu'ils étoient si éloignés de vouloir renouveler la guerre, qu'ils avoient refusé de s'unir au *Nizam*, ou de promettre qu'ils ne s'opposeroient pas à la restauration de Ragoba. Ils récriminèrent avec beaucoup d'aigreur contre le gouvernement de Poonah, qui, malgré toutes ses grandes protestations d'attachement à la compagnie, n'avoit point encore ouvert de communication avec ses domaines; qu'aucune personne ne pouvoit même venir des ports voisins avec des légumes ou des provisions;

qu'on avoit saisi & conduit à Gherrah des vaisseaux, sous pavillon anglais, quoiqu'ils eussent été séparés de leur convoi par le mauvais tems; qu'on n'avoit envoyé aucun *vakeel* à Bombay pour donner une explication de ces procédés; & que leurs liaisons avec Futty-Sing étoient d'une nature trop compliquée, pour admettre une explication immédiate. C'est ainsi que chaque parti, par le désir peut-être d'éluder, de tromper ou de trouver des délais, s'excusoit de se conformer aux articles du traité. Il s'étoit écoulé une année entière dans une discussion inutile, d'altercations & de plaintes réciproques, lorsque l'année 1777 donna naissance à une variété de scènes nouvelles & intéressantes.

L'état politique des affaires, dans les autres parties de l'Inde, étoit plus ou moins affecté par tous ces évènemens. La discussion de plusieurs questions difficiles & importantes, qui subsistoient alors entre les Anglais & les Marattes, étoit sans doute curieuse & intéressante aux différentes puissances qui occupent ce grand théâtre d'hostilités & d'intrigues continuelles : mais il arrive rarement, lorsque quelques-uns des principaux états sont en guerre, que les autres *Subahs* ou *Rajahs* d'importance, soit à cause du voisinage de leurs territoires, de leurs liaisons de famille ou de

leurs intérêts politiques, puissent long-tems conserver une stricte neutralité.

Le gouvernement de Saint-Georges soupçonna fort Hyder-Ally d'avoir de mauvais desseins. Les Français s'étoient alliés avec lui, informés, par les bruits publics, que ses préparatifs étoient destinés contre les Marattes. Convaincus d'avoir refusé les justes demandes de ce prince dans des tems de détresse & de nécessité, il étoit naturel que les Anglais vissent ses mouvemens d'un œil jaloux. La manière dont ils avoient répondu à sa confiance, ne leur donnoit aucune raison d'en placer en lui. Peu de tems après la paix qu'il avoit conclue avec eux, lorsque le conseil lui refusa les secours auxquels il s'imaginoit avoir droit, & que l'état critique de ses affaires le forçoit à demander, il n'hésita point de déclarer son aversion pour nous. Il attribua les malheurs de cette guerre, dans laquelle il perdit son armée & une grande partie de ses états, à notre manque de foi. Il n'avoit, à la vérité, épargné aucun argument; il n'avoit omis aucune mesure capable d'engager les Anglais à l'assister pour arrêter les progrès formidables de l'empire des Marattes, lorsque, sous les auspices de Madarow, il menaçoit l'indépendance de toutes les puissances de l'Inde; mais les membres du conseil de Madras paroif-

soient alors également indifférens à ses intérêts & aux leurs. La mort lui avoit cependant été favorable, en enlevant le jeune héros Maratte, qui, avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans, avoit, par sa prudence, sa modération & sa conduite militaire, presque réduit Hyder-Ally à son premier néant : mais cet évènement, les discussions subséquentes de la *Durbar*, & plus encore la grande contestation qui avoit si long-tems subsisté entre le ministère de Poonah & les Anglais, donnèrent le tems à Hyder, en s'appliquant au gouvernement de ses différentes possessions, à l'amélioration de ses finances & à l'état de son armée, de recouvrer en partie son ancienne puissance. Au commencement de notre alliance avec Ragoba, il fit paroître son ressentiment contre nous, en avertissant ce prince malheureux de ne point placer trop de confiance en ses nouveaux alliés, & en l'informant de ce qu'il avoit à attendre de notre manque de foi & de notre indigne conduite. On le soupçonnoit alors de négocier avec le parti du ministère & avec le *Nizam* contre les intérêts de Ragoba & de ses alliés. Il donna cependant ensuite des secours d'argent à ce prince, & le *Peishaw* régnant ne se contenta pas de menacer Hyder de représailles ; mais il détacha même un corps considérable de cavalerie Maratte dans le

pays de Mysore, où il commit tant de dégât, qu'Hyder fut obligé d'envoyer son fils Typpoo-Saïb, avec la fleur de son armée, pour arrêter ses progrès.

Pendant les hostilités qui subsistoient entre le conseil de Bombay & les Marattes de Poonah, ces derniers avoient beaucoup sollicité le *Nabab* d'Arcot d'interposer sa médiation pour procurer la paix. Ils avoient néanmoins, durant l'ambassade du colonel Upton, refusé leur consentement aux articles proposés en sa faveur. Ils alléguèrent que le *Rajah* de Tanjore, parent du *Ram Rajah*, avoit cruellement été dépouillé de son pays & de tout ce qui lui étoit cher, & qu'il leur étoit impossible de parler d'articles de concessions avec le *Nabab*, jusqu'à la restauration du prince Maratte. Cet évènement étoit alors arrivé; & quoiqu'on n'eût pas beaucoup consulté Mahommed-Ally dans cette affaire, son acquiescement l'avoit rendu moins odieux au ministère de Poonah. A la vérité, son inimitié invétérée contre Hyder-Ally l'avoit, en quelque sorte, réconcilié avec les Marattes, qui, avant les derniers troubles, étoient les plus formidables ennemis de ce héros. On verra, par la suite de cette histoire, que les serviteurs de la compagnie regardoient alors le *Nabab* d'Arcot comme un allié de peu d'importance,

&

& que conséquemment les autres puissances ne devoient point le considérer comme un ennemi bien formidable.

La politique du *Subah* du Décan a toujours été d'observer les vicissitudes de la fortune chez toutes les puissances belligérantes de son voisinage, & de les tourner à son avantage par tous les moyens possibles. Il avoit, depuis peu, détaché un gros corps de troupes pour joindre l'armée du ministère; mais on savoit bien qu'il ne désiroit pas les voir combattre, sur-tout contre les forces britanniques. Il proposoit même un plan d'alliance offensive contre les puissances avec lesquelles il paroissoit le plus lié.

La conduite de Moodagée-Boonsla avoit été si prudente & peut-être si équivoque, que jusqu'à l'année 1777, on avoit toujours cru qu'il étoit bien disposé envers Ragoba. Il informa alors le gouverneur général, dans le cours de leur correspondance, de la résolution qu'il avoit prise, d'envoyer Rajagée son fils pour visiter le *Peishaw*; mesure que leur longue amitié avoit rendu absolument nécessaire. Il envoya cependant un *Vakeel* à Calcutta, & cultiva l'amitié de la compagnie avec beaucoup de sincérité & de sollicitude: mais si les insinuations du *Nizam* étoient véritables, ces protestations ne servoient qu'à déguiser son dessein de demander soudainement, à la tête d'une

armée formidable, le *chout* de la province du Bengale.

Sindia & Holkar, dans le cours de ces querelles & de ces intrigues, avoient toujours dirigé leur politique ſelon leurs intérêts : tous leurs plans, tant publics que particuliers, étoient gouvernés par ce grand mobile. Ragoba avoit ſouvent témoigné combien il comptoit ſur les déclarations qu'ils avoient faites en ſa faveur; mais à la fin il ſe trouva le jouet de leurs intrigues : ils étoient alors engagés dans des meſures tout-à-fait contraires à ſes intérêts. Il paroît qu'ils furent, en même tems, des voiſins incommodes & formidables au *Viſir* d'Oude.

Les circonſtances dans leſquelles ſe trouvoit le jeune *Viſir*, qui avoit dernièrement ſuccédé à ce rang élevé & important, par la mort de ſon père, Sujah-ul-Dowlah, étoient très-critiques. A la tête d'une armée nombreuſe, poſſédant des tréſors immenſes, & ayant le gouvernement d'un vaſte pays bien peuplé, il ſe trouvoit, malgré tous ces avantages, l'eſclave pompeux de quelques négocians. Ses prétentions au *Vizirat* avoient rencontré de l'oppoſition; mais le crédit de la compagnie en ſa faveur n'avoit laiſſé à ſes concurrens que fort peu d'eſpoir de ſuccès. Dans cette occaſion, Shaw-Allun ſe conduiſit avec doute & irréſolution; il ne parut pas même agir avec ſincérité, lorſqu'au

mois d'Avril 1776, il envoya un ambassadeur pour donner le *Kilaàt* au *Nabab* Ul-Dowlah. On eut, peu de tems après, à Calcutta de fréquentes alarmes, à cause des troupes qui paroissoient sur les frontières de Corah. On craignoit que le roi, les Marattes, les Sieks & les Rohillas ne formassent une ligue pour envahir les territoires d'Oude. On adopta donc le plan de faire une alliance défensive avec le *Nabàb* Nudjiff-Cawn, comme celui qui pouvoit donner des secours plus efficaces contre les incursions soudaines & les déprédations d'un ennemi. Ce chef faisoit alors une espèce de guerre de pillage aux différentes tribus de Marattes & de Jauts qui infestoient le voisinage de ses possessions & de celles du *Visir*. Il avoit grand besoin d'argent pour payer ses troupes. Il avoit perdu beaucoup de cette confiance que le roi avoit autrefois eue en lui, & les malheurs de cet empereur dégradé n'étoient nullement diminués. L'embarras que lui donnoient les cabales de sa cour, & les peines qu'il ressentoit d'être continuellement frustré dans ses espérances de soulagement, avoient une influence visible sur sa conduite. La perspective qu'il avoit devant lui étoit d'autant plus désagréable, que son véritable ami, Nudjiff-Cawn, quelque peu capable qu'il fût, dans la situation actuelle des affaires, de lui donner du secours, étoit cependant la seule personne à laquelle ce Roi pût s'adresser, avec espoir de réussir.

Telle étoit la situation politique des affaires sur le continent de l'Inde, à la conclusion de la première & à la veille de la seconde guerre des Marattes. Mais, quoique toutes les grandes puissances eussent assez d'adresse pour feindre d'approuver cette tranquillité apparente, le démon de la discorde agissoit déjà, & formoit, dans les noirs recoins de l'ambition, un complot, qui, par la trahison, la témérité & la persévérance, devoit bientôt plonger l'empire entier dans une scène horrible de carnage & de désolation. Il faut avoir un cœur de bronze, pour ne pas déplorer la malheureuse destinée des hommes qui sont tous les jours, par milliers, les victimes innocentes du caprice & de la cruauté de leurs chefs. Ainsi l'espèce humaine est condamnée à souffrir des misères plus grandes & plus réelles des intrigues de quelques usurpateurs, que de tous les autres fléaux qui dépeuplent la terre.



## CHAPITRE IX.

INTRIGUES *du conseil de Bombay. —Origine & commencement de la seconde guerre des Marattes. —Marche du détachement de Bengale à travers les pays intérieurs de l'Inde.—Manque de réussite de l'expédition de Bombay. —Le général Goddard refuse d'accéder au traité de Worgaum. —La négociation projetée avec le* Rajah *du Berar sans succès. —Nouvelles alliances avec Futty-Sing & la* Rannah *de Ghod. —Confédération générale formée contre les Anglais. —Conquête du Guzurat. —Expédition brillante de Popham dans la province de Ghod.*

VERS la fin de 1777, il arriva deux évènemens qui, par une suite de conséquences rapides, plongèrent plus ou moins toutes les nations de l'Indostan dans les horreurs d'une guerre universelle. Le pouvoir de la majorité, dans le conseil

suprême de Bengale, fut anéanti par la mort du colonel Manson & celle du général Clavering; & un envoyé de la cour de Versailles parut à Poonah. Le premier de ces accidens avoit fait retomber entre les mains du gouverneur général, cette autorité arbitraire, dont la nature équivoque du second l'engagea à faire usage pour faire revivre un systême qui n'en eut alors que plus d'énergie, pour avoir été long-tems suspendu. Une scène si générale d'animosités & de carnage suivit bientôt le développement de cette politique qu'occasionnoit ce changement de systême. On n'eut d'abord aucun égard au voisinage, au caractère national, aux habitudes d'une correspondance familière, ou même à une ressemblance de coutumes, de mœurs, de lois ou de religion : dans presque toutes les occasions, c'étoient des Européens qui combattoient contre des Européens. Les Indoos, les Mahométans & les Chrétiens étoient indistinctement les objets d'un massacre mutuel, & ce ne fut que vers la fin de ce terrible conflit, qu'il se forma une ligue générale pour exterminer le parti qui avoit occasionné tous ces troubles.

Les membres du conseil de Bombay continuèrent d'entretenir la même aversion pour le dernier traité : il avoit anéanti toutes ces grandes espérances d'acquérir de nouveaux territoires qui remplissoient leur imagination & qui aiguillon-

noient leur ambition. M. Mostyn, qui avoit succédé au colonel Upton, comme résident à la *Durbar*, informa le conseil suprême que M. Saint-Lubin, ministre de France, étoit arrivé à Poonah, où on l'avoit accueilli avec toutes sortes de marques de respect & de distinction. Quoique les ministres eussent fréquemment déclaré qu'il n'y avoit aucun projet contre les intérêts de la compagnie, on craignoit cependant les conséquences de son influence & de ses intrigues, sur-tout en cas de guerre avec la France. Quelques chefs mécontens ayant en même tems fait des propositions en faveur de Ragoba, les membres entrèrent avec joie dans leurs projets : ils autorisèrent leurs agens à commencer une négociation avec les principaux conspirateurs, & envoyèrent des dépêches au conseil suprême, afin d'obtenir son appui. Le gouverneur général, qui n'étoit plus arrêté par une majorité opiniâtre, non-seulement embrassa ce projet, mais se détermina même à en faciliter l'exécution, en envoyant sur le champ des secours d'hommes & d'argent. Avant d'avoir reçu ces avis, il avoit formé un plan pour enchérir sur les conditions du traité de Poorunder, & pour obliger les Marattes à donner à Ragoba des cautions solides pour la sûreté de sa personne ; à rembourser toutes les dépenses militaires que l'on seroit forcé de

faire pour le protéger; à céder à perpétuité la forteresse & l'isle de Bassein à la compagnie; à faire d'autres concessions & échanges de terre sur le continent; & à ne pas souffrir qu'on formât des établissemens européens dans aucune partie de leurs possessions, à l'insçu du conseil suprême, ou sans son consentement.

Les raisons qui semblent avoir donné lieu à ces propositions arbitraires n'étoient pas bien fondées; elles étoient évidemment le résultat de fausses informations, & c'est peut-être la meilleure excuse que l'on puisse donner pour leur manque de succès: mais du moment où les membres du conseil de Bombay possédèrent les moyens de faire la guerre avec succès, dans le tems où le conseil suprême recommandoit les efforts les plus prompts & les plus vigoureux, le désir de la paix s'empara d'eux. On fit sur le champ passer d'autres instructions aux membres du conseil de Bombay, afin de faire de nouvelles demandes au parti dominant du ministère de Poonah, & d'exiger des réponses plus positives: elles devoient servir à confirmer les conditions posées comme fondement d'un nouveau traité; & en cas du moindre refus de la part des ministres, les membres avoient ordre de considérer ce refus comme une infraction notoire à la paix. Tous les états indépendans devoient nécessairement re-

garder des demandes si extraordinaires, faites avec tant de hauteur, & accompagnées de semblables menaces, comme une déclaration de guerre. On donna, outre cela, un pouvoir illimité au conseil de Bombay de conclure de nouveaux articles avec Ragoba, selon la nécessité des affaires, ou si cela étoit convenable à sa situation & aux projets qu'il méditoit. Mais il étoit évident que, malgré l'aspect favorable que ces instructions donnoient à ses affaires, le conseil suprême avoit en vue des objets plus considérables.

Il n'est guère possible de concevoir quelles mesures plus efficaces les serviteurs de la compagnie auroient pu employer pour forcer les Marattes à se départir de leurs intentions pacifiques. Ils étoient si éloignés de vouloir rompre avec les Anglais, qu'ils s'étoient relâchés sur l'article qui exigeoit que Ragoba résidât parmi eux. Ils se contentoient de le laisser sous notre protection, à condition qu'il demeureroit à Benarès, à cette époque la ville la plus belle, la plus éclairée & la plus fréquentée de l'Inde, parce que, dans cette situation éloignée, il ne pourroit pas si aisément déranger l'harmonie du gouvernement par ses projets & par ses intrigues. Ils promettoient aussi de lui faire une pension de quatorze cens mille livres.

Ce fut alors que le conseil suprême conçut

le dessein de faire marcher une armée à travers ce vaste continent, pour démontrer aux potentats de l'Inde que, quelqu'éloignés les uns des autres que fussent les établissemens britanniques, l'harmonie qui régnoit entr'eux seroit, dans tous les cas, en état de les protéger. Plusieurs personnes s'opposoient fortement à ce projet, parce qu'en obligeant des troupes, avec un train considérable d'artillerie, de traverser des pays inconnus, on les exposoit à rencontrer des difficultés dont il étoit impossible d'avoir aucune idée, parce que c'étoit envahir le territoire d'une puissance avec laquelle nous affections d'être amis; nous exposer au ressentiment de plusieurs nations hostiles, qui pourroient profiter de cette occasion pour venger leurs injures; augmenter les jalousies qui subsistoient déjà entre les Anglais & les Marattes, & cette envie & cette haine que notre ambition, notre rapacité & nos intrigues avoient excitées. Mais ces objections ne servirent de rien, & le détachement qui, y compris cinq cens chevaux *candahars*, consistoit en près de sept mille hommes, commença à se mettre en mouvement dans le voisinage de Corah & d'Allahabad au mois d'Avril, & arriva sur les frontières des Marattes vers le milieu de Mai 1778. Les troupes passèrent la Jumma, qui, au nord-est, arrose plusieurs pays tributaires des Marattes, dans des

bateaux, & sous le feu de leur artillerie, parce qu'un corps de cavalerie étoit de l'autre côté pour s'opposer à leur passage. Il fut en un instant dispersé, &, à leur approche, la ville & le fort de Calpy furent abandonnés. Elles y restèrent jusqu'au 3 Juin, jour mémorable dans lequel, après une longue marche à travers un vaste pays, qui n'offroit qu'un sol brûlé, sans la moindre verdure, sans une seule goutte d'eau, trois ou quatre cens hommes périrent de fatigue & de soif, dans une espèce de rage. L'armée passa près de trois mois dans le pays aux diamans de Bundlecund, & fut exposée aux plus grands dangers, en se mêlant des disputes de famille qui s'élevèrent entre ceux qui avoient des prétentions au titre de *Rajah*. Dans ces querelles, fomentées & prolongées sans doute dans des vues d'intérêt, la ville de Mow fut saccagée, avec une cruauté dont les vainqueurs furent justement punis par les pertes qu'ils firent.

Leslie, qui commandoit les troupes, mourut au commencement d'Octobre, & fut remplacé par le colonel Goddard. L'armée étoit, dans ce tems-là, en fort mauvais état : il n'y avoit pas moins de mille Cipayes à l'hôpital. Les Anglais étoient alors accompagnés d'un ministre de Ragoba, & levoient de l'argent en son nom, tandis qu'on désavouoit publiquement dans Calcutta

tout dessein de le soutenir. Ce détachement avoit originairement été consigné aux ordres du conseil de Bombay; mais, prétendant avoir reçu des ordres contraires, il se conduisoit comme il jugeoit à propos. Il est vrai qu'on lui avoit un jour ordonné de contre-marcher, à cause des difficultés qu'il rencontroit; & que le lendemain, sans donner aucune raison, on lui avoit commandé de continuer sa marche. Dans différentes occasions, Poonah, Bombay ou Surate étoient alternativement l'objet de sa destination.

Cette manœuvre faisoit probablement partie du plan que le gouverneur général mit alors devant le conseil. Il proposa une alliance offensive & défensive avec le *Rajah* de Berar, pour aider ce prince riche & puissant à réaliser ses droits au trône de *Ram Rajah*, alors vacant par la mort, sans issue, du dernier empereur, & d'employer toutes les forces de la compagnie, non-seulement pour le mettre à la tête de l'empire Maratte, mais aussi pour soutenir ses prétentions au *Nizamut* du Décan. M. Elliot fut envoyé à la cour de Moodagée-Boonsla, avec plein pouvoir de terminer cette négociation importante. La cause de Ragoba fut ouvertement abandonnée. Le gouvernement du fort Saint-Georges fut informé de ce projet, & reçut ordre d'agir en conséquence. On enjoignit au détachement qui alloit à Surate, d'obéir avec

la plus grande exactitude aux instructions qu'il recevroit du *Vakeel* de la compagnie à la *Durbar* de Berar.

Ces arrangemens ne furent cependant effectués qu'après beaucoup d'opposition : l'absurdité, la mauvaise politique, l'extravagance de ce projet & l'impossibilité de l'exécuter, furent exposées & traitées avec la dernière aigreur. Il fut condamné comme contraire aux ordres de la compagnie, qui enjoignoient de se conformer strictement au traité de Poonah ; comme tendant à prodiguer ses trésors, dans un tems où ses affaires, tant en Angleterre que dans l'Inde, demandoient la plus grande économie dans tous les départemens. D'ailleurs, il étoit accompagné d'une variété de circonstances défavorables : on l'entreprenoit dans un tems où la mère-patrie étoit plongée dans une guerre dispendieuse avec ses colonies, & avoit à lutter contre la ligue la plus formidable qui se fût jamais formée en Europe ; lorsque le gouvernement de Bombay n'étoit pas en état de défendre ses propres territoires ; lorsque le conseil du fort Saint-Georges avoit insulté Hyder-Ally & le *Nizam* au-delà de tout espoir de pardon, & même au moment où l'on attendoit, de jour en jour, la nouvelle d'une rupture avec la France. Ce systême étoit calculé pour bouleverser tout le continent de l'Inde, & pour exciter l'indignation de toutes

les puissances de ce vaste empire. Il traitoit le *Nizam* du Décan, l'ancien ami & allié de la compagnie, avec une perfidie dont il ne manqueroit pas de se venger, en employant ses immenses richesses & son pouvoir pour former une confédération contre cette ambition démésurée, qui pourroit bien ébranler l'empire de la compagnie jusques dans ses fondemens. On répondit à ces argumens, en exposant les avantages qu'offroit le plan proposé & la facilité avec laquelle on pouvoit l'exécuter; en démontrant combien il nuiroit aux vues & aux intrigues des Français à la *Durbar*; la mortification que causeroit au ministère de Poonah une révolution qui le dépouilleroit de toute l'autorité qu'il avoit usurpée; l'amitié inviolable du *Rajah* de Berar, dont les états formeroient d'un côté du Bengale une barrière aussi forte que ceux d'Oude de l'autre. Le conseil, qui ne consistoit alors qu'en quatre membres, étoit divisé sur cette question, lorsque le gouverneur-général, se rendant responsable de tout le projet, la fit passer à l'affirmative par sa seule voix.

Le ministère de Poonah, indigné de l'esprit réfractaire que montroit la compagnie à remplir ses derniers engagemens, ne cacha pas son ressentiment. Les membres du conseil de Bombay déclarèrent aussi-tôt que le traité de Poorunder n'ayant

pas été observé, il n'étoit plus obligatoire. Ils résolurent en même tems d'accepter les offres des chefs attachés à Ragoba, & de l'envoyer, avec toute la diligence possible, à Poonah, à la tête d'une armée. On ordonna aussi au détachement de Bengale de marcher vers la capitale des Marattes, au lieu de prendre la route de Broach ou de Surate par le Guzurat. Ces avis arrivèrent à Calcutta vers le milieu d'Août; & quoique ces mesures fussent diamétralement opposées à la politique, si récemment adoptée par le conseil suprême, elles furent pleinement approuvées. La négociation à la cour de Berar fut quelque tems interrompue par la mort de M. Elliot, dans son voyage à Nagpour, capitale de ce royaume; mais elle fut reprise peu après, & le colonel Goddard fut autorisé à la conduire & à conclure un traité. Le conseil suprême lui commanda donc de s'avancer sur les rives de la Nerbudda, qui arrose les frontières septentrionales du Berar, sans faire attention aux ordres qu'il pourroit recevoir de Bombay. Véritablement il paroît que les membres du conseil de Bombay, ne voulant pas que Goddard eût part à la gloire qu'ils attendoient du succès de leurs armes, s'étoient plongés au hasard dans la guerre la plus violente. Ils n'eurent point la patience d'attendre l'arrivée du détachement. Ils n'étoient pas instruits; ils ne connoissoient pas

assez leurs alliés ni leurs ennemis, pour pouvoir justifier aucune opération. Ils attendirent la jonction des vingt mille chevaux que promettoient les partisans de Ragoba; & l'expédition commença sous tant de circonstances si défavorables, qu'on pouvoit en prévoir l'évènement.

Le capitaine Stuart prit possession de Bourghaut, passage à travers les montagnes, qui conduit directement à Poonah. Il resta un mois entier dans cette position, espérant probablement être joint par les partisans de Ragoba : il ne se présenta cependant aucun Maratte de distinction. L'armée de Bombay montoit à quatre mille hommes, dont sept cens étoient Européens : elle avoit un beau train d'artillerie. Ragoba commandoit une division séparée de deux régimens de Cipayes & de six cens chevaux. Une quantité prodigieuse de bagage, de charriots, de bétail & de provisions de toute espèce suivoit cette petite armée. Elle étoit aux ordres du colonel Egerton, qui agissoit néanmoins sous la direction d'un comité choisi; institution qui, quoiqu'incompatible avec l'esprit du service, a continuellement deshonoré toutes nos opérations militaires dans l'Inde.

Le premier Janvier 1779, les Marattes parurent soudainement de tous côtés en essaims nombreux; de sorte que les Anglais s'apperçurent qu'on leur disputeroit vigoureusement le terrein.

Les

Les ennemis nous ſerroient de près par-derrière, & nous étions obligés d'avancer en face d'une vive canonnade, tandis qu'ils nous incommodoient par un nombre prodigieux de fuſées. Ils évitoient avec ſoin tout mouvement qui tendoit à une action générale. Leur objet étoit d'harraſſer, de fatiguer & d'épuiſer l'armée de Bombay, ſans courir eux-mêmes de grands riſques. Le colonel Cay & le capitaine Stuart, deux officiers reſpectables, furent tués dans ces eſcarmouches, l'un le premier, & l'autre le quatrième jour de la marche. Ces attaques déſeſpérées recommençoient tous les jours, & continuoient, avec plus ou moins d'interruption, depuis neuf heures du matin juſqu'à trois heures de l'après-midi. Les progrès de notre armée furent par-tout marqués par la dévaſtation : les chaumières des pauvres & les châteaux des riches étoient, à ſon approche, raſés & confondus dans un même tas de ruines. Le nombre de bâtimens magnifiques que contenoit le ſuperbe village de Tullicanan, ne fut pas capable de le mettre à l'abri de cette déſolation, qui s'étendoit également ſur tous les objets. Cependant ſes deſtructeurs impitoyables furent bientôt punis de leur inſenſibilité. Les Anglais ſe trouvaient déjà ſi complettement inveſtis, qu'ils ne pouvoient plus recevoir de pro-

visions, parce qu'on leur avoit coupé toute communication avec la campagne. Les ennemis avoient alors soixante mille hommes de cavalerie. Irrités de voir Tullicanan réduit en un monceau de ruines, ils assaillirent nos troupes avec un courage, une ardeur & une prudence qui nous fit perdre de notre confiance. Dans cette escarmouche bien soutenue, la perte des Marattes ne fut pas beaucoup plus grande que la nôtre.

Il fut donc résolu (le 11 Janvier) de faire une retraite, comme la dernière ressource qui restoit. Aucun partisan n'avoit encore joint Ragoba, & les ennemis étoient déterminés à brûler Poonah, en cas que les Anglais parvinssent jusqu'à cette capitale. On dit que ce perfide allié de la compagnie méditoit, dans cette occasion, un acte horrible de trahison : pouvoit-on s'attendre à autre chose de la part du meurtrier de son neveu ? Il est probable que quelques-uns des mouvemens de l'armée, furent occasionnés par la crainte qu'avoit le colonel Cockburne des machinations de Ragoba. Le 12, au point du jour, l'armée se trouva environnée & assaillie de tous côtés. Le combat continua, sous différentes formes, pendant quinze heures consécutives, & ne cessa qu'à cause de l'épuisement & de la fatigue des combattans. La canonnade fut, des deux

côtés, vive & terrible. Il eſt impoſſible de décrire la valeur, les efforts & les évolutions de nos troupes. La cavalerie Maratte revint à la charge avec une intrépidité & une impétuoſité que rien ne put arrêter, que la vivacité avec laquelle notre artillerie, chargée à grappes, la foudroyoit. Rien ne paroiſſoit plus formidable que la vélocité & la furie avec leſquelles ils attaquèrent, à différentes repriſes, nos lignes l'épée à la main. La poſition du Capitaine Haſtly, dans cette action, étoit extrêmement critique : la diviſion qu'il commandoit, encouragée par la bravoure & la bonne diſpoſition d'un officier qu'elle adoroit, empêcha probablement que le reſte de l'armée ne fût taillé en pièces, en faiſant un feu continuel & bien dirigé. La perte des Marattes fut immenſe; les Anglais laiſsèrent mille morts ſur le champ de bataille, tant Européens que Cipayes. Pendant la nuit, les ennemis entourèrent le camp, & le matin, continuèrent une canonnade de loin. Il étoit alors impoſſible d'avancer ou de reculer. De tous côtés notre retraite paroiſſoit impraticable; notre ſeule reſſource étoit donc d'arborer le pavillon blanc. A peine fut-il hiſſé, que les hoſtilités ceſsèrent. On capitula, & les Marattes donnèrent un bel exemple de leur humanité & de leur modération, par les condi-

tions qu'ils accordèrent aux vaincus. Ils demandèrent que les Anglais leur livrassent Ragoba, & rendissent toutes les conquêtes qu'ils avoient faites de ce côté de l'Inde; que le premier traité de Balagée-Row tînt lieu du dernier traité de Poorunder, & fût inviolablement observé par les deux partis, & que les troupes du Bengale s'en retournassent chez elles. Le comité déclara cependant qu'il n'avoit point droit de lier, par aucune promesse, le conseil suprême, dans la disposition de ses troupes. Les deux parties convinrent de ces conditions; M. Holmes, commissaire de l'armée, & M. Farmer, secrétaire du comité, restèrent pour ôtages avec les Marattes. Le traité fut aussi-tôt écrit dans les langues Anglaises, Persanes & Marattes, & scellé du sceau des puissances contractantes. Dès que cela fut exécuté, ces vainqueurs, pleins d'humanité, fournirent abondamment des provisions à notre armée qui manquoit de tout. Un détachement de leur cavalerie conduisit ensuite nos troupes vers la côte, où il les vit embarquer dans des vaisseaux qui les transportèrent à Bombay.

Moodagée-Boonsla, *Rajah* de Berar, parut désirer d'arranger ces différends: sa position entre Poonah & le Bengale, ses liaisons avec les

Marattes ; sa correspondance amicale avec les Anglais, ses bonnes intentions pour les deux partis, sa disposition pacifique & sa modération, le rendoient propre à l'emploi de médiateur. Il s'appliqua, avec beaucoup de zèle & d'assiduité, à expliquer alternativement à chaque parti leurs vues & leur conduite, & à restreindre leurs animosités mutuelles. Il eut l'adresse de faire renvoyer Saint-Lubin de la cour de Poonah, parce que ses intrigues étoient la cause apparente du ressentiment du conseil de Calcutta. Il ne travailla pas avec moins d'ardeur, quoique pourtant avec moins de succès, à dissuader les Anglais de faire marcher leurs troupes à travers le pays de princes avec lesquels ils n'étoient point alliés. Il représenta cette entreprise comme ayant causé une alarme & un mécontentement universels, comme une infraction audacieuse des droits de la souveraineté, & comme capable d'exciter tous les princes, sur les territoires desquels le détachement devoit passer, à s'armer pour leur défense, & à venger cet outrage. Il fit voir les maux & les difficultés auxquels les troupes seroient exposées ; les déserts & les pays inconnus qu'elles auroient à traverser ; la difficulté de se procurer des provisions ; le peu de probabilité de trou-

vet des guides fidèles, & les différentes embuscades auxquelles elles devoient s'attendre des ennemis que leur témérité leur susciteroit partout.

Toutes ses remontrances furent inutiles. Il continua cependant ses bons offices : deux des principaux officiers Anglais étoient postés sur les rives de la Nerbudda, avec une grande quantité de provisions pour les troupes. Il les informa de ce que l'on tramoit contr'elles à Poonah, &, avec une candeur & une générosité que notre conduite ne méritoit guère, il leur dit qu'après s'être avancées si loin, il seroit dangereux & peu politique de retourner, & leur montra le chemin le plus court pour gagner le Guzurat. Il étoit certainement en son pouvoir de sacrifier tout le détachement, sans frapper un seul coup ; mais il dédaigna de prendre avantage de sa situation dangereuse : il lui avança même de l'argent sur des billets de Calcutta, sans quoi il auroit été impossible aux Anglais de continuer leur route. Malgré ces bonnes dispositions, il étoit trop vieux & trop timide pour effectuer la révolution que le gouverneur-général méditoit en sa faveur. Quelque flatté qu'il pût être de la perspective séduisante des états & de la grandeur qu'elle promettoit, elle devoit occasionner des crimes qui lui faisoient horreur. Il

découvrit ses sentimens avec beaucoup d'habileté & d'esprit, dans la correspondance à laquelle ces propositions donnèrent lieu. L'armée de Goddard étoit arrivée sur les frontières septentrionales du Berar dans un triste état; ses charriots étoient cassés, ses bêtes de trait épuisées & ses magasins vides. A Husnabad, on suppléa cependant amplement à ses besoins. C'est de-là que le général Goddard entama ses négociations avec le *Rajah* de Berar. Il ne manqua ni d'adresse ni d'intrigue. Néanmoins on lui défendit d'avancer dans l'intérieur du pays. Cette défense étoit de mauvais augure : il répugnoit à un Hindoo d'acheter un empire au prix du sang des *Brames* : il ne voulut contracter aucun engagement qui tendît à offenser le *Peishaw*, ou le *Subah* du Décan. Il étoit allié avec le premier par les liens du sang, & avec le dernier par des traités. Il rejeta avec indignation toute idée de trahir l'un ou l'autre de ces princes. Il refusa donc les propositions de Goddard, mais avec une délicatesse tout-à-fait conciliante. Le projet lui paroissoit insensé & impraticable. Il fonda cependant son refus sur des principes de fidélité & de saine politique, sur le peu de probabilité de pouvoir réussir, & sur des motifs de prudence, tandis qu'intérieurement il regardoit ce plan du gouverneur-général comme le rejeton

avorté de la plus insigne insolence, de la témérité & de l'ignorance.

Goddard dut certainement son salut au manque de succès de l'expédition de Bombay. Les puissances les plus éloignées volèrent, avec toutes les troupes qu'elles purent rassembler, au secours de la capitale. Les défilés qu'il avoit à passer étoient si nombreux, tellement environnés de bois & de montagnes, si longs & si étroits, que des forces inférieures auroient aisément pu arrêter ses progrès, ou le réduire par famine à accepter les conditions qu'elles auroient bien voulu lui proposer : mais l'expédition contre Poonah fit une telle diversion en sa faveur, qu'il ne fut point inquiété. La nouvelle de cet évènement produisit cependant des effets différens à la cour de Berar : il déplut, sans doute, au *Rajah*, en raison de ce qu'il facilitoit les mouvemens de notre armée.

Peu de tems après son départ d'Husnabad, le colonel Goddard reçut avis du comité de l'armée de marcher vers Broach ou Surate; autrement de rester sur les rives de la Nerbudda. La lettre qui contenoit ces avis, étoit datée antérieurement à la dernière bataille de Worgaum avec les Marattes : mais dès que le traité fut terminé, le même comité lui donna des ordres exprès pour qu'il retournât, le plutôt possible, dans le Bengale. Trois jours après, les

membres résolurent de manquer à leurs engagemens. Ils informèrent donc le général que, tout mûrement considéré, ils ne se croyoient pas autorisés à donner de pareils ordres. Malgré l'incertitude de ces instructions, il continua cependant sa marche. Le 5 Février, il arriva dans le voisinage de Boorampore, capitale de Candish, ville grande, opulente & bien peuplée. Il y reçut des dépêches du conseil de Bombay, qui lui ordonnoient d'aller sur le champ à Surate. Il arriva à-peu-près dans ce tems-là un ministre de la *Durbâr* de Poonah au camp des Anglais, avec une copie de la convention de Worgaum, dans laquelle il étoit stipulé, en termes exprès, qu'il falloit que Goddard retournât dans le Bengale. Celui-ci dit que le comité, qui avoit signé cette convention, n'avoit aucune autorité sur lui, & assura le ministre qu'il avoit ordre de marcher vers Bombay, pour s'opposer aux desseins des Français, dans ce district, contre les possessions de la compagnie, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de se conformer au traité de Worgaum. Il arriva vers la fin du mois à Surate.

Le conseil de Bombay ne tarda pas à désavouer publiquement le traité de Worgaum, quoiqu'il eût été ratifié par deux membres du comité choisi, revêtus de tous les pouvoirs du gouvernement,

& quoiqu'il mît, par sa fourberie, la vie des ôtages en danger. Cet échec n'avoit pas encore dissipé cet esprit d'intrigue dont ses membres étoient possédés, & qui dirigeoit entièrement leur politique. Ils formèrent le projet de faire le même usage de Moodagée-Sindia, qu'ils avoient fait auparavant de Ragoba. C'étoit par son interposition que nos troupes n'avoient pas été désarmées & retenues prisonnières à Worgaum. Le pouvoir, les ressources, l'influence & la réputation de ce prince, le rendoient un instrument plus propre à leur ambition que le perfide Ragoba. Il ne paroît cependant pas qu'il fut aussi traitable, puisqu'il ne répondit, en aucune manière, aux ouvertures qu'on lui fit, & qu'il ne fut pas tenté, par les avantages que lui assuroit la révolution proposée.

Le conseil de Bombay étoit aussi lent que jamais à donner des informations au gouvernement suprême. La nouvelle de la défaite de ses troupes étoit arrivée à Calcutta, de Madras & de Bombay, long-tems avant les dépêches ministérielles, qui ne furent reçues que vers le milieu de Mars: elles occasionnèrent de vives altercations. Le conseil suprême accusa celui de Bombay de négligence, lorsqu'il falloit de l'activité & de la diligence: il lui reprocha d'avoir, par un relâchement inex-

cusable, perdu la seule occasion qui pouvoit lui promettre du succès, & blâma sa témérité, en entreprenant une expédition précisément lorsque toutes les circonstances étoient défavorables. Les membres de Bombay répliquèrent qu'ils n'avoient été informés des négociations à la *Durbar* de Berar, que lorsqu'il étoit trop tard pour en tirer aucun avantage. Le conseil suprême confirma cependant leur désaveu du traité de Worgaum; mais en cas de dispositions pacifiques, le général Goddard fut autorisé à traiter encore une fois avec les Marattes. Il avoit ordre de leur représenter qu'ils devoient être satisfaits que Ragoba eût été livré entre leurs mains, & que leurs derniers succès ne leur donnoient droit à aucune autre concession. Il ne devoit abandonner aucune des nouvelles conquêtes, mais bien demander que les Français ne fussent point reçus dans leurs états, ou ne formassent aucune liaison avec eux.

Malgré l'apparence pacifique des deux conseils, il étoit cependant déterminé de négocier le traité avec la cour de Berar avec plus de vigueur & d'activité : mais Moodagée-Boonsla étoit trop attaché au systême qu'il avoit adopté. Sa fermeté fut à l'épreuve des intrigues de Goddard. Ce prince intelligent ne se laissa tenter par aucun artifice ni par aucun prétexte, & ne se départit point des princi-

pes de la saine politique. Tout ce que l'on put obtenir de lui, fut des protestations d'amitié & de bonne volonté. Il prit autant de soin que jamais d'empêcher une nouvelle rupture entre ses compatriotes & la compagnie : il offrit même sa médiation & sa garantie, promit d'arranger les différends & de détruire les préjugés ou les jalousies qui subsistoient chez les deux partis. Mais le conseil suprême traita ces marques d'amitié avec tant de légereté & de méfiance, que l'on faisoit dans toutes les possessions de la compagnie des préparatifs de guerre avec la plus grande publicité & avec beaucoup de diligence. Dans l'attente de cet évènement, on envoya à la première brigade qui étoit sur les bords de la Jumna, toutes sortes de provisions de guerre & des équipages, afin qu'elle fût prête au premier moment à porter la guerre dans le pays ennemi. D'autres divisions, encore plus avancées, reçurent aussi ordre de se tenir toujours prêtes à marcher.

Il paroît que le général Goddard avoit adopté le systême de guerre du conseil suprême avec toute la chaleur d'un homme de sa profession ; car l'état de situation qu'il fit connoître à Calcutta, de la politique de la partie occidentale de l'Inde, étoit bien calculé pour flatter les opinions des membres de

le gouvernement. Il saisit la première occasion pour informer le ministère de Poonah qu'il étoit autorisé à terminer tous les différends : mais avant que le *Peishaw* eût eu le tems de faire aucune réponse, Ragoba, qui s'étoit échappé des mains de Sindia, vers le commencement de Juin, se réfugia dans le camp de Goddard. Les membres du conseil de Bombay ne se soucioient pas d'abord de se mêler davantage de la fortune de ce renégat, &, pendant le cours des négociations, ils lui dirent de s'adresser à ce général, quoique Ragoba ne cachât pas qu'il eût préféré renouveler ses connexions avec eux, plutôt que de dépendre du conseil suprême. Avant cet évènement, le *Peishaw* & Moodagée-Sindia avoient informé le conseil de Bombay que, voulant venger les injures qu'ils avoient reçues d'Hyder-Ally, ils désiroient sincèrement terminer les traités avec les serviteurs de la compagnie. L'asyle que Ragoba avoit en même tems trouvé dans notre camp, correspondoit aux souhaits du conseil suprême, qui vouloit l'encourager à compter sur sa protection. Mais son systême de politique n'étoit cependant plus suivi, & on le regardoit seulement comme un homme capable d'aider l'armée à faire la guerre ou la paix avec avantage. Sa pension fut considérablement diminuée, & on lui

donna à entendre que notre faveur future dépendroit de sa conduite ; s'il ne s'efforçoit pas, par ses intrigues ou par ses émissaires à Poonah, de contrecarrer les vues de ses bienfaiteurs. Quoique les Marattes n'ignorassent pas que Ragoba s'étoit réfugié dans le camp des Anglais, ils ne laissèrent pas d'envoyer des commissaires pour entamer un traité avec Goddard ; mais ces commissaires n'arrivèrent qu'au milieu d'Août, & ne parurent pas fort empressés de terminer les affaires. Leurs pouvoirs étoient d'ailleurs si limités, qu'il falloit, sur les moindres difficultés, envoyer des messagers à Poonah, & on leur répondoit avec si peu d'exactitude & si lentement, qu'il parut, pendant un tems, que leur désir de la paix n'étoit pas bien sincère.

On commença alors à s'appercevoir des effets que la politique du gouverneur général avoit produits sur les nombreuses puissances de l'Inde. Il se formoit une ligue qui devoit les réunir dans une confédération générale, pour l'anéantissement de la compagnie. Les principes du gouvernement Anglais & les différens évènemens qui accompagnoient ses opérations, avoient causé les plus vives alarmes aux Indiens, & excité leur ressentiment. Ses intrigues & ses opérations militaires réunirent les nations les plus discordantes, pour

détruire ses vues ambitieuses & se mettre à l'abri de ses insultes. Les serviteurs de la compagnie avoient détrôné des potentats, & s'étoient emparés de leurs domaines. Le *Subah* de Bengale, le *Visir* d'Oude & le *Nabab* du Carnatic, avoient été réduits, avec éclat, à un état d'esclavage; ils étoient devenus les instrumens méprisables de la rapacité Britannique, & les trophées malheureux d'une ambition qui menaçoit la dépendance de tous les princes de l'empire. La destruction des Rohillas étoit un tableau terrible, & qui pouvoit les instruire de ce qu'ils avoient à attendre à leur tour. La manière perfide & si contraire au droit des gens avec laquelle les membres du conseil avoient abandonné l'empereur, en le dépouillant de son tribut & des concessions qu'ils lui avoient faites, pour les donner à une de leurs créatures, étoit une preuve évidente qu'ils ne tenoient leurs engagemens qu'autant qu'ils leur étoient convenables, & qu'ils n'avoient d'autres principes que ceux de la fourberie & de la trahison. Ces idées furent confirmées par notre conduite extraordinaire, en renouvelant les hostilités avec les Marattes. Les excès auxquels nous nous étions portés envers ces états formidables, firent revivre le ressentiment des injures passées, & fixèrent cette haine universelle qu'avoit si sou-

vent excitée la politique de notre gouvernement. Différens incidens donnèrent plus de force à un systême si naturel & si raisonnable; & la marche de notre armée à travers le pays, l'expulsion totale des Français, & cette inclination pour la guerre, qui dominoient encore le conseil de Calcutta, mirent tous ses ressorts en mouvement.

C'étoit le *Nizam* du Decan qui avoit formé le projet de cette grande ligue, quoiqu'il ne parût pas instruit de l'intention qu'avoient les serviteurs de la compagnie de le sacrifier par le traité de Berar. Il existoit, à la vérité, assez d'autres causes, sans celle-ci, capables de l'exciter à former une confédération si nécessaire au salut des princes de l'Indostan. Il craignoit lui-même cette puissance qui les menaçoit tous; il étoit intimement lié avec le ministère de Poonah; il regardoit Ragoba comme un *scélérat déterminé, incapable de fidélité*; & l'expédition de Bombay contre Poonah lui paroissoit une brêche si évidente du traité, qu'il attribua la défaite de l'armée Anglaise à l'interposition du ciel, qui fait souvent tomber les méchans dans leurs propres piéges. Il avoit déclaré si ouvertement sa façon de penser que Moodagée-Boonsla avoit depuis long-tems informé le gouverneur général, « que le *Nizam* & plusieurs autres, qui

« étoient

» étoient alarmés des usurpations des Anglais
» dans le Decan, n'attendoient qu'une occasion
» favorable pour les en chasser ». Les Marattes se trouvoient alors dans une position singulièrement embarrassante, étant dans la nécessité ou de terminer un accommodement avec les Anglais, aux conditions que ceux-ci voudroient leur offrir, afin de pouvoir se venger d'Hyder-Ally, ou de conclure un traité avec ce dernier, afin d'employer toutes leurs troupes pour repousser les insultes des premiers. Hyder fit les premières avances, en offrant une grande somme d'argent pour rembourser les dépenses de la dernière guerre; un tribut considérable pour les pays conquis, & toute son armée contre l'ennemi commun. Cependant leur prédilection pour se réconcilier avec les Anglais, empêcha, pour lors, que ces ouvertures n'eussent lieu, quand la fuite de Ragoba, jointe à différentes autres circonstances, changea entièrement la face des affaires. Le *Nizam* eut cependant assez d'adresse pour terminer la guerre entre les Marattes & Hyder-Ally, & pour accomplir la confédération préméditée contre les Anglais. Le plan de cette ligue intéressante, étoit qu'Hyder & le *Nizam* attaqueroit le Carnatic & les *Circars* septentrionaux; que les forces des Marattes seroient employées du côté de Surate & du Guzurat, & que

le *Rajah* de Berar envahiroit les provinces du Bengale. Nudjiff *Cawn* & d'autres chefs des extrémités occidentales de l'Inde, furent aussi invités à se joindre à cette grande confédération, afin de rendre la confusion & le danger universels, en portant le fer & le feu dans les provinces d'Oude & d'Allahabad, ainsi que dans les pays voisins. Moodagée-Boonsla fut le seul qui montra de la répugnance à devenir partie dans cette cause, & qui s'y engagea contre son gré, pour mettre ses territoires à l'abri des déprédations de ses voisins. L'expédition qu'on lui avoit confiée ne fut point entreprise avec beaucoup de diligence. Son armée n'atteignit les frontières du Bengale qu'à l'approche de la saison pluvieuse, qui, quelque disposée qu'elle fût à agir, devoit naturellement suspendre ses opérations pendant plusieurs mois. Cette expédition, quelque formidable qu'elle fût en apparence, ne servit, finalement, qu'à fournir, au conseil suprême, une occasion de s'acquitter, envers ce prince, des bontés qu'il avoit témoignées au détachement de Bengale sur les rives de la Nerbudda, en lui fournissant un secours de provisions qui l'empêcha de mourir de faim.

Il n'y avoit plus alors aucune perspective d'accommodement avec le ministère de Poonah. L'envoyé des Marattes au camp des Anglais, fut engagé

par le ton décisif que le général jugea enfin à propos de prendre, à déclarer, au nom de son souverain, qu'il n'accepteroit aucune condition de notre part, à moins qu'on ne lui livrât sur le champ Ragóba, & qu'on ne rendît toutes les conquêtes faites de ce côté de l'Inde. C'étoit une crise de la dernière importance pour tout le systême compliqué de la compagnie. Nos préparatifs pour la guerre furent par-tout suivis avec plus de force & de diligence. Les membres de Bombay stipulèrent avec Goddard pour une partie des conquêtes, & lui fournirent toutes les troupes qui n'étoient pas absolument nécessaires à leur propre défense. Ils ne voulurent pas cependant se rendre responsables des conséquences de la guerre, & déclarèrent qu'ils n'étoient pas en état d'entrer dans aucune partie des dépenses. Le gouvernement du fort Saint-Georges, malgré son aversion pour un projet si dangereux & qui menaçoit sa ruine, fut obligé, pour les mêmes raisons, de se défaire d'une partie de ses troupes dont il devoit bientôt éprouver le besoin. Le conseil suprême conclut une alliance offensive & défensive avec la *Renna* de Ghod, dont les territoires, par leur nature & leur situation, consistant partie en bois impénétrables, & partie en montagnes inaccessibles, & étant sur les rives occidentales de la Jumna, formoient

une barriere assez forte contre toute irruption de ce côté là. Nous avions cet avantage au commencement de la guerre, que les confédérés n'étoient point réunis, & qu'ils manquoient d'argent pour donner de l'énergie & de la célérité à toutes leurs opérations; tandis que nos entreprises les plus importantes n'avoient encore rien à craindre du manque de nos ressources pécuniaires.

La famille Maratte de Guicawar occupoit cette partie du Guzurat, qui est située vers l'Indus. Dans la guerre précédente, le droit à la succession étant contesté, le conseil avoit épousé la cause de Futty-Sing, & réalisé ses prétentions. Pour récompenser ce service de la compagnie, il lui avoit accordé de vastes territoires. Elle avoit ensuite soutenu, dans le traité de Poonah, le droit qu'elle prétendoit avoir, au moins à une partie de ces acquisitions, & c'étoit un article qui n'avoit pas été entièrement décidé. Le *Nabab* assura, après cela, que ces terres lui avoient été extorquées, lorsqu'il n'avoit pas le pouvoir d'agir librement; & qu'en effet il n'avoit point droit de faire ces concessions sans la participation du gouvernement de Poonah. On désiroit la coopération de ce chef; c'est pourquoi les membres du conseil lui firent faire plusieurs propositions avantageuses. Il ne parut cependant pas beaucoup se soucier d'entrer dans une

nouvelle alliance avec les Anglais. Nos troupes passèrent la Tapée le second jour de l'année 1780. Ce fut probablement leur approche qui le décida à acquiescer à nos demandes. L'objet apparent de ce mouvement étoit une forteresse située sur un petit district appartenant au *Peishaw*, qui étoit dans la grande route de la capitale de Bradetah, où résidoit le *Nabab*. Dubhoy & ce qui en dépendoit, furent bientôt réduits; mais Futty-Sing n'en étoit pas plus enclin à conclure. Ce ne fut que vers la fin du mois qu'on parvint, à force de sollicitations, à lui faire signer un traité pour diviser le Guzurat entre les parties contractantes, & pour en exclure à perpétuité la cour de Poonah.

Le 15 Février, Goddard, renforcé par la cavalerie du *Nabab*, investit la ville d'Ahmedabad, capitale de la province. En cinq jours il la prit d'assaut. Tout le pays des environs fut en même-tems réduit. Le général Anglais ayant élevé le *Nabab* au gouvernement, ce dernier eut assez de générosité pour accorder à ses maîtres ces districts qui étoient entre leurs mains. Goddard vouloit différer une division finale des conquêtes, jusqu'à ce qu'on eût obtenu les objets les plus importans de la guerre. Mais les membres du conseil de Bombay, mécontens du partage qui avoit été fait, donnèrent avis au conseil suprême de ne point trop prompte-

ment ratifier le traité, par la connoissance qu'ils avoient de Futty-Sing, sans au moins se réserver le droit de demander un second arrangement.

Une armée puissante, commandée par Sindia & Holkar, étoit alors entrée en campagne, & paroissoit diriger sa marche vers Surate. Elle fut cependant arrêtée par le général Goddard, qui l'atteignit le 8 Mars, & se proposoit de l'attaquer pendant la nuit, s'il n'en avoit été empêché par une lettre de M. Farmer, un des ôtages laissés à Worgaum, qui se trouvoit alors dans le camp des ennemis. Celui-ci l'informoit que ces deux chefs politiques ne demandoient qu'à gagner son amitié. Le lendemain les deux otages furent mis en liberté, & se présentèrent devant leur compatriote. Ils étoient accompagnés d'un agent de confiance de Sindia, qui assura le général que son maître haïssoit mortellement Nana-Furnese, régent actuel des Marattes, & demanda qu'on lui expliquât quelles étoient les intentions des Anglais par rapport à Sindia & au *Peishaw*, séparément. Il pressa aussi le général de faire des propositions qui pussent également convenir aux intérêts des deux partis. Ce dernier s'en excusa, & dit qu'il laissoit ce soin à Sindia, qui savoit mieux que lui comment on pouvoit effectuer une pareille révolution de maniere à compenser les peines & les dépenses qu'elle

ne manqueroit pas d'occaſionner. On croit que le ſeul objet de Sindia, par cette manœuvre, étoit d'obtenir qu'on lui livrât Ragoba & ſon fils, & par ce moyen de s'aggrandir dans l'état, ſans avoir aucun égard à nos intérêts. Sa propoſition paroiſſoit au moins l'indiquer. Mais ſon *Vakeel* ne l'eut pas plutôt faite, qu'il fut renvoyé, avec des aſſurances que les Anglais ne pouvoient nullement ſe réſoudre à mettre aucune reſtriction ſur Ragoba, ni riſquer la ſûreté de ſon fils; & que, quoiqu'ils déſiraſſent ſincèrement la paix, ils ne vouloient point élever ſon maître au gouvernement, ſans qu'il y eût auparavant quelques conditions en leur faveur. Sindia avoit en même-tems une correſpondance ſecrette avec Govindrow, frère réfractaire de Futty-Sing, qu'il avoit promis d'aſſiſter & qu'il avoit même reçu dans ſon camp. Cette raiſon, & d'autres circonſtances dans la conduite de Sindia, qu'il eſt impoſſible d'expliquer, engagèrent le général à faire tous ſes efforts pour accélérer une action entre les deux armées. Mais le prudent Maratte étoit tellement ſur ſes gardes, qu'il ne fut pas poſſible de le ſurprendre, & ce ne fut qu'en laiſſant tout le bagage derriere lui, & en pouſſant rapidement avec les grenadiers à cheval & les troupes légères de l'armée, que Goddard parvint à forcer les Marattes à une bataille. Ayant habile-

ment passé leurs postes avancés, il tomba soudainement sur leur camp. Le feu violent de l'artillerie fit un carnage épouvantable parmi la cavalerie Maratte, & les évolutions se firent avec tant de promptitude & d'habileté, que les ennemis furent entièrement mis en déroute en moins d'une heure. Les officiers, excités par le souvenir de leur dernière défaite, bruloient d'envie d'effacer cette disgrace, & de recouvrer l'honneur qu'ils avoient perdu. Les Cipayes mêmes, quoique combattant contre leurs compatriotes, étoient fiers de se trouver encore une fois du côté des vainqueurs.

Peu de tems après cette action, le capitaine Campbel, retournant d'un fourrage, avec deux bataillons de Cipayes, quatre pièces de campagne & un grand convoi de provisions, fut intercepté par Sindia, à la tête de vingt mille hommes. Il est probable que Campbel avoit choisi un terrein convenable à la nature & au nombre de ses troupes; car, autrement, il est incroyable qu'il eût pu se défendre, avec succès, contre une pareille armée. Il repoussa cependant les ennemis, leur tua cinq ou six cens hommes, & amena son convoi sain & sauf. On dit que, dans cette occasion, le feu des compagnies de ses deux flancs, faisoit un carnage affreux parmi les ennemis, circonstance que l'on attribue, avec raison, à quelque avantage particu-

fier dans la position de nos troupes. Le lieutenant Walsh éprouva aussi des succès semblables contre des troupes supérieures. Étant détaché avec un bataillon de Cipayes & un régiment de cavalerie pour surprendre un camp de six mille Marattes, & voyant que l'infanterie ne pourroit pas le joindre avant le jour, il se détermina, afin de réussir dans son entreprise, d'attaquer avec la cavalerie seule. Ce projet étoit dangereux; mais il fut conduit avec courage & avec habileté; le 3 Mai, les ennemis furent dispersés avec grand carnage; leurs canons furent tournés contre eux avec tant de célérité, que la plupart de ceux qui échappèrent ne purent comprendre la cause d'un désastre si soudain. Leur commandant & grand nombre d'officiers furent laissés sur le champ de bataille; & le camp, avec tout ce qu'il contenoit, tomba entre les mains des Anglais.

Quelque tems après le major Forbes, avec deux bataillons de Cipayes, surprit & mit en déroute un corps de sept mille Marattes. Cependant le tems approchoit où les deux armées alloient être obligées d'entrer en quartiers d'hiver, pour éviter les effets pernicieux de la saison pluvieuse. Malgré les avantages qu'on peut retirer du nombre, nos troupes furent toujours victorieuses dans toutes les actions. Rien ne pouvoit faire plus d'honneur au général

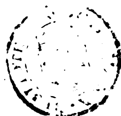
aux officiers & même aux simples soldats, rien n'étoit plus capable de donner une haute idée de notre bravoure, que les succès continuels dont nos armes furent couronnées pendant le cours de cette campagne.

Les exploits des troupes de la compagnie ne furent pas moins brillans sur les frontières du Bengale. On avoit, de bonne heure, pris des précautions contre une invasion de ce côté-là. Ghod, comme on l'avoit prévu, à cause de ses liaisons avec nous, fut sur le champ attaqué par un gros corps de Marattes. Mais le major Popham, avec une poignée d'hommes, débarrassa bientôt le pays de ces maraudeurs, les chassa devant lui fort avant dans le leur, & s'empara d'une étendue de territoire fort important, s'il avoit été possible de le garder. La célèbre forteresse de Gualier étoit au milieu de ce petit état. Elle se trouvoit encore au pouvoir des Marattes, &, probablement, les habitans naturels regardoient cette circonstance avec autant de jalousie, que les Espagnols voyent Gibraltar entre les mains d'une garnison Anglaise. Le major connoissoit le désir qu'avoit M. Hastings de réduire cette place; & l'envie qu'il avoit lui-même de se distinguer, l'engagea à cette entreprise. Gualier est une montagne escarpée sur le sommet de laquelle sont des fortifications considérables.

Elle est environnée de rochers & de précipices affreux de tous les côtés. Les terres encloses dans les ouvrages, pouvoient servir, par leur fertilité & leur étendue, à la subsistance de la garnison. Le major fonda, peut-être, ses espérances de succès; contre un poste que tous les princes de l'Indostan avoient toujours regardé comme imprenable, sur cette confiance & cette sécurité naturelle à une pareille situation. Quelques Indiens, pour je ne sais quel motif, avoient découvert un passage secret, par lequel ils grayissoient au haut des rochers & entroient sûrement, pendant la nuit, dans la forteresse. Informé de cette circonstance, le major fit examiner ce sentier; & sur le rapport qu'on lui en fit, s'imagina qu'il étoit possible de réussir, & résolut de tenter l'entreprise. Cette tentative fut accompagnée de tant de dangers & de difficultés, qu'elle en rendit le succès bien plus brillant. La consternation & l'étonnement qu'occasionna la prise d'une place de cette importance, parurent évidemment par les mouvemens des ennemis. Ils abandonnèrent immédiatement tout le pays voisin, & on dit même que Sindia en fut alarmé dans sa capitale, où il venoit de se retirer, après avoir quitté le Guzurat.

Il ne sera pas, ce me semble, hors de propos de suspendre, pour quelque tems, notre relation

des affaires de la compagnie au nord & dans les hauts pays de l'Inde, pour parler des évènemens qui se passoient en même-tems & qui menaçoient également les Anglais sur la côte de Coromandel.





# CHAPITRE X.

*GUERRE avec la France. —Prise de Pondickery. —Affaire du* Circar *de Guntoor & de Peshcush. —Hyder-Ally envahit le Carnatic. —Suites de cet évènement. —Le Conseil & le* Nabab *ne sont point préparés. —Condition de l'Armée.. —* Sir *Hector Monro entre en campagne. —Situation de Baillie. —Son désastre. —Arrivée de* Sir *Eyere-Coote. —Il défait les ennemis dans quatre batailles rangées. —Guerre avec la Hollande. —Expédition contre leur établissement de Sumatra. —Prise de Negapatnam sur la côte de Coromandel, & de Trincomale dans l'île de Ceylan.*

LE gouverneur général de Bengale reçut des avis authentiques de la guerre avec la France, dès le mois de Juillet 1778 ; & la connoissance de cet évènement important eut alors beaucoup d'influence sur les mesures du conseil suprême.

On ſuppoſoit, avec raiſon, que la deſtination de la flotte du Comte d'Eſtaing, alors inconnue, pourroit bien être contre un de nos principaux établiſſemens dans l'Inde. Les rapports qui exagèrent toujours tout, & qui même enfantent ſouvent des chimères, confirmoient cette conjecture. Le Chevalier Saint-Lubin étoit encore à la *Durbar*, & il avoit de fréquentes entrevues avec le *Peishaw*. Les meſures que prit le gouvernement de Calcutta pour repouſſer ce danger imminent, furent de tâcher de terminer les différends avec les Marattes le plus promptement poſſible; de s'efforcer de prendre poſſeſſion de tous les établiſſemens des Français dans le Bengale; de s'emparer de tous leurs vaiſſeaux dans la rivière, & de recommander au conſeil du fort Saint-Georges de faire ſans délai le ſiège de Pondichery. Les papiers que l'on trouva ſur M. Chevalier, gouverneur de Chandernagor, qui fut pris en tâchant de ſe ſauver à Cuttach, confirmèrent la nouvelle que les hoſtilités étoient commencées en Europe entre la France & l'Angleterre, & juſtifièrent conſéquemment ces projets de guerre dans l'Inde.

Les Anglais attaquèrent les comptoirs & les établiſſemens des Français à Chandernagor, à Yaman, à Karical, à Maſulipatnam & dans d'autres places, au moment où ils ſe crurent auto-

rifés à les regarder comme ennemis. Ils commirent auſſi des hoſtilités ſur leurs vaiſſeaux marchands dans le Gange & ſur la côte de Coromandel. Ce ne fut cependant qu'au commencement d'Août que le conſeil de Madras fut en état d'entreprendre la réduction de Pondichery. *Sir Edward* Vernon commandoit les forces maritimes des Anglais dans les mers de l'Inde. La petite eſcadre avec laquelle il fit voile pour attaquer Pondichery, n'étoit compoſée que de deux frégates, d'une corvette & d'un vaiſſeau de la compagnie des Indes. Il y eut, peu de tems après, un combat fort vif, qui dura plus de deux heures, entre lui & M. de Tronjolly, qui avoit à ſes ordres une flotte ſupérieure. L'amiral Anglais, qui avoit évidemment eu l'avantage, s'attendoit que les ennemis l'attaqueroient encore une fois, & qu'ils s'efforceroient au moins d'empêcher que la ville ne fût inveſtie par mer comme elle l'étoit par terre; mais il lui fut impoſſible d'amener une ſeconde action. Après avoir manœuvré pendant près d'un mois ſans effet, l'eſcadre Françaiſe abandonna la côte, & laiſſa triompher le pavillon Anglais. Pondichery fut auſſi-tôt bloqué. La place ſe défendit avec beaucoup d'opiniâtreté. M. de Bellecombe, qui en étoit gouverneur & commandant de tous les établiſſemens des Français dans l'Inde, s'acquit un honneur immortel par

sa bravoure & sa bonne conduite durant ce siège. Les assiégeans gagnoient cependant un ascendant manifeste, & continuoient leurs approches avec beaucoup d'ardeur & d'habileté, quoique le courage & la vigueur de la garnison rendissent la plus grande précaution nécessaire, & que les pluies retardassent considérablement les travaux. Après un mois d'efforts incroyables, on jugea que la place n'étoit plus tenable : on fixa le jour de l'assaut : mais la veille le gouverneur demanda à capituler ; ce qui fut sur le champ accordé, d'une manière qui donna des preuves évidentes de l'estime qu'avoit excitée cette brave garnison chez ses ennemis. Les Anglais accepterent toutes les conditions qu'elle proposa, & qui ne pouvoient affecter la sûreté publique. C'est à cause de son courage, qu'on permit aux Européens de repasser en France, aux Cipayes & aux autres troupes du pays de s'en retourner chez eux. On lui accorda les honneurs de la guerre ; & le général Anglais, pour donner à M. de Bellecombe une marque de sa considération, permit, à sa requête, que le régiment de Pondichery gardât ses drapeaux. Par la réduction de cette place, près de trois cens pièces de canon tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui prirent aussi tous les effets publics ; mais ne touchèrent point aux effets particuliers. Nous eûmes deux cens vingt-quatre

hommes

hommes de tués & plus de six cens de blessés. Les ennemis en eurent à-peu-près autant de tués & de blessés ; perte qui prouve leur zèle pour le service de leur patrie, & l'opiniâtreté avec laquelle ils se défendirent jusqu'à la dernière extrémité.

Ces violences de la part des Anglais & les succès constans de leurs armes, contribuèrent, avec diverses autres causes, à faire regarder l'augmentation de leur puissance d'un œil jaloux, sur-tout par les princes voisins. La prise de Pondichery fut suivie de celle du *Circar* de Guntoor. C'étoit une acquisition que les membres du conseil de Madras désiroient faire depuis bien longtems, parce que sa situation les mettroit en état d'exclure les Français du Décan ; d'ouvrir une communication par terre avec les quatre *Circars* septentrionaux, & de conserver leurs possessions, ainsi que celles de leurs alliés. Bazalet-Jung devoit cependant en jouir sa vie durant, comme *Jaghire*, en payant tribut à son frère, le *Subah* du Décan, qui lui avoit enjoint de n'en point disposer en faveur de qui que ce fût, sans son consentement. Par les traités, qui cédoient & confirmoient les quatre autres provinces à la compagnie, celle-ci devoit aussi lui revenir après la mort de Bazalet-Jung. Nous ne pouvions, d'après nos engagemens, nous approprier le Guntoor

avant le tems marqué, par négociation ni autrement, excepté par la médiation du *Nizam*. Ces traités portoient, outre cela, que nous aiderions le *Nizam* de nos forces, en cas de guerre ou d'invasion; que nous tiendrions Bazalet-Jung en échec, & que nous le dépossèderions de la place de *Jaghire*, au moment où il adopteroit des projets dangereux à son frère, ou incompatibles avec la sûreté de l'empire; & que s'il faisoit aucune alliance avec les ennemis de la compagnie, ou leur donnoit des secours, il s'exposeroit par-là à perdre non-seulement ses possessions, mais encore notre protection & celle de son frère.

Malgré ces obstacles, pour ainsi-dire insurmontables, le conseil avoit tant d'envie d'anticiper la possession de ces riches territoires, qu'il avoit souvent fait faire au *Nizam* des propositions à ce sujet : mais voyant que la compagnie ne se lassoit pas de demander, ce prince prudent adopta la sage politique de ne rien accorder. Ces demandes faites au *Nizam*, étoient autant d'aveux manifestes de sa souveraineté, qui auroient dû, ce semble, empêcher la compagnie de traiter avec les autres chefs : mais le tems, les circonstances, l'occasion & l'ambition, rompirent les obligations par lesquelles le conseil s'étoit antérieurement cru lié. On avoit souvent accusé Bazalet d'aimer les Français. Il fut soupçonné, dans cette occasion,

d'agir entièrement d'après leurs instructions. Il avoit à son service un corps de troupes qui, quoique composé de vagabonds de presque toutes les nations Européennes, étoit cependant commandé par un Français, M. Lally. On fit à Bazalet de fortes remontrances à ce sujet : ses réponses ne furent pas satisfaisantes. L'amitié des Français n'étoit pas en état de le protéger : les Anglais étoient par-tout tellement supérieurs, qu'on ne pouvoit, sans folie, s'exposer à leur ressentiment. Ils joignirent les menaces à l'intrigue. L'approche d'Hyder-Ally, qui avoit alors étendu ses conquêtes jusqu'aux frontières du *Circar*, favorisa les vues du conseil, en effrayant le timide Bazalet. Peut-être aussi fut-il dégoûté de la licence de ses nouveaux auxiliaires ; licence qui, jointe aux difficultés dans lesquelles il se trouvoit embarrassé, & aux craintes qu'il avoit pour sa propre sûreté, le porta, vers la fin de l'année 1778, à demander du secours aux Anglais. Il fit, peu de tems après, un traité d'alliance avec le conseil du fort Saint-Georges, par lequel nous nous engagions à le secourir & à le protéger. Par ce traité, qui fut terminé sans la connoissance du *Nizam*, il congédia les troupes Françaises, & mit le *Circar* de Guntoor entre les mains de la compagnie.

Il fut proposé dans le conseil d'informer le *Su*

*bah* de tout le progrès de cette négociation importante, & d'en suspendre l'accomplissement jusqu'à ce qu'il eût donné son consentement, afin d'avoir au moins quelque espèce d'égards aux traités qui subsistoient entre les deux partis; mais cette proposition équitable fut rejetée à la pluralité des voix. Ainsi les serviteurs de la compagnie entrèrent dans de nouveaux arrangemens d'alliance, de revenus & de territoires, avec un sujet, sans la participation de son souverain. Le conseil suprême ne put obtenir d'autre information sur cette affaire extraordinaire, sinon qu'il existoit une négociation qui accordoit à la compagnie le *Circar* de Guntoor à de certaines conditions, & qu'elle avoit la plus grande apparence de succès; il n'étoit pas même spécifié par qui cette négociation étoit conduite, & quel étoit le potentat qui devoit faire ces concessions. Le traité fut même conclu avec toutes les formalités nécessaires, dix mois avant qu'on reçût les dépêches ministérielles à Bengale.

Le *Circar* de Guntoor fut immédiatement affermé, par un bail de dix ans, au *Nabab* d'Arcot, qui étoit, depuis long-tems, le fermier-général de la compagnie dans cette partie de l'Inde. On ne sait pas les profits que retirèrent les serviteurs de la compagnie, de cette augmentation des territoires du *Nabab*; mais il est cer-

tain que ceux de leurs maîtres furent fort précaires ; les dettes du *Nabab* les plongèrent dans une foule de difficultés, & ouvrirent un si vaste champ à l'intrigue de nombre d'individus sans principes, que le nom Anglais ne se lavera jamais de cette tache. L'avarice est la passion dominante de ce prince, & sa répugnance à s'acquitter de ses obligations, semble augmenter avec ses années. Le *Nizam* avoit toujours regardé d'un œil jaloux ses usurpations dans le Décan : il connoissoit les principes qui le faisoient agir : il le voyoit alors sous un aspect bien alarmant, si près de lui, & dans une position si critique, & si inattendue, que toute la modération du monde ne pouvoit prévenir entr'eux les querelles, ni toute la vigilance mettre le *Nizam* à l'abri du danger. On s'attendit bien qu'Hyder-Ally, entre lequel & le *Nabab* il subsistoit une haine implacable, seroit encore plus offensé de ce traité. En effet, ce prince ne déguisa pas long-tems ses sentimens d'une mesure dont il se persuada que l'unique intention étoit d'interrompre ses opérations sur les frontières du nord ; d'exciter des troubles dans ses nouvelles possessions, ou de faciliter une attaque concertée dans cette partie de ces états, encore mal réglée.

Bazalet-Jung fut bientôt alarmé des menaces qu'on lui fit, & des dangers qui l'environnoient.

Ne jugeant pas que les troupes placées dans les environs de Guntoor fussent en état de protéger la place, il pressa le conseil de lui envoyer de prompts renforts. On y fit marcher un fort détachement aux ordres du colonel Harper. Le conseil lui ordonna, sans en avoir obtenu, ou même demandé la permission, & peut-être sans nécessité, de passer à travers une partie des possessions d'Hyder : mais ce prince étoit trop jaloux de ses droits, pour permettre aux Anglais de prendre ici les mêmes libertés qu'ils s'étoient permises de l'autre côté de l'Inde. Dès que Harper fut entré dans le Cuddepah, il annonça aux Officiers d'Hyder l'objet & la destination de sa marche. Ils firent réponse qu'on s'opposeroit à son passage, & que les défilés lui seroient fermés. Il continua, malgré cela, sa marche ; mais sa témérité reçut bientôt un échec. Il trouva à Atcour des arbres coupés & placés à travers le chemin, avec d'autres moyens de défense, & un gros corps de troupes prêt à lui disputer le passage. N'ayant point d'ordre pour commencer les hostilités, la crainte d'être enveloppé & de perdre trop de tems, lui fit pour lors abandonner ce projet, & il revint à Innaconda, où il arriva le 14 Avril 1779, après avoir inutilement passé une semaine dans le Cuddepah.

Les membres du conseil de Bombay, con-

vaincus que le traité pour le *Circar* de Guntoor n'étoit pas, à tous égards, conforme aux engagemens qui subsistoient entre le *Nizam* & la compagnie, résolurent, aussi-tôt après sa conclusion, de nommer un résident à la cour d'Hydrabad. On choisit M. Hollond, & on lui donna ordre de déclarer que les membres du conseil étoient déterminés à observer inviolablement les conditions du traité de 1776 & prêts à prouver qu'ils ne l'avoient pas enfreint par leurs derniers engagemens avec Bazalet-Jung, & qu'ils s'étoient, jusqu'ici, toujours adressés au *Nizam*, comme responsable de la conduite de son frère; mais que leur crainte des troupes Françaises, les avoit forcés à entrer immédiatement en négociation avec Bazalet. Il devoit en même tems assurer au *Nizam* que le *peshcush*, ou le tribut des *Circars* septentrionaux, qui n'avoit pas, depuis quelque tems, été ponctuellement payé, n'avoit été retardé que par cette raison.

Les raisons que l'on donna au gouvernement suprême de cette ambassade, furent que le conseil du fort Saint-Georges craignoit sérieusement le ressentiment du *Nizam*, en conséquence de son attachement au ministère de Poonah, de son aversion pour Ragoba, & de la part que nous avions prise dans les dissentions des Marattes; que comme les *Circars* septentrionaux se

trouvoient fort exposés à des invasions du côté du Décan, & que l'amitié du *Subah* étoit fort suspecte, le conseil du fort Saint-Georges avoit jugé à propos de se procurer les plus promptes informations des desseins du *Subah*; & que, dans cette vue, & pour regler ce qui concernoit le *Circar* de Guntoor & le renvoi des troupes Françaises, ils avoient nommé M. Hollond, résident à la cour du *Nizam*, & lui avoient ordonné de communiquer au conseil suprême ce qui seroit digne d'attention dans cette partie de l'Inde.

Notre résident fut reçu par le *Nizam* avec toutes sortes de marques de respect. Celui-ci cita une foule d'exemples pour prouver avec combien de fidélité il avoit observé ses engagemens envers la compagnie. Il s'attribua à lui seul le mérite d'avoir engagé son frère à renvoyer les troupes Françaises qu'il avoit, dit-il, prises à son service, afin qu'elles ne joignissent point Hyder-Ally ou les Marattes. Mais lorsque, dans une seconde audience, on parla des affaires relatives aux provinces de Guntoor, & qu'il fut informé qu'un corps de troupes étoit en marche pour protéger le pays contre les desseins d'Hyder, & de plus, qu'on espéroit que lui, le *Nizam*, joindroit pour cette expédition ses troupes à celles de la compagnie, on dit qu'il changea

à l'inſtant de couleur, & qu'il parut ſentir la plus vive inquiétude. Il ſemble que, dès ce moment, il réſolut de ſe venger, & que, dans toutes ſes conférences ultérieures avec Hollond, il eut toujours cette inſulte préſente à l'eſprit. Il ſe récria pluſieurs fois ſur la groſſière politique de feindre d'être amis, & de ſe conduire ſi évidemment en ennemis; il déclara que ſon honneur ne lui permettoit pas de ſouffrir qu'on ſe mêlât ainſi des affaires de ſa famille; que les deſſeins que l'on attribuoit à Hyder-Ally d'attaquer les états de ſon frère, n'avoient de fondement que dans notre politique inſidieuſe; que d'après les termes du traité, nos troupes devoient être auſſi-tôt contremandées; qu'elles ne devoient point entrer dans le *Circar*; ou que ſi l'on n'avoit point égard au traité, il s'oppoſeroit lui-même à leur paſſage, & qu'Hyder-Ally alloit bientôt châtier le conſeil de ſa perfidie, & tomber ſoudainement ſur le Carnatic, à ſa manière accoutumée, pillant & brûlant tout devant lui, & évitant ſoigneuſement les batailles rangées.

En conſéquence de l'accueil favorable que reçut d'abord Hollond à Hydrabad, il fut réſolu dans le conſeil de tenter ſi l'on ne pourroit pas obtenir une exemption du tribut pour les *Circars* ſeptentrionaux. On les tenoit par une *phirmand* ou conceſſion du Grand-Mogol, qui s'attribuoit tou-

jours la prérogative de donner des pays dans lesquels il n'avoit pas même le privilège d'entrer. C'est sur cette base certaine que le conseil fondoit ses droits incontestables aux cinq *Circars* ; & par la suite le tribut annuel, stipulé pour prix de cette concession, fut regardé comme un acte de pure complaisance, onéreux à la compagnie. Dans un écrit du président, qui fut adopté, ces excellentes raisons furent tournées & retournées en mille manières différentes. Hollond reçut donc ordre de ne faire mention d'aucun compromis, & de ne rien stipuler quant au *peshcush* ou tribut, avant d'avoir fait tous ses efforts pour en obtenir l'exemption totale. En cas qu'il ne réussît pas, il devoit le réduire de cinq *lacks*, le taux actuel, à deux ; somme que la compagnie avoit retenue les six premières années en arrérages.

Il arriva malheureusement, pour le succès de cette proposition, qu'elle fut faite dans un tems où le *Nizam* attendoit le paiement des arrérages, & où il sentoit vivement l'injure qu'on lui avoit faite dans l'affaire de la province de Guntoor. Il fut alors convaincu que le conseil vouloit la guerre ; & il déclara ouvertement qu'il étoit prêt à la recevoir. Il jura qu'il joindroit Hyder-Ally, & dit au résident de communiquer ses intentions au conseil, & de lui rendre sa réponse promp-

tement, de crainte qu'il ne lui prît fantaisie de tomber sur le colonel Harper, dans sa marche vers Guntoor. Quoiqu'Hollond fût spécialement instruit de la part du conseil, d'assurer le *Nizam* qu'on n'avoit nullement dessein de le molester, mais que tout ce qu'il voudroit bien accorder, seroit regardé comme une marque de sa bonté & de son amitié, il avoit ordre aussi de persister dans ses demandes, de soutenir qu'elles étoient fondées sur l'équité; qu'il ne pouvoit s'en départir, & qu'on s'attendoit au consentement du *Nabab*. Il étoit aussi autorisé à déclarer que, quoique les membres du conseil eussent dessein de payer tous les arrérages, lorsque les circonstances le leur permettroient, ils étoient préparés à se venger de toutes les démarches que l'on pourroit faire pour les embarrasser ou les insulter. Il devoit même insinuer que le conseil espéroit que les forces aux ordres de Lally, seroient congédiées, & qu'on leur ordonneroit de marcher vers les côtes, afin que les Européens pussent être renvoyés sans délai dans leurs différens pays, & les Indiens réformés.

Rien de moins politique que la pétulance avec laquelle on fit ces demandes dans les circonstances actuelles.

Le dernier jour d'Août, Hollond fut informé que le *Nizam* s'attendoit au tribut comme à

l'ordinaire, & qu'il en forceroit le paiement; qu'au premier refus la guerre seroit déclarée, & qu'il pourroit avoir son audience de congé dans deux jours. Ces déclarations furent suivies d'une annonce formelle de se préparer à partir. Le *Nizam* parla même publiquement de se mettre lui-même en campagne après la saison pluvieuse. Heureusément les membres du conseil suprême condamnèrent totalement les mesures offensives que l'on avoit adoptées, depuis quelque tems, contre le *Subah* : ils envoyèrent une lettre à ce prince, aussi-tôt qu'ils furent informés de sa situation, dans laquelle, sans condamner la conduite du gouvernement de Madras, ils s'efforcèrent de calmer ses craintes, en l'assurant que rien ne pouvoit se terminer sans la concurrence du conseil suprême; & tâchèrent de gagner sa confiance, en promettant qu'ils ne souffriroient pas qu'on enfreignît le traité. Ils lui annonçoient qu'on avoit donné ordre à Hollond de suspendre les négociations, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions de ses commettans, à qui on avoit écrit à ce sujet. Ils mirent une copie de la lettre qu'ils écrivoient au *Nizam*, dans celle qu'ils envoyèrent à Madras. Sans blâmer sévèrement ce qui s'étoit passé, ils enjoignoient aux membres de ce gouvernement de se conformer au systême qui leur étoit actuellement recommandé pour rétablir

cette cordialité mutuelle qui avoit autrefois distingué leur alliance. Le *Nizam* étoit sur le point de venger les insultes qu'il avoit reçues du conseil de Madras, lorsque cette lettre arriva, & il la reçut avec la plus grande satisfaction. « Si ce » que vous écrivez, dit-il, est sincère, & que » le gouvernement de Madras veuille strictement » se conformer au traité, c'est fort bien : sinon, » je n'ai rien de plus important à faire qu'à dé- » fendre ma patrie. C'est de ce nouveau systême » de la compagnie Anglaise que naissent toutes » les hostilités de l'Indostan ».

Les membres de Madras furent très-piqués de cette intervention du conseil suprême : ils ne s'attendoient pas qu'on eût regardé comme une violation des traités, tous leurs efforts pour soulager la compagnie d'un fardeau si onéreux. Leur conduite envers le *Nizam*, disoient-ils, n'étoit blâmable, que parce qu'elle avoit été trop honnête. Ils imputoient son ressentiment à cette témérité, qui provient si souvent d'une conviction de foiblesse. Ils alléguoient que les intentions ennemies qu'il témoignoit, ne tiroient leur origine que de la guerre des Marattes ; & ils justifioient hautement la détention du tribut, par l'exemple que leur avoit donné le conseil de Bengale, en frustrant l'empereur du sien. Ils maintinrent même que c'étoit une question qui ne regardoit nul-

lement le conseil suprême, & que la clause de l'acte du Parlement, dont il tiroit son autorité, ne pouvoit nullement justifier son intervention dans cette affaire. Ils votèrent le rappel & la suspension d'Hollond, pour avoir obéi aux instructions du conseil suprême de Calcutta, & correspondu directement avec lui. Cependant Hollond resta toujours dans sa charge de résident de la compagnie à la cour d'Hydrabad. Cette malheureuse dispute fut, après bien des altercations, à la fin terminée, & tandis que tout le pays circonvoisin fut abandonné aux invasions, on donna satisfaction au *Nizam*, par la suspension de M. Whitehill, qui avoit succédé à Sir Thomas Rumbold dans ce gouvernement.

Le manque de succès d'Haper, quoiqu'on ne pût l'attribuer à sa mauvaise conduite, lui attira la disgrace du conseil suprême. Il avoit été obligé, par l'opposition hardie d'Hyder, d'attendre de nouvelles instructions : elles n'arrivèrent que lorsqu'il n'avoit plus ni argent ni provisions ; ce qui l'empêcha de marcher par la seule route qu'il auroit dû prendre d'abord, & qui étoit alors la seule praticable. Ce délai déconcerta totalement les desseins du conseil. Voulant se disculper aux dépens d'Haper, les membres l'accusèrent de lenteur, lui ôtèrent le commandement des troupes, & le donnèrent au colonel Baillie. La né-

cessité de secourir le pays de Bazalet-Jung, étoit d'autant plus pressante, qu'Hyder-Ally, dans les lettres qu'il lui écrivoit, lui faisoit de vives remontrances contre son alliance avec les Anglais, dont, disoit-il, les cours de justice étoient aussi méprisables que leur politique étoit dangereuse & sans pudeur. Il les connoissoit, ajoutoit-il, parfaitement; ils étoient les ennemis communs du pays & peut-être du genre humain. Son expérience & ses succès dans la dernière guerre, prouvoient qu'ils n'étoient pas aussi formidables dans le champ de Mars, que se l'imaginoient ceux qui n'avoient pas le courage de leur faire face: c'est pourquoi il ne souscriroit jamais à mettre le *Circar* entre les mains de ses ennemis invétérés. Le *Nizam* ne fut pas moins pressant vis-à-vis de son frère, pour le détourner de cette fatale alliance. Il lui demanda s'il connoissoit le caractère de ces Européens, qui ne pouvoient jamais se résoudre à abandonner ce qu'ils avoient une fois obtenu. Il cita Sujah Dowlah & son fils, comme des exemples du danger & de la ruine qui accompagnoient ordinairement leur amitié; & il menaça de punir son opiniâtreté à persister dans cette alliance, désapprouvée par la saine politique, & de le déposséder de tous ses territoires, en joignant ses forces avec celles d'Hyder-Ally.

La marche lente des troupes de la compagnie, donna à Hyder une occasion de convaincre le conseil & son nouvel allié, de la vérité de ce qu'il avoit avancé. Par un de ces mouvemens brusques qui ont toujours distingué sa conduite militaire, il entra tout-à-coup dans les états de Bazalet, &, ravageant tout le plat pays, il le renferma dans l'enceinte d'Adoni, sa capitale. Dans ces circonstances, Bazalet représenta à Madras l'impossibilité où il étoit de remplir ses engagemens : il pria les membres de retirer leurs troupes & leurs officiers civils de ses territoires, parce qu'en les y laissant, elles l'exposeroient lui & toute la province à de plus grandes calamités.

Les différends entre les Anglais & Hyder-Ally, qui avoient toujours augmenté depuis le moment où il les avoit forcés à signer un traité de paix & d'alliance aux portes de Madras, avoient été accompagnés de tant de circonstances irritantes de part & d'autre, que, quelque desirable que fût un accommodement sincère, on ne pouvoit guère l'espérer. Il avoit, à la vérité, sollicité notre amitié, qu'il croyoit sans doute utile à ses desseins, & tous les principes de la saine politique, indiquoient en lui l'allié naturel de la compagnie. Mais les serviteurs de la compagnie, par une suite de mauvais procédés, en ne tenant

point

point les promesses qu'ils avoient faites, en manquant à tous les traités, & en payant ses bons offices d'ingratitude, en firent un de leurs plus cruels ennemis. Il étoit le plus puissant voisin qu'ils eussent sur la côte de Coromandel; maître de ces pays montagneux qui servent de barrière aux extrémités du Carnatic. Nous aurions pu tourner à nos intérêts les plus essentiels, sur-tout en tems de guerre, l'influence que ses richesses, ses possessions & ses forces militaires, lui donnoient parmi les *Nairs*, les *Nabahs* & les princes naturels du pays, mais la politique du conseil de Calcuta avoit, depuis plusieurs années, été guidée par les préjugés de Mahommed-Ally, qui, animé d'une haine invincible contre la puissance & la fortune d'Hyder, faisoit usage de toute espèce d'artifices & d'intrigues, pour fomenter des querelles entre lui & les Anglais. Voilà la seule relation probable que l'on ait encore donnée du traitement que ce grand homme éprouva de la part du conseil de Madras. Le *Nabab*, avec son adresse ordinaire, pressa le conseil de se réunir aux Marattes, pour arrêter les progrès des conquêtes d'Hyder, &, par un plan d'opérations bien concertées, d'écraser sa grandeur naissante. Le conseil jugea peut-être qu'il étoit prudent de ne pas heurter de front le système du *Nabab*, & d'acquiescer au ressentiment qui l'avoit produit,

& peut-être qu'il n'étoit pas facile, dans de semblables circonstances, de conserver l'estime de leur allié, sans faire profession de haïr une puissance pour laquelle il avoit une si grande antipathie.

Notre expédition contre Mahie, fort situé sur la côte du Malabar, dans le voisinage des états d'Hyder, en montrant la prédilection de ce général pour les Français, découvrit pleinement l'aversion qu'il portoit au conseil de Madras. Ce port appartenoit à un des princes tributaires d'Hyder, & il étoit dans l'enceinte des territoires qu'Hyder se croyoit obligé de protéger. Ce fut d'après ces principes qu'il fit des remontrances contre notre expédition. Plusieurs Européens de toutes les nations y avoient des comptoirs, ou y étoient établis pour faire le commerce avec les habitans de ses états, & pour l'avantage mutuel de leurs nations respectives, tant dans l'Inde qu'en Europe. Tant que ces aventuriers se comporteroient en bons sujets, il étoit de son devoir, ainsi que de son intérêt, de les défendre contre toutes les puissances qui oseroient interrompre leur tranquillité. Il ne vouloit jamais prendre aucune part aux querelles qui agitoient les différentes nations de l'Europe; mais il étoit absolument déterminé à regarder les hostilités contre Mahie, comme des attaques faites contre

lui-même, & à les repousser de toutes ses forces. Son *Vakeel* à Madras fut autorisé à annoncer, en termes exprès, une invasion dans le Carnatic, si ce projet insensé n'étoit abandonné.

Cependant la force des Français dans cette place, & leurs intrigues, devinrent un objet sérieux aux yeux de la compagnie : il fut résolu de suivre l'entreprise à tout hasard. Le détachement étoit commandé par le colonel Braithwaite, dont la rapidité & les succès, en s'emparant du fort, déconcertèrent les projets d'Hyder, qui desiroit de le conserver, & qui, par la suite, regarda sa prise comme une insulte personnelle, qu'il étoit en honneur obligé de venger.

Le *Nabab* d'Arcot, qui appréhendoit les suites les plus fâcheuses du ressentiment d'Hyder-Ally, ne cessoit d'informer les membres du conseil, du danger imminent où il se trouvoit. Il indiquoit de quelle manière on pourroit plus avantageusement disposer des troupes dans cette situation critique des affaires. La célérité, disoit-il, avec laquelle l'ennemi alloit accomplir ses desseins, la consternation & le désordre qui accompagnent toujours une invasion, le dégât que feroit infailliblement la cavalerie, étoient autant de circonstances qui empêcheroient de rassembler les troupes éparses dans des quartiers éloignés. Dans ces momens de crainte & de désolation, il seroit

presque impossible de se procurer des bœufs de trait pour l'artillerie, & des *coolies* ou porteurs pour aider à transporter le bagage & les provisions. Il leur déclaroit en même tems qu'il n'avoit ni argent ni soldats sur lesquels il pût compter. L'aversion connue du *Nabab* pour Hyder-Ally, rendit ces informations suspectes, & empêcha que ses avis ne produisissent leur effet. Il fut cependant le premier à annoncer la paix faite entre Hyder-Ally & les Marattes; évènement qui fut malheureusement confirmé peu de tems après, & qui dut être regardé comme le prélude des calamités qui le suivirent : mais quoique dans ce tems-là il n'y eût pas un seul homme dans l'établissement, qui doutât des desseins de l'ennemi, & des préparatifs de guerre qu'il faisoit, on n'adopta cependant aucun plan pour en prévenir les conséquences. On crut que le conseil suprême prendroit des mesures, dans d'autres parties de l'Inde, pour défaire, ou au moins suspendre les opérations contre le Carnatic. Ces préparatifs se faisoient par-tout avec vigueur & sans déguisement, dans l'intention déclarée d'attaquer le gouvernement de Madras, qui cependant resta dans l'inaction & dans une espèce d'engourdissement, comme s'il n'y avoit eu aucun indice d'hostilités.

Le *Nabab*, dans ce moment qui le menaçoit

d'une ruine inévitable, devoit à toute la terre, à la compagnie, à son armée & à des particuliers. Il suivoit, depuis long-tems, le plan d'emprunter de tous ceux qui vouloient lui prêter, & de ne jamais rendre. Chaque article de sa dépense étoit chargé par des arrérages considérables; ses places fortes étoient sans provisions de guerre ou de bouche, & avoient de mauvaises garnisons; ses troupes, manquant même du nécessaire, étoient sans discipline, & dans l'habitude de se mutiner & de déserter. On voyoit des régimens entiers de sa cavalerie déserter en plein jour avec armes & bagages. Il dut la conservation de son meilleur régiment à la générosité d'un Officier Anglais, qui, pour satisfaire aux demandes des soldats & les retenir dans le service, avança toute sa fortune. Cependant cette somme, prêtée si à propos, ne fut payée que lorsque cet Officier fut dans la dernière détresse, & elle le fut par le gouvernement de Madras pour le compte du *Nabab*.

La compagnie avoit à la vérité une armée bien disciplinée d'environ trente mille hommes. Lord Macleod l'avoit, depuis peu, renforcée d'un nouveau régiment de mille hommes levés en Angleterre; mais ces forces étoient divisées & très-éloignées les unes des autres. On avoit envoyé les troupes d'élite de l'établissement au secours

de Goddard dans le Guzurat; d'autres étoient en garnison sur la côte de Malabar, & le colonel Baillie commandoit un corps de troupes assez considérable dans le *Circar* de Guntoor. Il n'y en avoit guère de rassemblées dans le Carnatic; elles étoient toutes éparses. Le trésor étoit vide, & les magasins n'avoient ni assez de munitions ni assez de vivres. On attribua ce délabrement au *Nabab*, qui, disoit-on, loin de chercher à prévenir le danger, s'étoit montré plus négligent encore, à mesure qu'il le voyoit approcher. Son armée avoit autrefois été composée de près de trente mille hommes; nombre qui, joint aux forces de la compagnie, auroit suffi pour couvrir le Carnatic; mais le défaut de discipline & de subordination avoit rendu leur nombre inutile. En effet, les affaires auroient infailliblement pris un tour plus favorable, si ses forts & ses garnisons avoient été en bon état, ses troupes bien disciplinées, & s'il avoit moins dû d'arrérages à la compagnie. Il auroit alors pu agir avec vigueur & efficacité, tant pour sa défense que pour celle des Anglais. Si les avis que ceux-ci recevoient fréquemment, n'excitèrent point en eux ce degré d'activité & d'énergie que sembloit exiger l'état critique des affaires, ils leur fournirent au moins occasion d'envoyer souvent des remontrances au *Nabab* sur

l'état ruineux de son armée & de ses finances.

Notre manque de conduite & de prévoyance, ne donna que plus d'émulation aux ennemis, qui, profitant de cet engourdissement, & fidelles à leur méthode sanguinaire, cherchèrent à dévorer leurs victimes par surprise. Voici la relation que nous donne de cet évènement un Ecrivain moderne, dont les talens pour la description ne sont point égalés. « Hyder-Ally résolut, dans » les replis ténébreux de son ame, de rendre » tout le Carnatic un monument éternel de sa » vengeance, & de mettre pour barrière la dé- » solation entre lui & ces hommes pervers, » contre lesquels la foi des traités, qui tient & » lie ensemble les élémens moraux du monde, » n'étoit pas une protectrice suffisante. Il prit à » la fin tant de confiance en ses propres forces, » il rassembla si étroitement toute sa puissance, » qu'il ne fit plus un secret de sa terrible réso- » lution. Après avoir terminé ses différends avec » ses ennemis & ses rivaux, qui ensevelirent leurs » inimitiés mutuelles dans une haine commune » contre les Anglais, il tira de tous les quartiers » de l'Inde de nouvelles leçons dans l'art de la » destruction; & s'enveloppa d'un épais nuage, » formé de tous les matériaux de la furie, du » carnage & de la désolation, lequel resta quelque » tems suspendu sur le penchant des montagnes.

» Comme les premiers auteurs de tous ces maux, » contemploient ſtupidement ce météore menaçant qui couvroit de noir tout leur horizon, » il éclata tout-à-coup, & inonda les plaines du » Carnatic. L'effet de ce déluge, fut une de ces » cataſtrophes que l'imagination ne peut concevoir, & que la langue ne peut exprimer. Toutes » les horreurs de la guerre, ci-devant connues ou » rapportées, ne ſont qu'un jeu en comparaiſon » de cet horrible dégat. Un ouragan de feu brûla » toutes les moiſſons, conſuma toutes les habitations, détruiſit tous les temples. Les miſérables habitans, ſortant des flammes de leurs » villages, furent maſſacrés ſans diſtinction d'âge, » de ſexe, de rang, de miniſtère; les pères arrachés des bras de leurs enfans, les maris enlevés à leurs femmes, étoient enveloppés par » des eſſaims de cavalerie, percés de leurs éperons, » foulés ſous les pieds peſans des chevaux irrités, » enſuite traînés en captivité dans une terre » étrangère ».

Les premières relations de ce déſaſtre, qui commença ſur les frontières, parurent à Madras, ſi incroyables, qu'on les écouta avec mépris. Cependant la conflagration de Conjeveram, quatre jours après l'invaſion, & l'apparition de la cavalerie des ennemis, annoncèrent ſi évidemment l'approche du danger, qu'il ne fut plus poſſible

d'en douter. MM. Smith & Johnſon, plus prévoyans que les autres, s'étoient efforcés de convaincre la majorité, des dangers auxquels la compagnie étoit expoſée de ce côté. Ils démontrèrent la néceſſité d'aſſembler les troupes & de prendre des précautions qui puſſent déconcerter un ennemi enflé de ſon ſuccès, & de l'eſpérance de les prendre au dépourvu. L'ardeur, l'éloquence & la noble liberté avec leſquelles M. Sadler blâma la négligence qui avoit ſi long-tems caractériſé les conſeils de Madras, ſont conſignés ſur les regiſtres, & feront des témoignages honorables de ſes principes & de ſon patriotiſme, quand on aura oublié, ou lorſqu'on déteſtera la conduite qui excita ſa louable indignation. La ſévérité de ſes reprimandes ne ſervit qu'à irriter les coupables, qui les déclarèrent groſſières, inflammatoires & ſans fondement. Ils les attribuèrent à la foibleſſe, à l'envie & à la ſédition. Quelques-unes de ſes expreſſions ne provenoient, diſoient-ils, que du deſir de troubler la tranquillité publique, & quelques autres étoient une inſulte à l'autorité du comité choiſi. Sur ces accuſations, ils ſuſpendirent M. Sadler de ſes fonctions au conſeil & du ſervice de la compagnie. MM. Johnſon & Smith proteſtèrent avec raiſon contre cette meſure violente : ils déclarèrent qu'ils étoient entièrement de l'avis de M. Sadler; ils

soutinrent que cet exemple de sévérité n'étoit propre qu'à inspirer de la terreur & à anéantir la liberté des discussions : qu'il n'y avoit aucune accusation spécifique contre M. Sadler, & qu'on n'avoit pas même entendu sa défense ; & ils imputèrent la rigueur de sa punition aux fausses suggestions de quelque pique particulière, plutôt qu'aux motifs désintéressés de l'esprit public.

Tandis que les membres du conseil de Madras passoient ainsi leur tems en animosités personnelles, Hyder-Ally portoit le carnage & la rapine dans toutes les parties du Carnatic. Les malheureux habitans étoient, de cette manière, sacrifiés par milliers, & expioient des torts que peu d'entr'eux connoissoient, & qu'aucun d'eux n'avoit pu empêcher. L'armée de ce sauvage destructeur étoit composée de près de cent mille hommes. Il commandoit en personne trente mille fantassins bien armés & vingt mille chevaux ; avec lesquels il prenoit les forts, ravageoit le pays & élevoit des trophées déshonorans parmi des monceaux de ruines. Par-tout où la grande armée s'arrêtoit, des camps volans, de différentes grosseurs s'en détachoient, & aussi rapides que le feu, portoient la désolation dans toutes les directions. Un détachement choisi, aux ordres de Meer-Saïb, rodoit sur les frontières du Cuddepah, peut-être dans l'intention d'entraîner le

frère du *Nizam* dans leur parti, ou d'envelopper les *Circars* ſeptentrionaux dans la cataſtrophe générale, ou d'intercepter les troupes aux ordres de Baillie. L'indéciſion & la puſillanimité du gouvernement augmentoient encore la terreur & la confuſion inſéparables de ces affreuſes opérations. Les membres étoient également ſans unanimité & ſans fermeté dans le conſeil & dans l'action. Ils donnoient aujourd'hui des ordres, qu'ils révoquoient le jour ſuivant, & on convint même que la préſence & les avis du général en chef étoient plus néceſſaires à Madras qu'à la tête de l'armée. On donna donc pour un tems le commandement des troupes à Mylord Macleod, qui, n'approuvant point le plan qu'on lui preſcrivoit, en forma lui-même un autre, qu'il ſoumit à l'inſpection du conſeil, en déclarant qu'il ne vouloit pas ſe rendre reſponſable de meſures qui n'étoient point conformes à ſes idées : ainſi, *Sir* Hector Monro fut obligé, malgré le dernier *arrêté* du comité choiſi, de quitter le cabinet pour rentrer de nouveau dans le champ de Mars.

Cependant il arrivoit de tous côtés des nouvelles des progrès des ennemis, de leurs dévaſtations & de leur approche. Les repréſentans des villes & des provinces réclamoient à grands cris la protection du conſeil; tous les forts & les garni-

ſons déclaroient qu'ils n'étoient point en état de réſiſter aux forces qui les menaçoient, & que rien ne pouvoit les ſauver qu'un renfort de troupes & de proviſions. Dans cette cruelle néceſſité, les membres du conſeil eurent recours au *Nabab* pour l'argent & les proviſions qu'il pouvoit leur procurer. Tout en leur reprochant leur indolence & leur inaction, il promit de fournir des bœufs, des moutons & du riz, pour la ſubſiſtance de quatre regimens de cavalerie, de les conſigner au général en chef pendant la guerre, & de donner des aſſurances de territoires pour l'argent que la compagnie pourroit avancer pour la ſolde de ſes troupes : mais l'arrangement actuel de ſon gouvernement n'étoit guère propre à le mettre en état de remplir ces promeſſes. L'officier à qui il avoit confié le fort de Gengée, s'aviſa, au moment même où la place étoit dans le danger le plus imminent, de diſputer le commandement à un officier Anglais envoyé à ſon ſecours, & ne voulut adopter aucun plan de défenſe, juſqu'à ce que l'on eût reçu des ordres exprès du *Nabab*. Carangally étoit défendu par un officier ſubalterne & vingt miſérables Cipayes, qui refusèrent de recevoir du colonel Braithwaite un ſupplément de munitions, ſans l'autorité de la *Durbar* ou de la cour. Les troupes que le colonel fit marcher de Pondichery pour joindre

l'armée, se trouvèrent dans la plus grande détresse, parce que les fermiers du *Nabab*, prétextant qu'ils n'avoient point d'ordres, refusèrent de leur fournir des provisions. Toutes ces négligences jointes à l'activité extraordinaire des ennemis, rendirent le dégât général, &, pour ainsi-dire, irrésistible. Il y eut à peine une seule place, depuis un bout de la côte jusqu'à l'autre, qui ne fût menacée ou envahie : depuis le cap Camerin, jusqu'aux bords de la Kistna, l'on ne voyoit que pillage, confusion & carnage. Les troupes de la compagnie, quoiqu'indignées à la vue de ces sauvages maraudeurs, ne pouvoient agir, faute de pouvoir se rassembler. Celles que le *Nabab* avoit placées dans ses différens forts, au lieu de maintenir leurs postes & de défendre les intérêts de leur maître & leur propre honneur, contentes de trouver cette occasion de se venger de son peu d'attachement à leur sûreté, désertoient ou se révoltoient.

Au commencement d'Août, on chargea le colonel Cosby de former, des différentes garnisons éparses dans le voisinage de l'armée, un corps considérable, & de se joindre à deux régimens de la cavalerie du *Nabab*, pour intercepter un grand convoi de provisions de guerre & de bouche qui avoit quelques défilés fort étroits à passer pour parvenir au camp d'Hyder; mais on ne put

obtenir aucune information véritable ni ſur le pays ni ſur l'ennemi, attendu que les payſans ſembloient s'être ligués pour tromper le général Anglais, & que tous ſes mouvemens étoient rapportés à Hyder, par les ſerviteurs & les officiers du *Nabab*. C'eſt à cette opiniâtreté des habitans & à cette conduite perfide du peuple ſoumis au gouvernement de la *Durbar*, qu'il faut attribuer le manque de ſuccès d'une entrepriſe qui auroit extrêmement incommodé les ennemis. Ce ne fut pas ſans la plus grande difficulté, ni ſans courir les plus grands dangers, que Cosby, au milieu du mois ſuivant, put effectuer une retraite de Congeveram.

Les déprédations de la cavalerie ennemie, dans les villages & les jardins aux environs de *Mont*, déterminèrent le conſeil à prendre des meſures pour ſa propre défenſe. L'intention d'aſſembler l'armée à Congeveram ne put avoir lieu, faute de bœufs, qu'on avoit envoyés plus avant dans la campagne, de crainte que les ennemis ne puſſent s'en emparer. *Mont* fut donc le rendez-vous général, juſqu'à ce qu'on pût amaſſer des proviſions & trouver moyen de les faire tranſporter. On preſſa en même tems le *Nabab*, à différentes fois, de fournir des bœufs & des proviſions, & de nommer quelque perſonne d'importance pour accompagner l'armée, & pré-

venir ces besoins & ces obstacles qui retardoient toutes les opérations.

Hyder arriva le 21 Août devant Arcot, capitale du Carnatic. Le *Nabab* parut vivement s'intéresser au sort de sa capitale : il pressa avec plus d'instance, qu'on fît marcher les troupes au secours d'Arcot, assurant qu'on y trouveroit abondance de provisions. Quoique les ennemis eussent déguisé leur dessein avec beaucoup d'art, on en fut informé, & on tira un renfort considérable de la forteresse de Velore. Peu de jours après qu'Arcot fut investi, *Sir* Hector Monro se mit à la tête de l'armée.

Le détachement du colonel Baillie étoit, pendant ce tems-là, dans une situation très-critique. On lui avoit ordonné, dès que l'invasion eut lieu, de tenter la réduction du pays de Cuddepah, en lui laissant cependant le pouvoir d'agir suivant son propre jugement, dans l'exercice de ses opérations principales, lorsqu'il y avoit apparence de succès. MM. Smith & Johnson s'étoient fortement opposés à ces instructions, & avoient assigné différentes raisons, pour qu'on ordonnât à ce détachement de joindre le corps d'armée. La description que fit Baillie de sa position située près de la cavalerie d'Hyder au sud, & du débordement de la Kistna au nord, de la difficulté où il étoit de se procurer des provisions, & de

la crainte de ne pouvoir conserver, faute de fourrage, les bêtes de trait nécessaires à une marche, engagea la majorité du comité à adopter enfin le plan de Smith & de Johnson, en ordonnant au détachement de marcher vers le *Mont*, lorsque divers incidens avoient rendu ce projet beaucoup moins utile & plus difficile. On espéroit cependant que, dans sa marche, il pourroit intercepter quelques convois de l'ennemi, &, dans cette intention, on lui dit de prendre une route qui le conduisit à une foule de calamités.

Quand, vers la fin d'Août, *Sir* Hector Monro arriva au camp, il ne trouva qu'un régiment de cavalerie du *Nabab*. Ces troupes refusèrent de servir davantage, si on ne leur payoit pas leurs arrérages. Quoique l'*Ameer* du *Nabab* vît que la capitale de son maître étoit dans un danger pressant, il ne voulut point leur accorder leur demande. Le général réforma le régiment, & prit les armes & les chevaux. Dix-sept officiers & environ soixante soldats s'engagèrent sur le champ au service de la compagnie. Il fut ordonné de conduire les autres comme prisonniers, sous une forte escorte, à Madras : mais le lendemain l'*Ameer* les incorpora dans ses gardes-du-corps.

Les pluies avoient tellement enflé les rivières, que la marche de Baillie, dans le Guntoor, fut fort

fort difficile, & ses troupes se trouvèrent dans la plus grande détresse. Le général en chef desiroit cependant la jonction de ce détachement, parce qu'alors il espéroit pouvoir faire face aux ennemis, malgré leur supériorité. Il se détermina donc à quitter le *Mont*, & à aller au-devant de Baillie jusqu'à Congeveram. On perdoit un mois entier à amasser du riz pour huit jours de subsistance, & on avoit tant de difficulté à se procurer des bœufs de trait, que les Cipayes étoient obligés de porter la moitié de ces provisions. Toute l'armée ne consistoit qu'en six mille hommes, entre lesquels étoient deux régimens Européens, deux compagnies de grenadiers Anglais, appartenantes à d'autres régimens, & trois cens hommes de l'artillerie. Ils furent fort incommodés dans leur marche, tant par la cavalerie des ennemis qui les environnoient de tous côtés, que par les grandes pluies qui tombèrent continuellement. Dans quatre jours l'armée parvint à Congeveram : l'officier du *Nabab*, qui se présenta pour les conduire à Arcot, répondit, lorsqu'on le pria de procurer promptement des provisions pour l'armée, & de s'informer de la situation des ennemis, qu'il n'avoit ordre de faire ni l'un ni l'autre. Ils furent donc obligés de se contenter du *paddy* ou riz qu'ils purent trouver

dans les champs, quoique le pays fût alors couvert d'eau.

Les ennemis levèrent le siège d'Arcot, à l'approche de l'armée; mais ils s'efforcèrent d'empêcher, par un choix judicieux du terrein, la jonction des troupes de la compagnie, qui devoit avoir lieu le lendemain. La marche de Baillie avoit été retardée par le débordement inattendu de plusieurs rivières qu'il étoit obligé de passer. Pour les mêmes raisons, le gros de l'armée avoit été forcé de camper dans un terrein plus élevé. L'activité des troupes à se procurer du *paddy*, suffisoit à peine à leur subsistance. Dans ces circonstances, les ennemis gardoient si soigneusement les avenues, qu'il étoit impossible d'avoir aucune information, excepté de tems en tems le rapport peu sûr d'un déserteur. Le 3 Septembre, le général n'avoit reçu d'autres avis d'un de ses officiers qu'il avoit détaché, sinon qu'Hyder avoit quitté sa position, passé le Palaar, & étoit campé à cinq milles en face de son armée. On apprit deux jours après, que Baillie avoit passé la rivière qui lui avoit causé tant d'embarras & de délais. Le jour suivant, les ennemis firent un grand mouvement vers le nord-est. Sir Hector s'avança sur un terrein élevé, dans la route de Trepassore, où l'on attendoit le détachement de

Baillie. Les ennemis campèrent à deux milles sur la gauche des Anglais. Hyder avoit fait ce mouvement pour couvrir l'attaque qu'il méditoit contre Baillie. Son beau-frère, Meer-Saïb, commença l'action le 5, avec huit mille hommes de sa meilleure cavalerie, & fut repoussé. Le jour suivant, Typo-Saïb, à la tête de six mille hommes d'infanterie, avec douze pièces de canon & dix-huit mille chevaux, renouvela le combat à Perimbancum, contre la poignée de héros que commandoit Baillie, & qui, par leur conduite, leur constance & leur bravoure, repoussèrent avec grand carnage cette armée si supérieure. Cependant les Anglais perdirent leur bagage & un grand nombre d'hommes. Les forces de Baillie ne montoient pas à plus de trois ou quatre bataillons de Cipayes, & environ deux compagnies d'artillerie d'Européens. Il n'étoit alors qu'à quelques milles du camp des Anglais; mais toutes les forces des ennemis empêchoient la jonction. Il ne put pas même garder sa position actuelle, faute de provisions. Il dépêcha donc un messager au général, pour l'informer de toutes ces particularités, & pour presser un mouvement général de l'armée, la seule mesure qui pût le tirer de peine. Il restoit à Sir Hector Monro, pour sauver ce détachement, l'alternative de risquer une bataille en plaine, dans des circonstances

très-désavantageuses, n'ayant que quelques bataillons d'infanterie, contre un vaste corps de cavalerie, ou de chercher à sauver ce détachement à moins de frais, en envoyant à Baillie un renfort qui le mît en état de surmonter toutes les difficultés qui s'opposoient à sa marche. Le dernier parut préférable, parce que, à tout événement, l'armée conserveroit toujours sa position, son *paddy* qu'elle avoit déposé dans une grande pagode, & le poste avantageux où elle étoit campée.

Le colonel Fletcher fut nommé pour commander ce renfort, composé de l'élite de l'armée, des compagnies de grenadiers & d'infanterie légère, tirées du régiment de Lord Macleod, de deux autres compagnies de grenadiers Européens, d'une compagnie de chasseurs Cipayes & de dix compagnies de grenadiers Cipayes. Fletcher refusa quatre canons de six livres de balle qu'on voulut lui donner pour cette expédition, parce qu'il lui falloit employer beaucoup de diligence, pour éluder les ambuscades. Hyder fut exactement informé de toute cette manœuvre, de la force de ce parti, de sa route & du tems où il quitta le camp, qui fut à neuf heures du soir. Il détacha un gros corps de troupes pour intercepter ces renforts, & il auroit sans doute réussi, si Fletcher, se méfiant de ses guides, n'eût

changé sa marche, &, faisant un long circuit à droite, n'eût évité le piège qu'on lui tendoit.

L'ardeur des ennemis avoit été un peu ralentie par leurs dernières défaites, & les renforts que reçut la petite armée de Baillie, mirent l'alarme dans leur camp. Les chefs & les officiers étrangers jugèrent que, par ce mouvement, les forces d'Hyder seroient entre deux feux. Lalley, qu'Hyder avoit demandé au *Nizam*, & qui commandoit les Européens, ainsi que les officiers généraux Indiens, pressèrent Hyder de lever le camp & de repasser le Palaar, comme le seul moyen sûr d'éviter le danger qui l'environnoit. Tandis qu'il étoit dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire, ses espions lui donnèrent avis que l'armée Anglaise étoit parfaitement tranquille dans son camp, & qu'elle ne projetoit aucun mouvement. Les Européens n'ajoutèrent point foi à ces informations, & regardèrent cette nouvelle comme une absurdité, persuadés qu'Hyder étoit trahi & seroit entièrement ruiné. Lalley alla encore une fois dans la tente d'Hyder, & lui montra la nécessité de pourvoir à la sûreté de l'artillerie & de l'infanterie, en les faisant avancer. Mais Hyder, voulant éviter la disgrace de battre en retraite devant un ennemi si inférieur, plaça plusieurs batteries de canon dans les endroits les plus couverts & les plus difficiles

par où Baillie devoit passer. Il mit de tous côtés plusieurs corps de son infanterie en embuscade, tandis que le reste de l'armée, sous son commandement immédiat, occupa le poste le plus favorable pour soutenir l'attaque. Afin d'attirer l'attention des Anglais du côté de Congeveram, il employa un parti de cavalerie irrégulière en présence de leur camp, à faire différentes évolutions. Le 10 Septembre, au point du jour, on apperçut Baillie dirigeant sa marche vers le défilé fatal, préparé pour le recevoir. Ses troupes marchoient en colonnes, & n'apprirent leur danger que par le feu d'une batterie de douze canons chargés à mitrailles, qui foudroya leur flanc droit. En moins d'une demi-heure, cinquante pièces d'artillerie pénétrèrent dans toutes les parties des lignes Anglaises. Les troupes Britanniques furent aussi-tôt entourées de tous côtés par vingt-cinq mille hommes de cavalerie, trente régimens de Cipayes bien disciplinés, par un corps d'Européens & une artillerie nombreuse. La petite colonne resta pourtant inébranlable, & repoussa les attaques des ennemis par un carnage épouvantable de leurs meilleures troupes. Ses évolutions, au milieu du feu des boulets & des balles qui l'inondoient, & dont peut-être on n'a jamais vu d'exemple, se firent avec une fermeté, une promptitude & une habileté qui frappèrent d'éton-

nement les ennemis & les ſpectateurs. Elle n'avoit que dix pieces de canon, mais elles furent ſi bien ſervies, qu'elles firent un dégat terrible parmi la cavalerie d'Hyder. Ce combat ſanglant dura pendant trois heures avec une égale opiniâtreté de part & d'autre; alors la victoire commença à ſe déclarer en faveur des Anglais : l'élite de la cavalerie Myſoreene, après avoir été pluſieurs fois repouſſée, fut entièrement miſe en déroute & ſe retira. L'aile droite même, compoſée des meilleures troupes d'Hyder-Ally, fut miſe en déſordre & plia de tous côtés. Un mouvement rapide que fit dans ce moment le colonel Baillie, parut décider du ſort de la journée. Hyder, au déſeſpoir, préparoit une retraite qu'il avoit ordonné à la cavalerie de couvrir. Lalley avoit reçu ordre de prendre ſoin de l'artillerie; mais dans ce moment critique & important, les tombereaux qui contenoient les munitions des Anglais, ſautèrent avec une exploſion épouvantable, au centre de leurs lignes. Ce déſaſtre inattendu, non-ſeulement renverſa toute l'artillerie & la rendit incapable de ſervice, mais découvrit tout un côté de la colonne, & l'expoſa à une nouvelle attaque. La perte des munitions fut encore plus cruelle à ceux qui ſurvécurent, que celle même des hommes qui périrent par cet accident, parce qu'elle les laiſſoit pour ainſi-dire ſans défenſe, expoſés au

ressentiment d'un ennemi formidable & forcené du desir d'arracher la victoire aux vainqueurs. Typo-Saïb saisit cette occasion de se distinguer, & à la tête de la cavalerie du Mogol & du Carnatic, tomba, sans attendre les ordres d'Hyder, avec une rapidité & une furie incroyables, sur le bataillon carré, qui n'avoit pas encore eu le tems de se former de nouveau. Le corps Français & la première ligne d'infanterie, suivirent immédiatement. Les derniers efforts de nos braves soldats, ainsi accablés, ne servirent de rien. Ils donnèrent en mourant au milieu du carnage, les dernières preuves de leur intrépidité. Nos Cipayes, après avoir fait des prodiges de valeur, furent presque tous taillés en pièces. Baillie, malgré les scènes d'horreur dont il étoit environné, quoiqu'accablé de douleur, épuisé de fatigue, & ayant perdu beaucoup de sang, rallia pourtant les Européens, & passant sous le feu terrible de l'artillerie ennemie, gagna une éminence. Il y forma un nouveau bataillon carré, & ces braves vétérans combattant, les officiers avec leurs épées & les soldats avec leurs bayonnettes, presque tous mortellement blessés, repoussèrent toutes les forces qu'on put faire agir contr'eux, dans treize différentes attaques. Incapables de résister plus long-tems aux essaims de nouvelles troupes, qui fondoient continuel-

lement sur eux, ils furent à la fin accablés, les uns massacrés par la soldatesque, les autres écrasés sous les pieds des chevaux & des éléphans. Le petit nombre de soldats d'artillerie encore vivans, après avoir épuisé leurs munitions, s'avancèrent devant leurs canons, & périrent noblement en les défendant. Plusieurs officiers & soldats, quoique grièvement blessés, dédaignèrent de demander quartier. Tout en poussant le dernier soupir & noyés dans leur sang, ils continuèrent de percer de leurs bayonnettes ou de toute autre arme qu'ils pouvoient attrapper, ceux qui osoient les approcher. Jamais action ne fut soutenue avec autant d'opiniâtreté par des forces si peu considérables; jamais peut-être on ne vit un si grand carnage. Tels sont les effets de la bravoure réunie à l'art & à l'ambition.

Les Anglais perdirent au moins près de quatre mille Cipayes & plus de cinq cens Européens. Le brave Fletcher fut au nombre des officiers Anglais qui périrent dans ce jour mémorable. Il est inconcevable qu'il s'en soit échappé un seul. Baillie fut fait prisonnier avec deux cens Européens. On le mena devant le vainqueur, sans armes, blessé en trois endroits & couvert de sang. Dans ce moment de triomphe, Hyder, oubliant la dignité & la modération qui conviennent aux ames nobles & courageuses, in-

sulta, dit-on, le vétéran Anglais par son accueil hautain. « Votre altesse, dit Baillie indigné, » peut demander à votre fils & aux officiers gé- » néraux, si vous avez tant sujet de vous glori- » fier, & si la victoire n'étoit pas à moi avant ce » fatal accident que nulle prévoyance humaine » ne pouvoit empêcher. » Un étranger de dis- tinction, observa aussi « que les officiers & les » simples soldats supportèrent leur malheur avec » ce courage altier & intraitable qui caractérise » leur nation. »

Cette victoire, quelque complette qu'elle paroisse, fut achetée bien chèr par les ennemis. Le carnage, qui fut épouvantable, tomba principalement sur leurs meilleures troupes. Si, pendant l'action, l'armée de Monro avoit avancé sur l'arrière-garde d'Hyder, les troupes de ce dernier auroient probablement été ou prises ou taillées en pièces. Hyder étoit monté sur un éléphant : un officier d'artillerie tira cinq fois sur lui. On rapporte qu'alors il fut tellement épouvanté, que, sur le bruit que Sir Hector Monro approchoit, il abandonna le champ de bataille & marcha précipitamment vers une place appelée *Roundwells*, laissant son bagage & ses blessés derrière lui. Mais il reprit courage, dès qu'il apprit que le général Anglais se retiroit vers *Chingleput*. Aussi-tôt des détachemens tous frais de cava-

lerie légère les pourſuivirent & revinrent bientôt après chargés de butin, & traînant à leur ſuite une foule de priſonniers.

Dans la matinée de la défaite de Baillie, Monro avoit fait quelques mouvemens, dans l'eſpérance de ſe joindre à lui. On avoit vu de la fumée & entendu tirer ſur la gauche de ſon camp; mais le feu & les ſignaux paroiſſoient encore trop loin, pour qu'il fût poſſible à Monro de donner du ſecours au détachement; d'ailleurs, il ne lui étoit jamais venu à l'eſprit d'attaquer l'ennemi de ce côté-là, ni que Baillie, avec l'aide des derniers renforts, ne fût pas en état de ſurmonter tous les obſtacles que l'ennemi pourroit jeter ſur ſa route. Mais lorſqu'après avoir fait tirer pluſieurs coups de canon, comme ſignaux, ſans recevoir de réponſe, Monro s'apperçut que la vive canonnade que l'on avoit d'abord entendue ceſſoit tout-à-coup, il commença à craindre quelque déſaſtre. A la fin, l'arrivée ſucceſſive de deux ou trois Cipayes bleſſés, apprit pleinement la nouvelle de ce fatal événement. Toute l'armée, officiers & ſoldats, Indiens & Européens, frémirent de colère & de douleur. Un ſeul deſir les anima tous; ce fut celui de la vengeance. Ils vouloient y courir, ſans ſonger ni à leur modique force ni aux ſuites d'une téméraire entrepriſe. Cependant le général crut de-

voir modérer pour le présent leur ardeur. Il connoissoit la foiblesse de ses troupes & l'état critique des affaires, & il n'étoit nullement informé des pertes, des ressources ou des mouvemens des ennemis. Il avoit perdu l'élite de ses troupes, & il n'avoit pas pour plus de deux jours de provisions : il manquoit aussi de cavalerie. Il pouvoit être enveloppé par l'ennemi qu'il vouloit vaincre, & forcé de se rendre sans coup férir. Ces considérations ne satisfaisoient point une armée qui ne desiroit qu'une occasion de combattre. Les officiers n'étoient pas moins animés que les simples soldats, & se soumirent aux ordres de la retraite avec cette répugnance qu'éprouve tout brave soldat forcé par les loix militaires à suivre l'opinion des autres, quoique contraire à la sienne. C'est probablement au désordre que causa cette différence d'opinions, qu'il faut attribuer la plupart des incommodités qu'éprouvèrent les troupes dans leur marche à *Chinglepur*. Elles y furent jointes par les forces de Cosby, qui consistoient en dix compagnies de grenadiers Cipayes, dix compagnies de bataillons & d'infanterie légère, & deux régimens de la cavalerie du *Nabab*.

Tandis que toutes ces choses se passoient dans l'armée, le pays, le gouvernement & ses dépendances éloignées, étoient dans le plus grand dé-

ſordre ; le danger étoit par-tout imminent & inévitable. Johnſon & Smith, accuſèrent encore une fois la majorité d'imprudence & d'erreur. Ils attribuèrent à ces cauſes toutes les calamités qui étoient arrivées & qui paroiſſoient menacer encore le Carnatic. L'inſtitution du comité choiſi donnoit, diſoient-ils, au préſident, des pouvoirs indépendans du conſeil; rien n'étoit plus contraire à la conſtitution. Ils firent les plus fortes objections aux dépêches que l'on faiſoit alors pour l'Europe, en ce qu'elles n'étoient pas ſoutenues par des faits, & qu'elles étoient propres à induire leurs commettans en erreur. Il arriva auſſi que les Cipayes que l'on voulut amener par mer des *Circars* ſeptentrionaux, ſe révoltèrent. Ceux de Maſulipatam furent ramenés à leur devoir par l'adreſſe du commandant; mais à Vizigapatam ils commirent de grands outrages. Après avoir tué pluſieurs de leurs officiers & pillé la place, ils déſertèrent en corps avec armes & bagage. Sitteram-Row, qui étoit devenu depuis peu le favori du conſeil, reſta dans l'inaction ; mais Vizeram, malgré les injuſtices dont il avoit à ſe plaindre, raſſembla ſes troupes, &, avec la vigoureuſe aſſiſtance d'un autre *Zimindar*, pourſuivit les mutins, les attaqua, les déſarma & les diſperſa.

Ces événemens inſpirèrent plus de vigueur &

d'activité aux membres du conseil. Ils résolurent de rappeler les troupes qu'ils avoient sur la côte de Malabar, & de leur faire abandonner l'ancien mais utile établissement de Tellicherry ; ce qui n'eut pourtant pas lieu. Sir Edward Hughes, trouva ensuite moyen de fortifier la garnison avec des troupes de Bombay. On envoya en même tems des dépêches dans le Bengale, solliciter des secours prompts d'hommes & d'argent. L'amiral écrivit à ce sujet, & exposa les faits de manière à démontrer la nécessité d'accorder la requête. On attendoit à chaque moment l'arrivée d'une flotte française. L'adversité est la médecine des états. On oublia pour l'instant les prétentions ambitieuses qu'on avoit voulu faire valoir à la cour du *Nizam*. Le conseil craignit alors d'offenser celui qu'il avoit si mal-à-propos insulté & aigri. On donna sur le champ ordre de restituer le *Circar* de Guntoor à Bazalet-Jung, & de rappeler les serviteurs du *Nabab*. On écrivit au *Nizam* dans des termes aussi soumis & aussi humbles, qu'ils avoient été auparavant impérieux & insolens.

Les ennemis suivirent avec vigueur leur projet de réduire tout le pays. Hyder renouvela ses desseins sur Arcot, & investit aussi-tôt cette ville. Ses attaques furent conduites avec tout l'art & la régularité d'une armée Européene. La garni-

ſon vit avec ſurpriſe les canons de la place démontés par ſes batteries. Sa cavalerie, par-tout maîtreſſe de la campagne, coupa toute communication entre le gouvernement & ſes dépendances. Nos troupes, renfermées dans le voiſinage de Madras, n'osèrent ſe haſarder, quoi qu'elles manquaſſent de proviſions, plus de deux milles au-delà de leurs retranchemens. Un mécontentement général régnoit dans les forteresſes du *Nabab*, qui, ſoit par trahiſon ou par poltronerie, ne firent pour ainſi-dire aucune défenſe. Le gouvernement de la compagnie devint, par ſon arrogance en tems de paix, & ſa foibleſſe en tems de guerre, odieux & mépriſable dans tout le Carnatic. Auſſi habile politique que grand guerrier, Hyder étoit fort attentif à faire agréer au peuple ſes prétentions, en s'accommodant au génie & aux vœux des naturels du pays, ſelon qu'ils ſe croyoient injuriés, trahis ou mépriſés par les Anglais.

Le gouvernement de Bengale ne fut pas plutôt informé de la triſte cataſtrophe du détachement de Baillie, qu'il prit les meſures les plus vigoureuſes & les plus plauſibles pour délivrer le Carnatic. Il fut à l'inſtant réſolu qu'on enverroit par mer un renfort conſidérable d'Européens, & quinze *lacks* de roupies; &, auſſi-tôt que la ſaiſon le permettroit, qu'on y feroit paſſer un

idérable de Cipayes par terre. Le conseil
crut que le rétablissement des affaires
npagnie, sur la côte de Coromandel,
en quelque sorte de la présence de
Coote, membre de ce même conseil,
ndant en chef de toutes les forces de
général, malgré les pluies de la saison
vais état de sa santé, acquiesça à ce
On confia le trésor à ses soins,
nptoit plus sur son honneur dans
en feroit, que sur les mesu
oduit les embarras actuels.
de bonne heure au conseil
Edward Hughes ce q
assura que l'intenti
e étoit de se m
es. *Sir Edwar*
les opération
& la marin

ral ne f
e de C
t prise d
ore. Le f
és, se re
l'humani
les prison
abandonn

& passant dans le camp d'Hyder, laissèrent leurs officiers dans la nécessité de se rendre à discrétion. On attribue généralement la prise de cette place à la trahison des troupes du *Nabàb*, dont la mutinerie & les intrigues avoient tenu à dessein la garnison divisée pendant tout le siège. Hyder donna aux principaux officiers des marques de confiance, & leur avoua même que toutes les intrigues les plus secrètes de la *durbar* du *Nabab*, lui étoient parfaitement connues.

*Sir* Eyre Coote amena avec lui du Bengale deux cens Européens de l'artillerie, six compagnies d'infanterie, une de volontaires & entre six & sept cens Lascars. Toutes les troupes qu'il put, en deux mois de tems qu'il resta campé au *Mont*, réunir à ces renforts, plus considérables à la vérité par la bravoure des troupes que par leur nombre, montoient tout au plus à sept mille hommes. Madras fut protégé, & la saison des pluies vint à propos couvrir l'inaction d'une armée hors d'état d'entrer en campagne. Le général, deux jours après son arrivée, prit séance comme second du conseil, & produisit les ordres du gouvernement suprême, pour suspendre M. Whitehill, qui en étoit président. L'opiniâtreté de ce dernier dans l'affaire du *Circar* de Guntoor, lui avoit attiré cette sentence. Il refusa de reconnoître l'autorité qui le privoit de

ſes pouvoirs. La ſuſpenſion ayant cependant été confirmée par la majorité du conſeil, il ſe fit un mérite de ſa modération, & ſe ſoumit, pour prévenir, dit-il, les maux d'une guerre civile. M. Smith lui ſuccéda. Le nouveau conſeil trouva la ſituation des affaires encore plus critique qu'il ne s'y étoit attendu. Les paſſages des montagnes n'étoient pas gardés; les troupes appartenantes au gouvernement, n'étoient pas raſſemblées; on n'avoit même fait aucune proviſion convenable pour protéger le fort Saint-Georges; on ne faiſoit que préparer les affûts pour les pièces de campagne; les troupes étoient découragées; les Cipayes déſertoient; le pays étoit déſolé; les habitans étoient traîtres; toutes les communications étoient coupées; les proviſions étoient conſommées & les reſſources épuiſées. La ſupériorité de l'ennemi augmentoit à proportion que nos forces diminuoient, grace aux ſuccès de ſon armée, & ſur-tout à ſon excellente politique. « Hyder, dit *Sir* Eyre Coote, avoit pris toutes » les meſures qu'auroit pu prendre le général » le plus expérimenté, pour nous nuire & ſe » rendre formidable, & ſa conduite avoit été » dirigée avec une adreſſe politique, dont on » n'avoit encore jamais vu d'exemple parmi tous » les princes de l'Indoſtan ».

Il ſe fit bientôt, dans l'adminiſtration du gou-

vernement, une révolution extraordinairement favorable aux intérêts de la compagnie. L'unanimité s'y rétablit, & les projets furent pour lors exécutés avec vigueur. On confia au général toute la conduite de la guerre. La réputation de *Sir* Eyre Coote, ne laissa pas d'alarmer Hyder lui-même; aussi prit-il alors beaucoup plus de précautions. Le nombre de ses troupes s'étoit alors fort augmenté. On croit qu'elles montoient à plus de cent mille hommes, & les opérations bornées de notre armée, l'encouragèrent à faire à la fois le siége de plusieurs des principales villes & forteresses du Carnatic.

La destinée de Madras, celle de la puissance des Anglais dans le Carnatic, & peut-être dans l'Inde entière, dépendoient entièrement de la petite armée aux ordres de *Sir* Eyre Coote. Nous n'avions pas Hyder-Ally seul, mais tous les habitans du Carnatic à combattre. Les officiers du *Nabab* étoient par-tout ennemis & traîtres. Le général ayant découvert que l'un deux cherchoit à livrer Villore aux ennemis, le fit mettre aux fers, « afin d'éclairer, s'il étoit possible, ces noirs » complots que *Sir* Eyre Coote soupçonnoit » depuis long-tems à la cour d'un prince du » pays, qui résidoit sous les murs du fort Saint-» Georges. »

Pour plus de sûreté, le général soumit son plan d'opérations à l'examen d'un conseil de guerre, composé de *Sir* Hector Monro, de *Lord* Macleod, & du brigadier général Stuart. Ces officiers furent d'avis comme lui que l'armée devoit marcher au secours des places assiégées. Sa présence parut inspirer aux officiers, ainsi qu'aux soldats, de la confiance & une nouvelle ardeur. *Sir* Hector Monro, qui auroit eu le plus de raison d'être fâché de ces nouveaux arrangemens, déclara généreusement que rien n'étoit plus désirable qu'une bataille, parce qu'il étoit certain que l'armée, sous le général actuel, seroit victorieuse, quoique la supériorité du nombre fût chez les ennemis. *Sir* Eyre Coote exposa aussi le résultat du conseil de guerre devant le comité choisi, & demanda l'avis de ceux qui le composoient. Cette conduite lui attira toute leur confiance, & ils acquiescèrent entièrement à l'opinion du conseil de guerre.

Le premier objet pour lequel l'armée quitta le *Mont* le 17 Janvier 1781, fut de porter du secours à Wandewash. A son approche, Hyder leva, non-seulement le siége de cette place, mais encore abandonna toutes les autres avec précipitation. Ainsi l'orage se calma considérablement par la résistance vigoureuse qu'on lui

oppofa. On fortifia plufieurs autres garnifons, on recouvra une grande étendue de pays, & on fe forma de nouvelles frontières. Par ce moyen Madras fut autant en sûreté que fi l'armée avoit été campée fous fes murailles. Les troupes reprirent leur première confiance & leur ardeur accoutumée, & les affaires commencèrent partout à prendre un afpect plus favorable.

Au commencement de la guerre, les habitans de Pondichery, pour récompenfe des faveurs & de la confiance qu'on leur avoit accordées, fe foulevèrent dès que le colonel Braithwaite eut évacué la place, pillèrent le réfident qu'on avoit laiffé pour les gouverner, & le forcèrent à la pointe de l'épée à figner un papier dont il ne connoiffoit pas le contenu. Ils armèrent un grand nombre de Cipayes, & amafsèrent une quantité prodigieufe de provifions, qu'ils déposèrent à Carangolly, place fituée fur la côte, à quelque diftance de Pondichery. *Sir* Eyre Coote avoit toujours blâmé l'indulgence avec laquelle on traitoit les Français; indulgence qu'il regardoit comme dangereufe & contraire à la faine politique. Leur conduite ne le furprit pas; mais il n'eut pas plutôt porté du fecours aux places affiégées, qu'il marcha contre Pondichery, défarma les habitans, détruifit leurs

bateaux, & fit transporter les provisions ailleurs. L'escadre de M. d'Orves, fut, peu de tems après, obligée de quitter la côte, faute de ces bateaux qui avoient été détruits si à propos. Dans le même temps, *Sir* Edward Hughes rendit un service essentiel sur la côte de Malabar, en détruisant d'un seul coup toute la marine d'Hyder dans ses ports de Calicut & de Mangalore.

Le desir qu'avoit Hyder, de réduire Trichinapoly, l'engagea dans une action générale avec les Anglais. Son armée étoit alors forte de près de deux cent mille hommes. Le général Anglais ne fut nullement épouvanté du nombre de ces ennemis. Il commandoit un corps de vétérans, auquel il pouvoit se fier. Telles étoient les nuées de cavalerie qui paroissoient suspendues autour de notre camp, & qui infestoient les pays circonvoisins, qu'il étoit impossible d'envoyer personne reconnoître la position des ennemis. Il ne sortoit pas un seul soldat qui ne fût à l'instant découvert. De tous les messagers qui furent envoyés à la découverte, pas un seul ne revint au camp, & la seule connoissance qu'il put se procurer de la situation des ennemis, fut par la vue qu'on en avoit de ses postes avancés.

Le premier Juillet 1781, de grand matin, l'armée marcha de son camp à Porto-Novo, ayant

la mer à une petite diſtance ſur la droite. Il étoit néceſſaire de protéger le bagage contre les irruptions des troupes légères d'Hyder, qui étoient prêtes à fondre deſſus. On ordonna donc, pour ce ſervice, un détachement composé de deux régimens de cavalerie & d'un bataillon de Cypayes, avec ſept pièces de campagne. Ces troupes, avec la garde ordinaire de cent-cinquante Cipayes, quelques *Polygars*, & un corps de Marattes, furent judicieuſement poſtées entre l'armée & la mer.

Alors les eſſaims nombreux de la cavalerie ennemie, parurent dans une vaſte plaine. *Sir* Eyre Coote forma ſon armée en deux colonnes, & s'avança en ordre de bataille. Les principales forces d'Hyder, étoient rangées derrière ſes travaux, qui ſe trouvoient directement ſur notre ligne de marche, & qui s'étendoient à perte de vue des deux côtés; des corps immenſes de cavalerie ſe pavanoient de tous les côtés: l'ennemi jettoit continuellement des fuſées pour empêcher les obſervations, & s'il étoit poſſible, pour déranger les mouvemens des Anglais. L'artillerie d'Hyder étoit bien ſervie, & ne fut pas ſans effet; mais *Sir* Eyre Coote retint ſon feu, dans l'eſpérance de trouver l'occaſion de frapper un coup déciſif.

Il devint alors néceſſaire d'examiner la poſition des ennemis, & l'armée fit halte; ce fut alors que le général, profitant de l'avantage du terrein, imagina le grand mouvement ſur lequel étoit fondé tout ſon eſpoir de ſuccès. Il voulut reconnoître ſi ſa ſituation lui permettoit de paſſer ſi rapidement la droite des ennemis, qu'il pût tourner enſuite ſur la gauche, & tomber ſur eux obliquement, plutôt que d'attaquer de front leurs ouvrages ou leurs batteries. Heureuſement ce mouvement fut praticable, & la première ligne le fit avec une célérité qui étonna & déconcerta les ennemis. Le général, ayant par cette évolution reſſerré le front de ſon armée, la forma de nouveau, à la portée du canon d'Hyder-Ally, mais en quelque ſorte à l'abri de ſon feu. Le général Stuart, qui commandoit la ſeconde ligne, s'empara auſſi-tôt des hauteurs, ce qui empêcha les ennemis de ſéparer les deux lignes, & encouragea le général à avancer avec confiance.

Ces évolutions ſoudaines & inattendues, obligèrent Hyder à un nouvel arrangement de ſon armée. Ses mouvemens furent prompts & conduits avec habileté. Il recula ſes canons, des batteries vers ſes lignes, en ſorte qu'il pût encore recevoir de front *Sir* Eyre Coote. Il donna ordre

à un gros corps d'infanterie, avec un train convenable d'artillerie, à un grand nombre de troupes légères & à une partie de sa cavalerie, d'attaquer les Anglais postés sur les hauteurs; tandis qu'un autre détachement essaya, en se mettant pendant le combat, dans l'intervalle des deux lignes, d'attaquer *Sir* Eyre Coote par derrière. De cette manière, les deux ailes étoient séparément & également engagées. Les troupes nouvelles, qui venoient continuellement au secours des Indiens, rendirent le combat long & opiniâtre. Il dura plus de six heures, & chaque soldat, au service de la compagnie, combattit comme si le sort de la journée eût dépendu de sa seule bravoure. Une armée Indienne, de quelque grandeur qu'elle fût, ne pouvoit tenir contre les efforts réunis d'un pareil corps de vétérans déterminés, sous la conduite d'un général brave, expérimenté & heureux. A quatre heures, la première ligne, triomphant de tous les obstacles, chassoit devant elle l'infanterie, l'artillerie & la cavalerie de l'ennemi. En même temps la seconde ligne, commandée par le brigadier général Stuart, avoit, non-seulement repoussé l'autre division, mais elle s'étoit emparée de son poste & avoit ôté aux Indiens tout espoir d'attaquer le général par derrière. Les efforts bien dirigés que

firent nos troupes de ce côté-là, empêchèrent les ennemis, malgré leur nombre, de faire la moindre tentative sur le bagage.

Nulle victoire ne fut plus complette ni plus décisive. Le tumulte & la confusion dans la retraite d'une semblable multitude, firent les plus grands avantages à nos troupes, en état de la poursuivre. Il eût été possible de prendre toute l'artillerie & les provisions d'Hyder; mais ses animaux de trait s'éloignèrent du champ de bataille au grand trot, tandis que les nôtres pouvoient à peine traîner pesamment les canons. On peut concevoir quel chagrin ce fut pour ces braves soldats, de se voir frustrés des fruits d'une victoire qu'ils avoient achetée si cher; car chaque individu de l'armée, depuis le général jusqu'au dernier des Cipayes, avoit montré la plus haute valeur. Les deux lignes, l'une commandée par *Sir* Hector Monro, & l'autre par le général Stuart, exécutèrent, avec toute l'exactitude possible, les admirables dispositions de *Sir* Eyre Coote, qui déclara lui-même que chaque individu de sa petite armée avoit paru persuadé qu'il y alloit du sort de la compagnie & de la nation. « Tous leurs nerfs, dit-il, furent » mis en action jusqu'à leur dernier dégré de tension ».

Les ennemis eurent trois mille hommes de tués, Meer Saïb, beau-frère d'Hyder & son général favori, fut mortellement blessé. Parmi les morts & les blessés, furent aussi plusieurs de ses principaux & de ses meilleurs officiers. Le général Anglais fit halte un peu au-delà du champ de bataille, incapable de continuer la poursuite. La seconde ligne & le bagage le joignirent vers le minuit. Il n'avoit pas perdu plus de quatre cens hommes, & pas un seul officier de distinction.

Hyder laissa ouvert le passage important de Puravenoux. Typo-Saïb, qui étoit devant Wandewash, avec trente mille hommes, leva précipitamment le siége & joignit son père dans le voisinage d'Arcot. Les Anglais furent, peu de jours après, renforcés par un gros détachement du Bengale qui, avec la permission de Moodajee-Boonsla, avoit traversé le pays d'Orissa. Le général se croyant en état d'agir avec vigueur, fit aussi-tôt le siége de Trepassore, qui capitula au bout de quelques jours, le 23 Août. Au même instant on apperçut l'armée ennemie en marche pour porter du secours à la place, & les Anglais n'avoient plus alors que pour un jour de riz dans leur camp. Mais Trepassore leur fournit assez de vivres pour mettre *Syr* Eyre Coote en

état, après avoir obtenu du riz de Poonamella, d'aller chercher lui-même les ennemis. Hyder se replia de quelques milles, & se posta, à l'approche des Anglais, sur le même terrein où il avoit défait le colonel Baillie : il s'y fortifia, résolu de tenter le sort d'une seconde bataille. Le pays qui se trouvoit entre les deux armées, étoit coupé par plusieurs canaux profonds, qui rendoient l'attaque très-difficile du côté des Anglais. Le général fut dans la nécessité de former son front en essuyant le feu d'une vive canonnade, tant de différentes batteries bien placées, que des bouches à feu des lignes des ennemis. Jamais troupes n'eurent une plus belle occasion de donner des preuves de leur discipline & de leur fermeté ; & *Sir* Eyre Coote déclara que jamais vétéran Européen n'avoit montré plus de sang-froid & de valeur. Cette bataille, qui commença le 27, dura depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil. Les ennemis furent successivement chassés de leurs différens postes. Nos soldats paroissoient inspirés par les mânes de leurs compatriotes & de leurs compagnons, dont les efforts & la défaite, dans ce même endroit, étoient encore présens à leur esprit. Notre perte fut cependant plus grande, & celle des ennemis moindre que dans la pre-

mière bataille. L'irrégularité du terrein mettoit les troupes d'Hyder plus à couvert de notre feu. Le général Stuart eut une jambe emportée d'un coup de canon, & le colonel Brown y perdit la vie. Un des aides de camp du général fut tué à son côté. Ce furent les seuls officiers de distinction que nous perdîmes.

Il y eut, environ un mois après, une autre action dans un endroit appelé *Sholingur*. Les pertes d'Hyder, dans toutes ces diverses occasions, n'étoient encore rien, tant qu'il pouvoit conserver son artillerie & ses munitions. Il étoit quatre heures quand cette bataille commença, & le soleil vit encore la défaite des ennemis. Ils avoient alors contracté l'habitude de lâcher pied dans toutes les actions contre nos soldats. Dans ces occasions, leur cavalerie & leur infanterie souffroient beaucoup, & nos pertes n'étoient pas considérables.

Au commencement de l'année 1782, *Sir* Eyre Coote marcha au secours de Villore, qui étoit alors dans la plus grande détresse, faute de provisions. Hyder épioit les mouvemens des Anglais; à l'instant où ils passoient un marais profond, il lâcha sur eux une furieuse canonnade. Il vouloit intercepter le bagage & le convoi pendant qu'ils seroient engagés dans ce marais.

Après une action de quatre heures, dans laquelle les troupes d'élite d'Hyder furent très-maltraitées, il fut forcé d'abandonner son projet. L'armée Anglaise, qui n'avoit que très-peu souffert, continua sa route; elle accomplit la fin de son expédition sans autre interruption. Mais à son retour, elle trouva Hyder posté de l'autre côté du même marais, pour lui disputer le passage. Cependant les Anglais passèrent à travers le feu de son artillerie, à environ quatre heures après midi; le général les ayant ensuite formés, & après avoir mis le bagage en sûreté, avança avec sa promptitude ordinaire sur les ennemis. Leur résistance fut foible : ils furent complettement mis en déroute & poursuivis avec un grand carnage. Ainsi finit la campagne la plus vigoureuse, la plus brillante, la plus sanglante, la plus variée & peut-être la plus extraordinaire que l'on trouve dans les annales des sociétés politiques.

Pendant ces révolutions, la nouvelle de la guerre avec la Hollande, étant arrivée dans l'Inde, cinq vaisseaux de la compagnie revenant de la Chine, en Angleterre, abordèrent au fort Marlborough, sur la côte de Sumatra. Les directeurs de ce comptoir, conçurent sur le champ le projet de s'emparer de tous les éta-

blissemens Hollandais dans l'isle. On confia à M. Botham, un des membres du conseil, la conduite de l'expédition, de concert avec M. Clément, commodore des cinq vaisseaux. Tout le secours que le fort put donner, fut cent hommes de troupes, commandés par le capitaine Mandeville. Le gouverneur de Padang, ne connoissant point les forces que l'on amenoit contre lui, rendit aussi-tôt cette place, & tous les autres établissemens Hollandais sur l'extrémité occidentale de l'isle.

On envoya en même-temps un fort armement contre l'établissement Hollandais, dans la ville, le port & la forteresse de Negapatam, sur la côte de Tanjore. *Sir* Hector Monro fut chargé de conduire cette entreprise, de concert avec *Sir Edward* Hughes. On destina à ce service les troupes de terre qui se trouvoient dans le pays du *Rajah*. L'entreprise étoit difficile : la garnison étoit au moins forte de huit mille hommes. Les assiégeans n'avoient pas la moitié de ce nombre; ils eurent de plus beaucoup à souffrir du mauvais tems & de l'humidité. La plupart des blessés moururent, & plusieurs matelots périrent subitement de crampes & de spasmes violens, occasionnés par la chaleur & la fatigue. Malgré ces difficultés, après deux sorties désespérées de la

part des assiégés, la place capitula. La ville & la citadelle, avec toutes les provisions de guerre & de bouche appartenantes à la compagnie Hollandaise, furent livrées aux vainqueurs, qui ne touchèrent pas aux effets des particuliers. Les habitans prêtèrent serment de fidélité, & se mirent sous la protection des Anglais. On accorda à la garnison les honneurs de la guerre, & elle se rendit prisonnière. Le gouverneur, les membres du conseil & les autres officiers civils, furent laissés libres sur leur parole. L'infanterie d'Hyder & d'autres Cipayes, abandonnèrent leurs armes & s'échappèrent la veille de la prise de la place. Pendant une expédition si active & si périlleuse, les assiégeans ne perdirent, en tués, blessés & déserteurs, qu'un peu plus de cent hommes, Européens & Indiens. Ils trouvèrent dans la forteresse une belle artillerie & quantité de provisions de guerre.

La prise de Negapatam, expulsa les ennemis du royaume de Tanjore. Toutes les forteresses & les postes qu'ils possédoient dans ce pays & dans le voisinage, furent sur le champ évacués. Les *Poligars* révoltés de Marawar & de Tinevelly, qui avoient joint Hyder, se repentirent & cherchèrent l'occasion de rentrer en grace avec le *Nabab*. Les succès des armes de la compagnie, contre

contre la puissance des Hollandais, laissa par-tout une impression favorable aux Anglais, & on recommença à ajouter foi aux différens miracles autrefois attribués aux opérations de leurs armes.

Ce fut au commencement de l'année 1782, que l'on conçut & exécuta le projet d'une expédition contre l'isle opulente de Ceylan, où les Hollandais font un monopole d'épiceries. Le général fournit à *Sir Edward* Hughes, chargé de cette entreprise, cinq cens volontaires Cipayes, un officier & trente hommes de l'artillerie pour rester dans le fort, en cas qu'il s'en rendît maître. Après une infinité d'empêchemens & de contrariétés ordinaires dans ces circonstances, beaucoup de formalités entre le gouverneur & *Sir Edward* Hughes, qui avoient autrefois été amis, la place fut à la fin emportée d'assaut. Elle contenoit un nombre prodigieux de provisions de guerre. On prit dans le port deux vaisseaux richement chargés & plusieurs autres petits bâtimens. Quatre cens soldats Européens furent faits prisonniers avec quelques officiers Malayes. Notre perte ne fut pas grande, mais l'amiral regretta fort M. Long, jeune homme qui promettoit beaucoup, & son second lieutenant, à bord du *Superbe*, qui fut tué en conduisant sa compagnie à l'assaut. L'amiral applaudit à la conduite des

officiers, tant de terre que de mer, & dit qu'ils s'étoient tous distingués : il fit particulièrement mention des services du major Geils, qui, en sa qualité d'ingénieur, montra les talens les plus éminens & la plus grande habileté.



## CHAPITRE XI.

*Demandes au* Rajah *de Benarès. — Il est accusé de contumace. — Le gouverneur général visite Benarès. — Le* Rajah *est mis aux arrêts. — Les Cipayes & les officiers employés à ce service, sont massacrés. — Il prend la fuite. — Son parent & son ennemi succède au gouvernement momentané de la* Zemindarie. *— Témérité du capitaine Mayaffre, est repoussée. — Le gouverneur général abandonne ses quartiers pendant la nuit. — Visite du* Vizir *au* Nabab. *— Les princesses d'Oude indignement traitées, ainsi que les femmes du* Zenana *& les enfans du roi. — Troubles dans les provinces voisines. — Opérations militaires. — Le gouvernement établi. — Paix avec Sindia. — Butin pris par l'armée.*

Toutes les ressources de la compagnie ne pouvoient suffire aux dépenses continuelles &

extraordinaires, occaſionnées par les hoſtilités commiſes dans toute l'étendue de ſes poſſeſſions. Elle ſe trouvoit embarraſſée dans des difficultés qu'elle n'avoit jamais éprouvées auparavant. Toute l'Inde étoit en arme. L'expulſion d'une bande de brigands, qui viſoient à l'empire univerſel, par un ſyſtême ſuivi de rapines & d'uſurpations, étoit un objet important pour les Indiens. Cette ligue générale acquit une nouvelle force par la déclaration de guerre avec la France. Les difficultés de cette ſituation, en touchant les reſſorts ſecrets, & mettant en mouvement les pouvoirs cachés du gouvernement, produiſirent une ſuite d'effets fort extraordinaires. On adopta, comme un principe certain en fait de politique, le projet de pourvoir aux dépenſes de la guerre, par un revenu tout-à-fait nouveau, & il fut décidé que le conſeil ſuprême avoit droit de régler ſes demandes pécuniaires ſur l'état du tréſor, & que les beſoins publics étoient ſuffiſans pour excuſer les extorſions particulières. La *Zemindarie* de Benarès, qui renferme auſſi les *Circars* de Gazypour & de Chunar, faiſoit partie des territoires d'Oude, juſqu'à l'année 1774, que ſon tribut de vingt-quatre *Lacks*, fut transféré aux Anglais. En 1778, lorſque la guerre de France commença, il fut réſolu de faire payer à Cheit-Sing, *Rajah*

de Benarès, un subside extraordinaire de cinq *lacks*, pour fournir aux dépenses de la guerre. Cette demande ne fut pas accordée sans beaucoup de difficultés : cependant, bon gré mal gré, le *Rajah* consentit à payer. On renouvela la même demande l'année suivante, & Cheit-Sing, quoiqu'extrêmement riche, affecta de vendre sa vaisselle & ses bijoux, pour démontrer combien il étoit peu en état de subir cette imposition. On mit deux bataillons de Cipayes en garnison dans ses états, à sa charge, jusqu'à ce qu'il eût satisfait aux demandes de ses supérieurs. La troisième année, il ne paya pas plus promptement, & on prit les mêmes mesures pour l'y contraindre. Cette année, après avoir payé un *lack*, le *Rajah* écrivit de sa main au gouverneur général, pour lui représenter l'épuisement de ses finances & son peu de ressources; le priant de vouloir bien remettre les autres quatre *lacks* jusqu'à l'année prochaine, & alors il promettoit de les payer avec le revenu stipulé. On ne fit aucune réponse à cette humble requête, mais on lui donna, sur le champ, un nouvel ordre de fournir mille chevaux. On ne devoit pas s'attendre à obtenir de pareils secours, d'un prince à qui on avoit, avec tant de peine, extorqué un revenu annuel de soixante mille livres sterling. Quoique le *Rajah*, dans sa remontrance à M. Hastings,

assure qu'il avoit cinq cens chevaux & autant de *Barkundasses* de prêts & à son service, on nous dit, dans une relation authentique de cette affaire, qu'il ne promit jamais que la moitié de ces troupes, & qu'il n'envoya pas même un seul cavalier. Quoi qu'il en soit, ces procédés inquiétèrent le *Rajah*, il vit qu'il n'étoit pas en sûreté. On le traitoit d'une manière soupçonneuse, qui détruisoit sa confiance, & avec une rigueur qui devoit nécessairement le détacher de nos intérêts. La verge de l'oppression étoit sur sa tête, & il se trouvoit hors d'état de satisfaire à nos demandes, ou d'éviter les coups qu'elle alloit porter. Rempli de craintes, il devoit naturellement chercher d'autres protecteurs, tenter si les princes voisins ne lui offriroient pas un abri contre la tempête qui le menaçoit, ou voir quelle ressource il pourroit trouver parmi ses compatriotes contre les machinations d'étrangers implacables. Il vit, par sa propre expérience, que l'idée générale que l'on avoit des Anglais, n'étoit que trop juste. Le nom d'Anglais étoit alors en exécration dans toutes les parties de l'Inde. Dans les états de leurs alliés, dans Oude, dans les *Circars*, & dans le Carnatic; ils n'en étoient que plus haïs, pour être mieux connus. Las du joug sous lequel il gémissoit, irrité par tant d'injures répétées, il est assez probable que Cheit-Sing ouvrit une

correſpondance avec les princes des environs, pour trouver les moyens de ſortir d'embarras, & qu'il forma, de concert avec eux, un plan qui pût plus efficacement protéger leurs droits reſpectifs. Il eſt même probable qu'il écrivit aux *Begums* d'Oude, déjà mécontens, qu'il eut des intrigues avec les tributaires, auſſi mécontens des Anglais. Il a été accuſé d'avoir laiſſé paroître dans ſa conduite cet eſprit de ſédition, qui fut encore plus viſible dans celle de ſes officiers & de ſes ſujets. Cependant on ne cite, à l'appui de ces faits, aucune époque, aucun nom, aucunes circonſtances; ils ne ſont pas même ſpécifiés dans la plainte écrite contre lui, & qui lui fut envoyée. Véritablement les dépenſes de la guerre étoient ſi conſidérables & le tréſor tellement épuiſé, qu'il étoit indiſpenſable de trouver d'autres reſſources. Les richeſſes du *Rajah* le firent probablement regarder comme l'objet le plus propre à fournir aux beſoins de l'état, & ſa foibleſſe rendoit le projet aiſément praticable.

Les affaires étant en cet état, dans la *Zemindarie* de Benarès, le gouverneur général alla lui-meme viſiter ce diſtrict, le 7 Juillet 1781. Il vouloit à la fois rétablir l'harmonie dans les provinces d'Oude, & ſe procurer le plus d'argent poſſible. Le colonel Muir négocia alors

un traité de paix avec Sindia, & M. Hasting crut que son approche accéléreroit cette affaire. Le manque de secours de la part du *Rajah*, dans cette crise de danger & de détresse, le touchoit moins que ces désobéissances, qu'il regardoit comme des preuves du dessein prémédité par le *Rajah*, de renverser l'autorité de la compagnie, & d'élever la sienne sur ses ruines. De plus, il ajoutoit foi aux bruits répandus, que le *Rajah* avoit hérité des richesses immenses de son père, Balwant-Sing, lesquelles étoient déposées dans les deux forteresses de Lutteespore & de Bedjeygur; qu'elles augmentoient annuellement; que son établissement militaire & ses munitions étoient sur le meilleur pied; qu'il avoit des forteresses nombreuses, en bon état & bien approvisionnées; qu'il étoit en correspondance avec des puissances qui pourroient devenir ennemies de la compagnie; qu'il étoit préparé pour une révolte, & qu'il n'attendoit qu'une occasion favorable pour se déclarer. On disoit aussi que, par le moyen de ses agens & de ses émissaires à Calcutta, il avoit pris un parti décidé contre le gouverneur général, dans les contestations qui avoient eu lieu entre ce dernier & ses collègues.

Le voyage du gouverneur général, en remontant le Gange, dura six semaines. Le *Rajah*

fut fort alarmé de son approche. Il soupçonnoit le gouverneur de ne pas être sincèrement son ami. Oussan-Sing, un scélérat, parent du *Rajah* avoit depuis peu été fort accueilli à Calcutta, & il étoit alors de la suite du gouverneur général. Cet homme avoit autrefois été l'ami intime & le premier ministre du *Rajah*, mais il avoit, par sa mauvaise administration, dépensé les revenus, perdu l'estime de son maître, qui l'avoit enfin banni du pays. Mais il étoit revenu peu de tems après à la tête d'une bande de brigands, si nombreuse & si formidable, que rien ne put les chasser qu'un renfort des troupes de la compagnie. Le *Rajah* ne pouvoit regarder un homme qui avoit ainsi abusé de sa confiance, défié son autorité, & troublé la tranquillité du gouvernement, que comme son plus mortel ennemi. Que devoit-il penser de la visite d'un supérieur qui souffroit dans son cortège un scélérat de cette espèce. Cependant le *Rajah*, avec une suite nombreuse des principaux du pays, alla au-devant du gouverneur général jusqu'à Buxar, sur les frontières de Benarès. L'idée que cette suite nombreuse avoit des vues ennemies, fut réfutée par l'événement. Le lendemain matin ils eurent une autre entrevue, dont les deux partis ont rapporté différemment les particularités. Le gouverneur général a raconté, avec beaucoup de

précaution, ce qu'il put se rappeler de cette conversation; disant qu'il ne pouvoit la rapporter bien exactement; & comme elle ne faisoit pas partie de son plan, il l'a regarda comme un événement de peu d'importance. Il déclara cependant que Cheit-Sing paroissoit très-fâché de la disgrace qu'il avoit encourue, & de cette partie de sa conduite qui avoit pu offenser, & qu'il avoit déclaré que la *Zemindarie* & tout ce qu'il possédoit, étoit au service de la compagnie; que la présence d'Oussaun-Sing lui avoit donné les craintes les plus cruelles, & que, dans l'agitation de son esprit, ou voulant le convaincre de sa sincérité, Cheit-Sing avoit mis son turban sur les genoux de M. Hasting. Le gouverneur général, dans sa réponse, dit qu'il n'avoit aucune intention de se mêler des querelles de famille du *Rajah*, mais il lui exprima pleinement son mécontentement. Il avoit, ajouta-t-il, déjà été trompé par ses sermens & par ses protestations; il étoit résolu à ne pas changer de dessein & à ne pas s'écarter de son devoir, sur des promesses verbales de concessions. Mais, dans le manifeste du *Rajah*, les propositions du gouverneur général sont représentées comme fort dures & exorbitantes. Après que le *Rajah* eut discuté le sujet du tribut, fait profession d'attachement & de fidélité à la compagnie, & promis de se

conformer à ses desirs, autant qu'il étoit en son pouvoir, on ne rougit pas de lui demander un *crove* de roupies, ou environ vingt-huit millions huit cent mille livres tournois, pour prix de son pardon & de la faveur qu'on lui promettoit. On exigea aussi qu'il cedât à la compagnie Bedjeygur, qu'il appeloit « *la résidence de sa famille,* » *le dépôt de ses femmes & de son honneur* ». Il répondit à cette première demande, qu'il ne pouvoit absolument y satisfaire; quant à la seconde, qu'il n'avoit commis aucun crime pour lequel il dût être privé de son sanctuaire domestique, & forcé d'abandonner ignominieusement le dépôt sacré de sa famille & de son honneur.

Lorsqu'ils arrivèrent à Benarès, le 14 Août, on défendit au *Rajah* d'aller chez le gouverneur général comme il en avoit envie ce soir-là: on le pria même de ne plus à l'avenir lui faire de visite, à moins d'en avoir obtenu la permission, parce qu'il falloit terminer quelques affaires auparavant. Le jour suivant, M. Markham, résident à Benarès, fut envoyé au *Rajah*, avec un écrit contenant les différentes accusations contre lui, auxquelles il demandoit une prompte réponse. Si M. Hastings avoit dessein de l'irriter par des invectives, plutôt que de le gagner par un langage honnête & des procédés affables, les moyens

qu'il employa ne pouvoient être mieux choisis. Le *Rajah* écrivit une longue justification de sa conduite. Il attribua le défaut de paiement du subside extraordinaire, à des événemens qu'il n'avoit pu ni prévoir ni éviter. Il dit que si les remises n'avoient point été faites à l'armée, c'étoit la faute de ceux qui étoient chargés de cette affaire; qu'il lui avoit été impossible de remplir à la lettre les demandes de cavalerie qu'on lui avoit faites; que l'on n'avoit point ajouté foi à ce qu'il avoit communiqué à ce sujet, ou qu'on avoit négligé d'y faire attention; qu'il avoit annoncé au résident qu'il étoit prêt à détacher cinq cens hommes decavalerie & autant de troupes irrégulières pour le service de la compagnie; qu'il en avoit écrit au gouverneur général, & qu'il avoit de jour en jour attendu ses ordres pour disposer de ces forces; qu'il n'avoit pas plus reçu de réponse à cette lettre qu'à la première; & que M. Markham & lui, avoient souvent témoigné leur surprise de ce silence. Il nia d'avoir jamais envoyé aucun agent ou émissaire à Calcutta, excepté quelques personnes qu'il nomma, & qui étoient chargées de traiter des affaires publiques avec le gouverneur lui-même. Il déclara que ces imputations & autres pareilles, ne pouvoient provenir que de la malice de ses ennemis, qui méditoient sa ruine; mais il se félicitoit de ce

que le gouverneur général, étant sur les lieux, auroit occasion de découvrir la fausseté de ces accusations. Il dit qu'il étoit également faux qu'il se fût commis des vols & des meurtres avec impunité dans ses états. Il avoit toujours eu soin de punir des crimes de cette nature, & aucun coupable n'avoit éludé le châtiment de la justice, qu'en abandonnant le pays.

Cette réponse, quoiqu'écrite dans les termes les plus soumis, parut aux yeux du gouverneur général une insulte offensante, une récrimination plutôt qu'une justification; une lettre de défi, plutôt qu'une représentation conciliatoire. M. Hastings avoue qu'il est possible qu'on n'ait pas répondu à quelques lettres du *Rajah*; mais il ajoute, d'un ton de souverain, que c'étoit au prince d'obéir aux ordres répétés qu'il avoit reçus, « & de ne pas perdre son tems à écrire » des lettres d'excuse, à chercher des chicanes » sur les réponses qui lui furent faites, afin de » ne pas obéir, ou à prétexter des délais sur » son silence. » La modération n'étoit point alors la vertu caractéristique du gouvernement suprême. On ne devoit guère s'attendre à beaucoup de délicatesse de la part de l'agent de ces nobles marchands, envers le prince de Benarès.

Le gouverneur général jugea qu'en bonne politique, il ne devoit ni laisser le *Rajah* en plein

exercice d'une autorité dont il avoit si évidemment abusé, & qu'il pouvoit encore employer à des projets dangereux, ni le dépouiller entièrement de la *Zemindarie*, quoique cette mesure pût se justifier par les raisons susdites, parce que cela auroit paru trop sévère, & auroit exposé le gouvernement de la compagnie à la censure. Il crut qu'il éviteroit les deux extrémités en mettant le *Rajah* aux arrêts. Le palais de ce prince étoit situé sur les bords du Gange, du même côté que la ville de Benarès, & à environ deux milles de là. M. Markham reçut ordre d'y aller de grand matin, seulement avec sa garde accoutumée, comme si c'eût été une visite ordinaire, de lui signifier l'ordre, de lui enjoindre de s'y soumettre au nom du gouverneur général, & de le garder à vue jusqu'à nouvel ordre. On fit suivre un détachement de deux compagnies des Cipayes du major Popham, pour soutenir le résident dans l'exécution de cet ordre délicat.

Le *Rajah* ne fit pas la moindre résistance; il se résigna à son sort, & obéit au résident avec la plus profonde soumission. Il dit qu'il étoit prêt à se conformer à tout ce qu'il plairoit au gouverneur général de prescrire. Sa *Zemindarie* entière, ses forts & ses trésors étoient entièrement à sa disposition, & même sa vie, s'il l'exi-

geoit ; mais qu'il ne pouvoit être insensible à l'ignominie dont cette disgrace publique alloit le couvrir. Il espéroit que sa jeunesse & son inexpérience pourroient servir d'excuse aux erreurs dont la compagnie avoit pu s'offenser. Il supplia le résident de faire un juste exposé de son obéissance, & de demander pour lui, qu'en considération du nom de son père, on lui rendît la liberté, lorsqu'il prouveroit la sincérité de ses offres. Il répéta ces soumissions au gouverneur général, dans une lettre qui finit par ces mots : » quel que soit votre bon plaisir, faites-le exécuter » vous même. Je suis votre esclave ; qu'est-il » besoin de garde ? »

D'autres lettres, dans le même style, où perçoit la douleur la plus vive, suivirent bientôt M. Markham. Le gouverneur général, quoique toujours guidé par des motifs de la plus subtile politique, fut, pour la première fois, ému des malheurs du *Rajah*, & crut qu'il étoit nécessaire de calmer ses craintes, en lui annonçant, par un petit billet, qu'on examineroit toutes les particularités dans l'après midi, le priant en même-tems d'être tranquille & de ne rien appréhender.

On avoit averti le *Rajah* de ne point souffrir que son peuple se portât à quelque désordre ou excitât quelque trouble, parce que, toute ten-

tative pour le délivrer, ne serviroit qu'à précipiter sa ruine. Le résident le laissa entre les mains du lieutenant Stalker, commandant de sa garde, & des lieutenans Scot & Sims, aux ordres desquels étoient les deux compagnies de Cipayes. Ces officiers avoient reçu ordre de désarmer tous ses serviteurs, mais de lui laisser huit ou dix domestiques à son choix pour le servir. On devoit les faire connoître aux Cipayes, afin d'éviter toute tromperie. On devoit accorder au *Rajah* tout ce qui n'étoit pas incompatible avec la sûreté de sa personne. Heureusement pour Markham, le tems qu'il fallut pour préparer ses instructions, retarda considérablement son retour au palais. De l'autre côté de la rivière, & pas bien loin de là, étoit situé Ramnagur, résidence ordinaire de la famille du prince. C'étoit un bâtiment qui servoit tout à la fois de palais & de forteresse. On y avoit, depuis quelques années, construit quelques ouvrages extérieurs, & petit à petit il s'étoit formé dans ses environs une ville serrée & bien peuplée. Il y avoit dans la place une forte garnison, suivant la coutume des princes Orientaux. La ville & la garnison s'étoient formées en cet endroit, à cause de la proximité de la cour, & les habitans étoient fort attachés au *Rajah*, grace à sa bonté, à ses mœurs & à la douceur de son gouvernement. Avant que Mark-

ham

tam pût retourner au palais, on reçut avis qu'une foule de gens armés, de Ramnagur, avoient passé la rivière, & s'étoient avancés directement vers le palais où le prince étoit détenu. Nos Cipayes étoient dans le carré qui entouroit les appartemens du *Rajah*; mais, par une imprudence singulière, ils avoient laissé derrière eux leurs munitions. Le major ne fut pas plutôt informé de cette circonstance, qu'il détacha une troisième compagnie de Cipayes pour renforcer les deux premières & pour leur porter des munitions. Mais toutes les avenues du palais se trouvèrent tellement remplies de gens armés, résolus de faire face à tous ceux qui voudroient en approcher, que le projet fut regardé comme impraticable, & en conséquence abandonné. L'apparition de ce détachement, irrita probablement la populace, car ce fut à son arrivée qu'elle commença à attaquer les grenadiers dans le carré. Privés des moyens de se défendre, ceux-ci devinrent aisément la proie d'un nombre supérieur, & furent en un instant presque tous taillés en pièces. Quatre-vingt-deux furent laissés morts sur la place, & quatre-vingt-douze autres grièvement blessés. Les trois officiers Anglais, qui firent, dit-on, une résistance vigoureuse, furent trouvés déchirés en pièces & étendus l'un près de l'autre.

Le *Rajah* devoit s'attendre à payer de sa vie la témérité de son peuple. Cependant, au milieu de cette scène inattendue, ses serviteurs & ses amis l'entraînèrent par une petite porte, du côté du jardin, qui conduisoit à la rivière, où, comme les bords étoient fort hauts, on le descendit dans un bateau, par le moyen de plusieurs turbans noués ensemble, & on le conduisit à l'autre côté. Ses libérateurs n'avoient, ce semble, agi que par l'impulsion soudaine de leur affection pour lui, sans plan & sans concert. Leur unique objet étoit de lui procurer les moyens de s'échapper, & ils le suivirent avec cette confusion ordinaire dans les émeutes de la populace. La troisième compagnie de Cipayes, qui n'avoit pas pu entrer, s'avança à mesure que la foule se dispersoit. Il y eut une escarmouche si vive, que Birrel, qui la commandoit, eut trente hommes de tués & de blessés. Le major Poscham, qui étoit campé à deux milles de-là, arriva peu après à la tête de son détachement, & ne put que gémir d'une catastrophe irremédiable.

Cheit-Sing attribue toute la querelle à la brutalité d'un serviteur du résident, qui, ayant autrefois été renvoyé du service du prince, disgrace, pour laquelle il lui gardoit rancune, saisit cette occasion de se comporter avec insolence. Ses gens, indignés de la témérité d'un être si mé-

prisable, & de la dégradation d'un prince qu'ils adoroient, ressentirent cet outrage, & la vengeance fut, ce semble, l'effet d'un premier mouvement. Le gouverneur général étoit logé dans une maison de campagne joignant les fauxbourgs de Benarès. Il n'avoit pour toute garde que cinquante ou soixante Cipayes. Si le *Rajah* avoit, dès le commencement, été sérieusement déterminé à résister à l'autorité de la compagnie, il auroit pu aisément faire assassiner le gouverneur général. Tout ignorans qu'on les suppose dans l'art de la guerre, dans la science de la politique & de la législation, ils sont singulièrement rusés; & leurs complots de trahison & d'assassinats sont en général si bien conduits, qu'ils réussissent presque toujours. Ainsi, supposer que les Indiens méditoient de longue main un soulèvement, c'est prétendre qu'ils agirent, en cette occasion, d'une manière tout à fait contraire à leur caractère. Il semble aussi que le gouverneur général entreprit cette expédition romanesque, avec cette témérité ordinaire à des hommes qui n'ont pour objet que de satisfaire une passion dominante. Dans un district si peuplé & où le souverain est universellement chéri & adoré, étoit-il probable qu'on pût commettre des excès de cette nature, sans exciter quelques soulèvemens, ou que le nom & le rang d'Has-

tings fussent capables de maintenir l'autorité du nom Anglais, à six cens milles du siège du gouvernement, sans une armée suffisante pour effectuer ses projets?

Le *Rajah*, semblable en cela à tous les esprits foibles, frappé d'étonnement & de terreur, ne vit point de meilleur moyen de sûreté pour sa personne, que de s'éloigner de la scène du danger. Se fiant au tems & au hasard du recouvrement de sa fortune, déjà perdue, il abandonna Ramnagur la même nuit. Il emporta & emmena avec lui tous les effets qu'il put transporter, toutes les troupes qu'il put rassembler, & toutes les personnes de sa famille qui se trouvoient dans la ville. Le palais fut laissé à la garde de sa petite garnison ordinaire. Il se réfugia sur le champ à Lutteefpore, place forte. Sur ces entrefaites, le gouverneur général nomma Oussaun-Sing ministre des revenus, & fit proclamer cette nomination dans la ville de Benarès, tandis que ses messagers annoncèrent cet événement partout le pays. La fermentation qu'on remarquoit dans le peuple, & la nature des nouveaux arrangemens qui devenoient nécessaires, obligèrent M. Hastings à faire marcher sans délai vers Benarès, toutes les troupes des garnisons voisines. Il fut heureux pour lui d'avoir pris cette précaution, car le lendemain de la fuite du

*Râjah*, un chef affidé de sa famille, guerrier renommé, arriva avec un corps de troupes, pour protéger Ramnagur. Cet événement inattendu, fut un nouveau motif de presser l'arrivée des troupes. On envoya conséquemment ordre au capitaine Mayaffre, qui les commandoit, d'avancer, d'éviter tout acte d'hostilité, & de faire halte à une certaine distance, dans un poste avantageux, afin de pouvoir réunir les troupes jusqu'à ce que le major Popham eût fait ses dispositions & pris le commandement. Cependant, l'officier qui conduisoit ce parti marcha directement sans avoir égard aux remontrances de ceux qui étoient à ses ordres, & méprisant un ennemi qu'il ne connoissoit pas. Il s'ensuivit un second massacre, beaucoup plus terrible que le premier. Les troupes se trouvèrent bientôt embarrassées dans des rues étroites & dans des ruelles tournantes, où on tiroit sur elles de tous les côtés, & où elles étoient assassinées par un ennemi invisible. Le capitaine Doxat, qui conduisoit l'attaque, fut un des premiers tués, & avec lui vingt-trois de ses soldats. Le détachement du capitaine Blair, qui suivoit, eut en un clin-d'œil, cinquante-sept hommes de tués & presqu'autant de blessés. Cet acte de témérité, coûta la vie au moins à cent sept hommes, & un nombre égal furent grièvement blessés. Le

capitaine Mayaffre ne furvécut point à cette catastrophe. Les fujets du *Rajah* durent naturellement s'enfler d'orgueil en voyant leurs fuccès; mais le gouverneur général n'en fut pas intimidé. Les reffources de fon génie furent en général égales aux difficultés dans lefquelles il fe trouvoit embarraffé. Il fit préparer des dépêches, dont il envoya des *duplicata* dans toutes les garnifons des environs, au tréfor d'Oude, pour des fecours d'argent, & au Camp de Chunar, pour fe procurer toutes les troupes qu'on pouvoit lui faire paffer. Mais tout le pays étoit déclaré & même armé contre les Anglais. Toute communication étoit interceptée, & de tous les meffagers que l'on envoya, il n'en parvint qu'un très-petit nombre au lieu de leur deftination.

Le gouverneur général avoit pris fa réfidence dans les jardins de Mahdoodas, fitués au milieu des fauxbourgs de Benarès. La maifon qu'il habitoit étoit compofée de plufieurs bâtimens détachés dans un vafte enclos, lequel étoit auffi entouré de maifons & d'arbres qui interceptoient toute perfpective. Expofés par la nudité du lieu, le manque de forces fuffifantes pour les défendre, juftement alarmés des troubles qui agitoient tout le voifinage, & par la crainte d'être fubitement affaillis par un ennemi fi proche, & dont le nombre augmentoit fans ceffe; réduits à un état

désespéré, qui ne leur laissoit d'espoir de sûreté que dans la certitude du succès, le général & sa suite, crurent que le parti le plus convenable, étoit de faire retraite. Ils s'y déterminèrent le soir même, & l'exécutèrent sans obstacle durant la nuit. Ils arrivèrent le matin à Chunar avec tout leur bagage. Cependant ils furent obligés de laisser derrière eux les Cipayes blessés, & M. Hastings écrivit en leur faveur une lettre au *Nabab* Saadut-Ally, le priant de les prendre sous sa protection. Mais l'humanité du Musulman lui avoit déjà suggéré de prévenir les demandes du gouverneur. Dès que ce généreux étranger avoit appris leur situation, il leur avoit aussi-tôt donné des marques de sa bonté. Son cœur avoit été touché de leurs maux, quoiqu'il condamnât la politique qui les avoit causés. Il les visita lui-même, leur fournit des provisions, leur donna de l'argent, leur envoya des chirurgiens, & aussi-tôt qu'ils furent en état d'être transportés, il les fit venir à son quartier. Il eut toutes ces attentions, dans un tems où le crédit de la compagnie étoit parmi les naturels du pays fort incertain; lorsque la haine contre ses serviteurs étoit universelle & portée au plus haut degré; lors qu'Hyder-Ally triomphoit dans le Carnatic, & que le gouvernement suprême s'étoit rendu méprisable par sa violation des traités,

par ſon ambition démeſurée, & par des préten-
tions qu'il lui étoit impoſſible de réaliſer. Ces miſérables ſoldats, au milieu de leurs ennemis, trouvèrent un ami dans la perſonne de ce brave homme. Tels ſont les procédés qui ont valu de notre part, aux Indiens, le nom de barbares!

Benaram-Jumdit, *Vakeel* du Berar, vint rendre viſite au gouverneur général, le ſoir même qui précéda la retraite des Anglais. Quand il entra dans les jardins, tout étoit en déſordre : il ſuivit cependant la multitude, &, malgré ſon grand âge & ſon extrême corpulence, il marcha à pied avec ſon frère, ſans être accompagné d'un ſeul ſerviteur. Ils reſtèrent l'un & l'autre à Chunar, juſqu'à ce que le gouverneur général fût en état de retourner à Benarès. Beuwram-Pundit offrit même, ſans qu'on lui demandât, tout l'argent comptant qu'il poſſédoit, qui conſiſtoit en un *lack* de roupies, dans une circonſtance où M. Haſtings étoit dans le plus grand beſoin.

Pendant tout ce tems-là, le *Rajah* Cheit-Sing faiſoit des demandes réitérées pour terminer à l'amiable les différens paſſés. Il ſe plagnoit de l'extrémité où il avoit été réduit, & perſiſtoit à proteſter qu'il lui avoit été tout à fait impoſſible de réprimer la furie de ſes ſujets. Le jour même de l'affaire de Ramnagur, dans laquelle un ſi grand nombre de nos troupes avoit été

détruit, il fit au gouverneur des propositions d'accommodement : mais M. Hastings persista, ce semble, dans son plan inflexible de sévérité. Il ne condescendit pas même à répondre aux lettres du *Rajah*; il fit même si peu d'attention à quelques-unes, qu'il ne se rappelle ni de leurs dates, ni du tems où elles lui furent remises.

Toute cette affaire est enveloppée dans une sorte de majesté, dans une affectation de supériorité royale & si hautaine, qu'on ne sauroit la justifier par les principes ordinaires qui dirigent les hommes. Cependant M. Hastings permit à Cantoo-Banboo, son confident & son trésorier, de conférer avec le *Vakeel* ou l'envoyé de Cheit-Sing, Mirza-Abdoola-Beg. Il n'est pas aisé d'assigner la raison de cette permission, puisque la conférence ne produisit aucun effet, quoique le *Rajah* s'excusât des outrages commis au palais, en les imputant au domestique du résident, & offrît d'abandonner sa personne & tout ce qu'il possédoit au gouverneur, & de s'en rapporter à sa générosité pour le traitement qu'il voudroit lui faire. Cheit-Sing fut donc réduit à prendre malgré lui les armes pour sa propre défense. Le gouverneur crut qu'il étoit nécessaire, pour le progrès de la tragédie qui devoit s'exécuter, de le déclarer rebelle, de le proscrire, comme un objet indigne de toute protection,

& avec qui il n'étoit plus convenable à l'état de traiter.

Environ dans ce tems-là, le gouverneur général éprouva de nouveaux embarras, à cause de la résolution que prit le Vizir de lui rendre visite à Chunar. Les provinces d'Oude étoient presqu'ouvertement révoltées. Les oppressions exercées par les serviteurs de la compagnie, étoient devenues insupportables. La contagion s'étoit répandue dans tous les pays voisins, mais surtout dans les endroits qui étoient sous l'autorité des *Beguns*. On rapporta que ces princesses, qui résidoient à Fyzabad, sur la rivière Dewa, seconde ville des états du Vizir, épousoient ouvertement la cause de Cheit-Sing, & permettoient même à leurs officiers de se joindre à lui pour attaquer les Anglais. Toutes les provinces, en tirant vers les montagnes étoient en armes, & sembloient disposées à tout risquer pour expulser ces Européens. Le colonel Hannay étoit posté dans ce pays-là avec deux bataillons de Cipayes. Telle étoit l'indignation du peuple & son ressentiment contre les Anglais, que le colonel fut plusieurs fois attaqué, enveloppé, & plusieurs de ses soldats furent taillés en pièces. Les *Zimindars* excitoient leurs vassaux à commettre des outrages, & ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté, que M. Hannay put s'échap-

per. Au milieu de ces troubles, & tandis que la plupart de ses districts étoient dans cet état de fermentation, Assoph-ul-Dowlah, vint présenter ses respects au gouverneur général. Il étoit difficile de traiter comme ami, un homme de son importance, soupçonné d'être un secret ennemi: on avoit même prévenu le gouverneur général, que les complots les plus noirs étoient le véritable motif de sa visite. Quelques personnes proposèrent de faire garder M. Hastings, pendant leur entrevue, par un détachement de soldats capable d'arrêter les desseins perfides du prince Indien.

La présence du Vizir, pouvoit à la vérité être de quelque secours à la compagnie, vu l'état désespéré des affaires dans les provinces révoltées. Ses troupes, quoique composées d'une vile populace, auroient pu tenir le pays en respect & diviser l'attention des ennemis; mais le gouverneur général n'approuvoit pas trop l'avantage que le *Nabab* pouvoit tirer de cette circonstance. Il ne vouloit employer que les troupes de la compagnie pour étouffer une rébellion contre son autorité immédiate.

Le gouverneur Hastings s'efforça donc, par lettre, de dissuader le *Nabab* de la visite qu'il projetoit, & le pressa de retourner à sa capitale, promettant d'aller l'y trouver lorsque les trou-

bles de Benarès feroient appaifés. Mais le *Nabab* perfifta dans la réfolution de lui donner ces preuves de fon zèle & de fon attachement : il continua fon voyage. Leur entrevue fe paffa à la fatisfaction des deux partis, & la plus grande cordialité fubfifta entr'eux tant qu'elle dura.

L'efprit de rébellion qui agitoit alors les provinces de Benarès, gagna tous les pays voifins, foumis au gouvernement de la compagnie. La moitié du royaume d'Oude s'efforça de fecouer le joug des Anglais, de même que différens diftricts du Bahar. On y levoit publiquement des troupes pour le fervice des Infurgens. Le *Circar* de Sarum, l'une des plus grandes divifions de cette province, étoit envahi & défolé par Hutteh-Shaur, chef redoutable & foutenu par Cheit-Sing. Toutes les fonctions du gouvernement étoient fufpendues : le voifin pilloit fon voifin, & on s'entr'arrachoit les chofes néceffaires à la fubfiftance.

Cet anéantiffement momentané de l'ordre, produifit toutes les horreurs de l'anarchie. Pendant ces fcènes d'hoftilités, on ne pouvoit recévoir aucune information des pays voifins. Le gouverneur général, enfermé dans le fort de Chunar, ignoroit les effets de fes ordres, la fituation de fes troupes & le fort de fes meffagers.

Cheit-Sing ne négligea pas de peindre fa fitua-

tion aux princes du pays dans un manifeste, qui, par la justesse des idées & la simplicité du style, n'auroit pas été indigne de la plume de Tite-Live. Après avoir exposé sa conduite & celle de son père, les regrets amers de leur partialité mal entendue pour des étrangers qui n'avoient payé leurs bienfaits que par l'ingratitude & la trahison; après les avoir tous invités à se réunir dans une cause commune, pour expulser & extirper ces usurpateurs, que nulle concession ne pouvoit satisfaire, nul traité réprimer, il fait un contraste du pays qui est sous son gouvernement, & de celui qui est soumis aux serviteurs de la compagnie. Ce tableau est fait de main de maître. « Voyez, dit Cheit-Sing, voyez mes territoires & » voyez les leurs. Leurs aspects différens en mar- » quent plus visiblement la division, que les li- » mites que la nature ou l'art auroient pu pres- » crire. Mes champs sont cultivés, mes villes & » mes villages sont remplis d'habitans, mon » pays est un jardin, & mes sujets sont heureux. » Les principaux marchands de l'Inde, grace à » la sûreté de mon gouvernement, se rendent » dans ma capitale & y fixent leur résidence. » C'est la banque de l'Inde; elle contient les » trésors des Marattes, des Jacts, des Sacks, » des Indiens & des Européens. C'est ici que la » veuve & l'orphelin déposent toutes leurs ri-

» cheſſes, & qu'ils y trouvent un aſyle contre » l'avarice & la rapine. Le voyageur & l'étranger » peuvent, d'un bout de mes états à l'autre, » dépoſer leurs fardeaux & dormir en sûreté. » Dans les provinces de la compagnie, la famine » & la misère marchent enſemble à travers les » terres incultes & les villages déſerts. On n'y » rencontre que des vieillards & de pauvres in- » firmes incapables de fuir, ou des brigands » préparés au vol ou à l'aſſaſſinat. Quand les » Anglais ont paſſé ſur mes territoires, on les » a traités avec toutes ſortes d'égards, & on a » fourni à tous leurs beſoins. On a même dé- » chargé leurs *coolies* ou porteurs, de leurs far- » deaux, qu'on a portés pour eux de village en » village. Par-tout mes officiers ont eu ſoin de » leur fournir des vivres & des voitures à mes » dépens. Ils les ont accompagnés, prêts à exé- » cuter leurs ordres comme ils exécutent les » miens. Demandez à mes ſujets ſi quelqu'un » d'eux a trouvé un traitement ſemblable dans » les terres de la compagnie? N'ont-ils pas au- » contraire preſque toujours été volés & expoſés » à perdre la vie »?

Le quartier du gouverneur étoit, comme nous l'avons dit, à Chunar, fort ſitué ſur la rive méridionale du Gange. Les principales forces des ennemis étoient campées à Pateetah, à ſept milles

au sud dans la ligne directe du passage de Suckroot & de la forteresse de Lutteespore. Le détachement de Popham étoit posté à environ un mille de la ville, entre le fort & les ennemis.

Le lieutenant Polhill, qui arriva le 27 Aout avec six compagnies de Cipayes, tirées des gardes du Vizir, campa de l'autre côté de la rivière, & eut une escarmouche avec un gros parti de l'ennemi, à Seeker, ville & fort que l'on voyoit de Chunar. Polhill les battit, & leur prit une quantité considérable de grains, dont nos troupes avoient grand besoin. Le détachement, aux ordres de Blair, que Popham avoit envoyé pour surprendre le camp à Pateetah, ne fut pas moins heureux, quoiqu'il achetât sa victoire beaucoup plus cher. Les ennemis avoient absolument abandonné leur camp, mais ils étoient rangés en bataille à un mille de là, & ils attendoient l'attaque avec une résolution & une fermeté peu communes. Les Cipayes que commandoit Blair, animés, & par leur discipline, & par la confiance qu'ils avoient en leurs officiers Européens, rencontrèrent une si vigoureuse résistance, qu'ils furent en un instant rompus & mis en désordre. L'attaque subite des lieutenans Fallon & Birrel, à la tête de deux compagnies de Grenadiers, qui s'emparèrent du canon de l'ennemi, fut ce qui sauva le détachement & décida du sort de

la journée. Cependant nous eûmes un quart de nos troupes de tuées & de blessées, mais ce succès fut particulièrement avantageux, en ce qu'il redonna à nos soldats le courage & la confiance qu'ils avoient perdus par leur désastre à Ramnagur.

Environ huit jours après cette action, le major Crablee parut sur le bord de la rivière opposée à Chunar, avec deux régimens de Cipayes, deux compagnies d'infanterie Européene & trente Européens, de l'artillerie, quatre pièces de six, des tombereaux, des munitions, des bêtes de trait & de charge, & toutes les choses nécessaires pour entrer en campagne. C'étoit le colonel Morgan qui avoit fait marcher ce détachement. Le gouverneur général lui avoit envoyé plusieurs messagers pour lui en donner l'ordre, & par un excès de zèle, Morgan l'avoit prévenu. Pour plus de diligence, ils avoient descendu le Gange dans des bateaux, mais ils avoient été fort retardés dans leur passage à Allahabad, par les vents contraires. Le major avoit en cet endroit débarqué les troupes & les provisions, & avoit fait le reste du chemin par terre.

Ce fut le jour suivant, le 11 Septembre, qu'Assoph-ul-Dowlah, *Nabab* d'Oude, arriva & se posta de l'autre côté de la rivière. Aussi-tôt il

Il s'ouvrit entre lui & M. Hastings, une correspondance qui subsista pendant quelque tems avec toutes les circonstances de la supériorité d'un côté, & celles de la dégradation de l'autre, comme il arrive ordinairement entre un Chef & son vassal. L'influence qu'avoit le Gouverneur-Général dans les conseils de ce Prince pusillanime, entraîna un nombre d'injustices criantes, dont les plus proches parens du *Nabab* furent les victimes.

Assoph-ul-Dowlah, qui avoit à son service un certain nombre de nos troupes reglées, confioit au Résident Anglais, à sa Cour, le soin de ses affaires publiques & privées, & n'étoit plus réellement, sur-tout quant à l'administration de ses finances, qu'un simple tributaire des serviteurs de la Compagnie. Il dépendoit tellement d'eux que, suivant l'opinion des Naturels du Pays, les Anglais devoient être responsables de tout ce qui se passoit sous son gouvernement. Le père d'Assoph avoit laissé en dépôt à la mère & à la grand'-mère du même Assoph, certains trésors en argent, des effets précieux & des terres; enfin, de quoi soutenir leur dignité, & entretenir honorablement deux mille personnes, ses femmes, ses enfans nombreux, & leurs dépendans. Le *Nabab* se trouvant beaucoup endetté envers ses nouveaux maîtres, se laissa persuader par leurs créatures que

l'on avoit mises autour de lui, d'extorquer, sous différens prétextes, plusieurs sommes considérables à ses vieux parens; le tout montant à quinze millions cent vingt mille livres. Cependant, ils ne voulurent payer la dernière de ces sommes qu'à de certaines conditions, pour s'assurer les tristes restes de ce qui leur avoit été solemnellement legué par le testament du feu *Visir*; & afin que le *Nabab* actuel ne pût les inquietter davantage par de nouvelles demandes. Connoissant d'ailleurs les auteurs de ces exactions, ils voulurent que l'accord qu'ils faisoient avec lui, fût sous la garantie du Gouverneur général & du Conseil. Il se fit donc entre le *Nabab* & ses parens, un traité revêtu de toutes les formalités, garanti par le Résident Anglais à Oude, sous l'autorité & avec le consentement exprès du Conseil suprême.

Mais toutes ces précautions furent inutiles; on aliéna finalement l'héritage de ces vénérables Princesses, pour satisfaire la rapacité de nos compatriotes. Ce fut à Chunar, & pendant cette visite du *Nabab* à M. Hastings, qu'il se fit entr'eux un traité secret si fatal à la Famille Royale d'Oude. Dans cet accord mystérieux, le *Nabab* étoit autorisé & même excité à confisquer, pour son propre usage, le patrimoine de ses proches, les terres que le feu *Visir* leur avoit léguées pour

leur subsistance. Le seul dédommagement qu'on leur accorda, fut une pension égale au montant de leurs revenus : on n'eut même cette indulgence que pour ceux dont il étoit fait mention dans le traité fait sous la garantie du Conseil. On ne donna aucune sûreté pour le paiement des pensions, & on ne fit aucune compensation à ceux qui n'en avoit pas. Le prétexte frivole qu'on donna à cette injustice révoltante, fut de dire que d'après une loi Mahométane, le *Nabab* avoit droit à ces biens, & qu'il s'étoit engagé à s'en rendre maître : quelqu'équivoque que parussent ces prétentions, le Gouverneur-Général jugea à propos de les soutenir, malgré les engagemens auxquels le *Nabab* avoit si récemment souscrit. Il les approuva sans soumettre cette affaire à la considération du Conseil, & sans apprendre aux parties lésées à quel tribunal elles pourroient avoir recours pour se faire rendre justice. Un Magistrat Anglais prostitua même la commission de Sa Majesté Britannique, au point de se charger du vil emploi de dénonciateur, de recueillir nombre de témoignages fondés sur des *ouï dire* & des bruits vagues, dans l'intention évidente de couvrir les cruautés qu'on préparoit. Il mit tout en usage pour convaincre deux femmes âgées d'avoir formé le complot de

déposer leur fils, & d'exterminer toute la Nation Britannique.

Quelques foibles sentimens de la Nature, restés encore dans le cœur du *Nabab*, étoient les seuls obstacles qui s'opposoient à l'exécution de ce projet inhumain; mais le Gouverneur général n'étoit pas homme à se laisser arrêter dans ses projets par les suggestions fastidieuses d'une stérile sensibilité. La répugnance qui s'élevoit dans le cœur d'un fils, contre l'idée d'envelopper les auteurs de ses jours dans l'indigence, étoit trop foible pour entrer en concurrence avec le desir de la vengeance, la soif de l'or, ou les sauvages inclinations d'un despote. Le *Nabab* proposa de s'emparer des trésors de sa mère, plutôt que de donner les mains à l'aliénation des biens qu'il s'étoit si récemment & si solemnellement en-engagé à lui conserver. Cette proposition fut aussi-tôt acceptée; mais elle n'empêcha pas que par la suite on ne prît aussi les terres. Depuis le règne de Claude Néron, l'on n'avoit rien vu de semblable aux outrages qu'entraîna l'accomplisse-ment de ces projets iniques. Les Serviteurs ou Ministres affidés de ces nobles Princesses furent pris, emprisonnés & traités comme les plus vils criminels. Ils restèrent près d'un an aux fers, & ne furent redevables de leur liberté qu'à l'humanité de M. Bristow. Le sort des dames du

Zenana ne fut pas meilleur, quoiqu'en mourant le feu Visir les eût particulièrement recommandées à la protection de M. Hastings. Elles furent renfermées dans le Palais de Fyzabad, & gardées par des Cipayes commandés par un Officier Anglois. Après tant & tant d'insultes, on diminua la pension fixée pour leur subsistance : on les laissa bientôt manquer du nécessaire : pressées par la faim & le désespoir, elles éludèrent la vigilance de leurs gardes, sortirent de leurs appartemens, &, dans l'état le plus abject & le plus humiliant pour des femmes de ce pays-là, elles accoururent en foule dans la place du marché. On les fit pourtant rentrer au harem; & la Famille Royale de Sujah-ul Dowlah, second Prince de l'Empire de l'Indostan, fut frappée à coups de bâtons, par une soldatesque impitoyable au service de la Compagnie des Indes. Il n'est pas aisé de donner les raisons pour lesquelles deux mille personnes de haute condition furent ainsi réduites à la plus terrible détresse, à moins de supposer un dessein barbare de les faire mourir de faim.

Le Major Popham avoit alors à ses ordres quatre régimens & un bataillon de Cipayes, trois compagnies d'Européens, une de Grenadiers, une d'Infanterie légère, une de Chasseurs, six compagnies des Gardes-du-Corps

du *Nabab* & trente hommes de l'artillerie. Il arrivoit des renforts de tous côtés, & il y eut bientôt des forces plus que suffisantes, pour faire face à toute armée quelconque qu'on pourroit leur opposer. Les troupes réglées & irrégulières du *Ra,ah* ne montoient pas à plus de sept mille hommes. Une populace innombrable, assemblée à la hâte par différens Chefs du voisinage, augmentoit le nombre d'hommes, mais ajoutoit très-peu à la force du corps. Le *Rajah* n'étoit point fait, ce semble, pour la guerre. Ses Officiers n'avoient aucune idée de l'art militaire; ses Soldats étoient sans discipline, & ses conseils pusillanimes & indécis.

Il étoit pourtant convaincu qu'il avoit affaire à des troupes bien supérieures aux siennes; aussi étoit-il plus enclin à négocier qu'à combattre: malgré le peu de succès de ses premières propositions, il les renouvella au Gouverneur-Général, & l'importuna de ses lettres, toutes écrites dans le style le plus soumis. Mais plus il laissoit voir la mortification qu'il devoit naturellement sentir dans cet état de dégradation, plus ses propositions étoient rejettées avec insolence.

Messieurs Barnet & Cantoo-Baboo, ses prisonniers, intercédèrent inutilement pour lui. Plusieurs de ses lettres furent, ce semble, perdues ou déchirées. On dit que la substance en étoit

toujours la même; qu'elles étoient remplies de soumissions, de protestations d'innocence, & de professions sincères, de vouloir se réconcilier. Il déclaroit, dans les termes les plus solemnels, qu'il n'avoit eu aucune part au massacre du palais; qu'il n'avoit, dans aucune occasion, été l'agresseur; qu'il n'avoit pas mérité le traitement qu'il essuyoit, & qu'il étoit encore prêt à prouver ses assertions, à démontrer & à conserver sa loyauté & à en renouveller le serment. Il osoit même dévoiler aux yeux du Général Anglais toutes les ressources qui lui restoient encore, en cas qu'on le poussât jusqu'à la dernière extrémité. A ces humbles requêtes, le Gouverneur-Général ne répondit point. Il se retrancha dans ce silence hautain, dont le puissant insulte ordinairement le foible. Il ne chercha qu'à faire sentir au *Rajah* que dans les circonstances présentes, son langage étoit encore présomptueux, & qu'il ne paroissoit pas encore assez convaincu de leur inégalité.

M. Hastings se trouvoit alors en état d'accomplir tous les projets qu'il avoit en vue. Les troupes, par leurs différens succès dans plusieurs nouvelles escarmouches, & par les renforts qu'elles avoient reçus, étoient fières & remplies de confiance. Leurs Officiers étoient courageux, & leur habileté étoit éprouvée. Les ennemis n'étoient qu'une canaille méprisable. Les seuls obs-

tacles qui paroissoient insurmontables étoient les places fortes, encore au pouvoir de l'ennemi. Ramnagur fut surprise par un stratagême conçu & exécuté par l'adresse d'un traître. Il étoit aussi question de réduire Pateetah, & de s'assurer du passage de Suckroot. L'entreprise réussit également dans ces deux places. Quoique défendu par le fort Lutteefpore, le *Rajah* se trouva personnellement enveloppé dans le danger le plus imminent. Le passage de Suckroot étoit barricadé derrière lui, tandis que Popham, à la tête d'un gros corps de troupes, le serroit de front. Ainsi investi, il n'eut d'autre ressource que la fuite; mais par quelle route, par quel passage pouvoit-il éluder la vigilance d'un ennemi, qui remplissoit déjà les recoins les plus cachés des montagnes. Cependant, encouragé par quelques-uns de ses plus fidèles & de ses plus intrépides partisans, il eut le bonheur de se soustraire, & par un long détour, à travers des collines & des marais, il arriva dans la grande route à quelques milles au-delà de Suckroot. Il s'avança alors vers Bedjeygur avec toute la précaution & toute la diligence possibles. Son sort étant en quelque sorte décidé, la rébellion que le commencement de ses souffrances avoit excitée s'éteignit en un instant. La multitude intraitable, après avoir pillé les Habitans de Lutteefpore se dispersa; alors, tout fut

terminé. On ne jugea pas qu'il fût nécessaire de faire de nouveaux efforts, puisqu'il n'y avoit plus de butin ni d'autres avantages à espérer. Changer de maîtres est une chose indifférente pour des hommes qui gémissent dans l'esclavage, & qui n'agissent que par intérêt.

Le pays reprit aussi-tôt sa première tranquillité. Les Fermiers, les *Ryots*, les Manufacturiers quittèrent toute idée de guerre & de pillage pour reprendre celles de l'humble industrie. En peu d'heures, l'aspect des villes, des villages & des campagnes fut totalement changé. Au lieu de s'assembler par troupes, de méditer des entreprises de vengeances, ou d'exercer des instrumens destructeurs, les paysans dispersés retournèrent à leurs occupations accoutumées. N'ayant pas de chef habile à leur tête, frappés de la catastrophe de celui qu'ils préféroient, ils n'avoient plus d'objet assez important ni assez général pour les engager à réunir & diriger leurs efforts. Ainsi consternés de la destinée du Prince en faveur duquel ils avoient pris si promptement les armes, ils les mirent bas avec la même promptitude, & se dispersèrent d'un commun accord; comme l'arcade tombe lorsqu'on en ôte la pierre principale. Pour encourager ces symptômes renaissans de bonne volonté & de soumission, le Gouverneur-Général fit publier une proclamation, offrant un pardon général à ceux qui

reconnoîtroient inceſſamment l'autorité de la Compagnie. Le *Rajah* & ſon frère Sujan Sing, furent exceptés, ainſi que Goſſe-Gunge, ville dans laquelle on avoit aſſaſſiné deux ſoldats durant les troubles.

Le *Nabab* Viſir ayant finalement appris de quelle manière le Gouverneur-Général vouloit qu'on ſe conduisît par la ſuite envers les Princeſſes ſa mère & ſa grand-mère, retourna dans ſon pays, où l'eſprit de rebellion continuoit de régner. Les Naturels, accablés ſous la double ſervitude, à laquelle ils étoient réduits par le double Gouvernement, ou la double tyrannie, jettés hors de leur caractère patient & timide, par une répétition continuelle d'inſultes, étoient par-tout révoltés, & déſeſpérés : les eſſains nombreux des Commis qui s'attachoient en affamés ſur les provinces d'Oude, & la cruauté des troupes, qui comme la peſte portoient le ravage & la deſtruction par-tout où elles s'arrêtoient, avoient alors changé en déſerts les Provinces les plus floriſſantes de l'Inde: depuis nombre d'années on exigeoit dans tous les villages les impôts à la pointe de la bayonnette. On commença par le *Ryot*, dont on prit avec impunité le mince ſalaire, qui lui coûtoit tant de ſueurs & de fatigues; on attaqua enſuite les biens du riche & les héritages des Grands. On foula aux pieds les privilèges de Religion, la foi-

blesse du sexe, & la dignité des rangs. Les mesures actuelles de la *Durbar* étoient même directement contraires à la volonté d'un Prince dont tout le Royaume d'Oude conservoit encore la mémoire avec la plus grande vénération. Les Habitans voyoient le fils & le successeur de Sujah-ul-Dowlah, devenu entre les mains de quelques étrangers, un instrument d'oppression contre sa famille & ses plus proches parens. C'étoit plutôt contre cette autorité tyrannique qu'ils étoient révoltés, que contre l'autorité du *Nabab* lui-même. Cependant il étoit impossible de l'affranchir de ce joug pesant, & il étoit tellement assouvi, qu'il ne pouvoit plus agir pour ses intérêts sans agir en même tems pour ceux de la Compagnie. La rébellion qui régnoit dans toutes les parties de ses Etats, supposoit donc une distinction qu'il ne pouvoit avouer, & tendoit vers un objet, que dans les circonstances actuelles, il étoit de son devoir & de son intérêt de désapprouver. La politique qu'il adopta fut de retourner promptement dans ses Etats, afin que les succès de la Compagnie dans les pays voisins & sa présence pussent y ramener la paix & la subordination.

Le Gouverneur-Général étant retourné à Benarès, s'occupa pendant quelque temps à faire les arrangemens d'un nouveau Gouvernement.

Mehiparain, premier de la ligne de Bulwant Sing, ſuccéda à la Principauté du *Rajah*. Il étoit petit-fils de ce Prince chéri du peuple, né d'une de ſes filles, mariée à Doorbijey Sing; il étoit mineur, & ſes pere & mère encore vivans. Son père, ſous le titre de *Naïb*, fut chargé de l'adminiſtration des affaires publiques. Par cette révolution, le tribut que la Zemindarie payoit à la Compagnie fut augmenté de plus du double; le profit ne fut de 4800,000 par an, outre beaucoup de butin. C'eſt à cette époque que commença cette heureuſe veine de ſuccès, qui depuis ont couronné toutes nos entrepriſes dans l'Inde. Deux jours après la fuite du *Rajah*, il arriva de Dinapor un gros détachement de Cipayes, aux ordres du Major Cramford. Le Colonel Hannay, qui avoit été réduit à la plus terrible détreſſe, ſur les bords de la Dewa, reçut à propos les ſecours les plus efficaces du Major Naylor. La multitude qui s'étoit attroupée, dans ce pays-là, fut diſperſée, & les troubles qu'elle avoit occaſionnés commençoient à ſe diſſiper. Futteh-Shaw fut chaſſé du Circar de Sarum où il avoit, depuis quelque tems, maintenu une eſpèce d'indépendance, en dépit de tous les efforts du Gouvernement. La nouvelle que le Colonel Muir avoit fait une paix ſéparée, & conclu un traité d'alliance & d'amitié avec Sindia, l'un des prin-

cipaux chefs Marattes, vint aussi ajouter à la satisfaction que devoit naturellement causer une suite d'évènemens si fortunés.

Animé par les renforts considérables qu'il avoit reçus, par les avantages que ses troupes avoient remportés dans toutes les actions, & par la perspective d'un butin immense, Popham s'avança avec l'armée jusqu'à Bedjeygur, pour attaquer le *Rajah*, Bedjeygur, le dépôt tant desiré des trésors de son père, des siens & de ceux de sa famille. Cette place est située à environ cinquante milles au sud-est de Chunar, non loin des frontières. Le fort est sur le sommet d'un rocher, élevé perpendiculairement de sept cens quarante-cinq pieds au-dessus du niveau des pays voisins. Après la forteresse de Gualier, on la regardoit généralement comme la place la plus imprenable de l'Inde; mais Cheit Sing ne se crut pas en état de résister à un ennemi qui avoit déjà pu prendre l'autre fort; il abandonna Bedjeygur, à l'approche de Popham, forcé de laisser derrière lui la meilleure partie de ses trésors, ses femmes, sa mère & son épouse, qui restèrent dans Bedjeygur avec une garnison assez considérable. Cependant il emporta plus de sept millions deux cens mille livres en argent, outre des diamans d'un grand prix; ce fut, dit-on, tout ce que les

éléphans & les chameaux qu'il avoit avec lui purent porter.

C'est ainsi qu'au mépris des engagemens les plus sacrés qui lient les Nations & les hommes, M. Hastings parvint enfin à expulser un Souverain revêtu de toute l'autorité légale, qui, depuis plusieurs années, en exerçoit tous les droits, en remplissoit toutes les fonctions, qui battoit monnoie, recueilloit les revenus, administroit la justice, & tenoit des forces militaires sur pied pour la défense de sa personne. Il n'étoit vassal du Gouverneur-Général & du Conseil qu'à de certaines conditions stipulées, & d'après les conditions, il avoit droit à leur protection. Dans une infinité de traités aussi authentiques & aussi positifs qu'ils peuvent l'être entre les hommes, on avoit, à la requête même de M. Hastings, promis solemnellement & sur la foi publique, que les serviteurs de la Compagnie ne tenteroient plus à l'avenir aucune usurpation sur les droits du *Rajah*. Mais on ne tarda pas à rompre ces foibles barrières, lorsqu'il fut question de satisfaire le ressentiment d'un despote. Lorsque le bruit courut que M. Hastings avoit résigné, & qu'un autre Gouverneur-Général étoit nommé à ce poste important, le *Rajah* avoit imprudemment témoigné sa satisfaction d'un évènement qu'il croyoit avantageux pour

l'Inde entière. Cette conduite fut regardée comme l'affront le plus insultant; l'on se promit bien d'en tirer à la première occasion la vengeance la plus exemplaire; le *Rajah* fut d'abord proscrit, & on prit la résolution sanguinaire de vendre au *Nabab* d'Oude la Souveraineté de la Compagnie sur Benarès, de déposséder le *Rajah* de ses territoires, de s'emparer de ses forteresses; & d'enlever de son trésor une somme de 12,000,000; & M. Hastings étoit si déterminé à exécuter le plan de destruction qu'il avoit formé, qu'il refusa la somme de quatre millions huit cens mille livres, que le *Rajah* offroit pour prix de la paix, plutôt que de ne pas en venir aux extrémités qu'il méditoit.

La sévérité, quand elle est opposée aux règles fondamentales de la justice & de l'équité, agit sans frein & sans mesure, comme le principe extravagant qui lui a donné naissance. Après que Cheit-Sing eut laissé le champ libre à l'autorité du Gouverneur-Général, en abandonnant sans retour le pays de Benarès & tous les priviléges de son gouvernement, lors même que ses partisans commençoient à profiter du pardon offert par la proclamation, & que les troubles des insurgens étoient appaisés, on devoit espérer que les ressentimens se seroient éteints avec les causes qui les avoient produits. Cependant, M. Has-

tings envoya un Corps de troupes contre la forteresse de Bedjeygur, où la mère de Cheit-Sing, sa femme, dame respectable & intéressante, & toutes les autres femmes de la famille du *Rajah* & de celle de son père, avoient fixé leur résidence : sous prétexte que tout ce que ces innocentes créatures avoient en leur possession appartenoit au *Rajah*, il résolut, sans se donner la peine de produire aucune preuve, de les envelopper dans la destinée de Cheit-Sing, de les traiter comme rebelles ; & sans autre forme de procès, de forcer le lieu de leur retraite, & de s'emparer de leurs trésors. Les ordres donnés pour accomplir ce forfait, étoient aussi cruels que précis. « Si ce que l'on m'a rapporté, dit-il, est » vrai, en rejettant ses demandes, ou en refu» sant de négocier avec elle, vous serez bientôt » maître du fort sans conditions. Je crains » qu'elle ne tâche de frustrer les vainqueurs d'une » partie du butin, si on lui permet de se retirer » sans être fouillée. Je serois fâché que vos Offi» ciers & vos soldats perdissent la plus petite » part d'une récompense qu'ils ont si bien mé» ritée ».

Malgré l'ardeur des troupes & l'habileté des Officiers, les difficultés que l'on rencontra dans le siége de Bedjeygur le firent durer jusqu'au milieu de Novembre. Les Anglois s'étoient alors

avancés

avancés si près à la sappe, qu'ils avoient une mine prête à jouer, au moyen de laquelle ils espéroient pouvoir donner l'assaut à la place. Alors, la mère du *Rajah*, qui avoit le commandement absolu, se détermina à rendre le fort par capitulation. Les seules conditions qu'elle put obtenir d'une foule de mercenaires enflés de leurs succès & avides de ses trésors, furent qu'on lui accorderoit quinze pour cent sur les effets qui étoient dans le fort; qu'elle auroit permission de rester dans le pays, ou de suivre son fils, suivant son inclination, & que dans tous les cas elle seroit sous la protection du Gouvernement.

Ces conditions, quoique dures & accordées avec une hauteur & une insolence que les loix de la guerre n'autorisent pas chez les nations civilisées, furent indignement violées. Les femmes, qui s'étoient résignées avec confiance à ces Officiers, dont le devoir, d'après leur promesse, étoit de les protéger, furent abandonnées aux perquisitions indécentes des soldats, qui les traitèrent avec grossièreté, & les dépouillèrent des choses nécessaires. M. Hastings autorisa, au moins indirectement, cette brutalité dans une lettre qu'il écrivit à Popham. Il craint, dit-il dans cette lettre, que l'urbanité de ces braves soldats ne les porte à un excès de délicatesse envers ces malheureuses femmes. Quel gouvernement détes-

table que celui qui cherche à détruire les plus tendres inſpirations de la nature ; celui qui exerce ſa tyrannie ſur l'innocence, la beauté, la foibleſſe, & dédaigne toutes ces tendres conſidérations qui ont été reſpectées dans toutes les ſociétés, & par tous les grands hommes de l'univers !

Nos troupes s'emparèrent donc de toutes ces richeſſes, qui avoient ſi long-temps été l'objet des deſirs du Gouverneur-Général. Cependant, au lieu de les convertir à l'uſage public, ou de s'en ſervir pour les néceſſités urgentes de l'Etat, il les donna à ces troupes qui avoient ſi bien ſervi ſon reſſentiment. Les Officiers ſe crurent dument autoriſés, d'après les termes de ſa lettre au Général, à faire cet emploi du butin. Les ſoldats avoient exécuté d'une manière ſi brillante un plan d'opération que le Gouverneur-Général avoit ſi fort à cœur, qu'on n'eſt pas étonné de voir qu'il préféra, en cette occaſion, la ſatisfaction du ſoldat aux beſoins urgens de la Compagnie, craignant cependant que ſon autorité même ne fût pas, dans les circonſtances où il ſe trouvoit, ſuffiſante pour réaliſer leurs eſpérances. Les Officiers réſolurent unanimement de diſtribuer, ſur les lieux, le butin tombé entre leurs mains ; & un jour après la priſe du fort, ils accomplirent cette réſolution, qui leur donna la

possession assurée de toutes ces richesses. L'argent monnoyé montoit à une somme de vingt-cinq *lacks*. Il y avoit aussi une grande quantité de riches bijoux, des rubis, des diamans, des émeraudes & autres pierres précieuses.

Les Membres du Conseil étoient loin d'acquiescer à cette distribution du trésor du *Rajah*. Elle étoit contraire à leur attente & aux ordres de leurs supérieurs. Ils la condamnèrent comme une mesure qui pouvoit avoir les conséquences les plus funestes. Les *arrêtés* qu'ils firent à ce sujet, montrèrent leur mécontentement ; ils portoient « que le Gouverneur-Général n'avoit ni » formellement ni indirectement désavoué leur » droit (1) au butin trouvé dans le fort ; que la té- » mérité des Officiers, en se l'appropriant, étoit

(1) Le butin qui, en argent comptant, montoit à plus de sept millions quatre cens quatre-vingt-huit mille livres, fut ainsi partagé :

| | |
|---|---|
| Au Général en chef, . . . . . . . . | 882,000 |
| A chacun des Majors, . . . . . . . . | 134,856 |
| A chaque Capitaine, . . . . . . . . | 72,000 |
| Aux Officiers Indiens, une part bien peu considérable. | |
| A chaque Cipaye, . . . . . . . . . . | 144 |

*Nota*. On suppose qu'on disposa de cette manière des deux tiers du trésor.

» une preuve qu'ils ne se croyoient point suffi-
» samment autorisés ; que le Gouvernement, en
» acquiesçant à de pareilles mesures, établiroit
» des exemples dangereux ; & qu'ils ne pouvoient
» négliger de réclamer pour cet objet les droits
» de la Compagnie ; mais qu'ils laisseroient
» cette question à la décision des loix ». Ils souhaitoient pourtant que les Officiers voulussent laisser le tout à la décision du Conseil. On leur promettoit, en ce cas-là, d'interprêter, de la manière la plus favorable, la lettre du Gouverneur Général, qu'ils avoient citée dans leur défense. On leur recommandoit en même-tems de prêter au trésor leurs parts respectives, à des intérêts ordinaires, excepté ce dont ils avoient eux-mêmes absolument besoin, & dont ils déclareroient, sur leur honneur, ne pouvoir se passer. On les somma de faire réponse à cette demande, dans un tems marqué, faute de quoi le Conseil regarderoit leur refus comme désobéissance, & agiroit en conséquence.

Ainsi finit cette expédition mémorable du Gouverneur-Général à Benarès, l'année 1781. Il ne l'entreprit, ce semble, que pour satisfaire son propre ressentiment contre ce Prince infortuné, dont il sut si sévèrement punir la témérité, ou plutôt l'inadvertance, que son histoire peut servir de leçon aux grands propriétaires vassaux de la Compagnie.

Si les besoins pressans d'un Etat sont une excuse valable pour de semblables outrages, on verra, par cette relation, qu'ils sont bien peu utiles lorsqu'ils sont l'ouvrage du despotisme ; car le *Rajah* trouva moyen d'emporter la plus grande partie de ses trésors, & l'armée s'appropria le reste.



# CHAPITRE XII.

*Une Flotte Françaiſe paroît devant Madras. — Elle eſt pourſuivie par* Sir Edward *Hughes, qui s'empare d'une partie du Convoi. Combat. — Les ennemis tiennent le vent, & ne ſont plus apperçus le matin. — Le* Sultan *&* le Magnanime *venant d'Angleterre joignent* Sir Edward. — *Combat ſanglant ſur la côte de Ceylan. Suites de ces actions. — Succès d'Abingdon. — Paix avec les Marattes. — Ouragan. — Famine. — Opérations de l'armée ſur la côte de Malabar. — Onore aſſailli. — Mort d'Hyder. — Canara envahi. Mécontentemens de l'armée. — Mangalore. — Terreur panique dans Ampadore. Le Général Matthews capitule. — Sort du Général & de ſes Officiers. Les auxiliaires Français refuſent de combattre contre les Anglais. — Sir Eyre-Coote meurt à Madras. — Succès dans le Pays de Coimbatour. — Dernier Combat naval entre les Flottes Françaiſe & Angiaiſe. — Ceſſation des hoſtilités.*

TANDIS que M. Haſtings employoit les forces de la Compagnie pour aſſujettir quelques-uns de

ses vassaux les plus importans dans les extrémités du Bengale, les Français menaçoient d'anéantir notre puissance sur la côte de Coromandel. Lorsque *Sir Edward* Hughes, après la prise de Trincomale, arriva dans la rade de Madras, il fut informé, par Milord Macartney, alors Gouverneur, qu'il avoit paru sur la côte une flotte Française de trente voiles; qu'elle avoit fait plusieurs prises, & qu'on la supposoit à environ vingt lieues au nord. Notre escadre n'étoit composée que de six vaisseaux de ligne, & avoit été si long-temps en mer qu'elle se trouvoit en fort mauvais état. Les équipages étoient affoiblis par les maladies, & manquoient de provisions. Exposé d'ailleurs dans une rade ouverte aux attaques d'un ennemi si supérieur, l'Amiral se trouvoit dans une position fort critique, le lendemain de cette nouvelle allarmante. Cependant, il fut renforcé par l'arrivée du Capitaine Alms, qui montoit le *Monmouth* de soixante-quatre, par celle du *Héros* de soixante-quatorze, & de l'*Isis* de cinquante canons.

On fit toute la diligence possible pour mettre la flotte en état de service, & pour la rendre, en quelque sorte, capable de faire face à l'ennemi. *Sir* Eyre-Coote, animé de son zèle ordinaire, lui fournit un secours de trois cens hommes. Mais, malgré toute cette diligence, avant

qu'elle fût complètement équipée, la flotte de France, composée de douze vaisseaux de ligne, y compris l'*Annibal*, prise Anglaise, & un autre vaisseau de cinquante, de six frégates, de huit transports & de six prises, parut tout-à-coup le 15 Février. M. de Suffren, qui avoit succédé au commandement à la mort de M. d'Orves, n'étant pas informé des renforts que les Anglais venoient de recevoir, & voyant qu'il avoit neuf vaisseaux à combattre au lieu de cinq qu'il espéroit trouver, abandonna son projet d'attaque; & levant l'ancre à quatre heures de l'après-midi, dirigea sa course vers le sud. Les Anglais leur donnèrent la chasse, & les poursuivirent toute la nuit. Au point du jour, on observa que les ennemis faisoient alors différentes routes; leurs douze vaisseaux de ligne & une frégate portoient à l'est de la flotte Anglaise, & à environ quatre lieues de distance, tandis que les autres frégates & les transports n'étant éloignés que de trois lieues, faisoient voile pour Pondichéry. Dans ces circonstances, le seul moyen d'engager une action étoit de donner le signal d'une chasse générale au sud-ouest, parce que le Genéral Français s'efforceroit indubitablement de protéger son convoi; &, malgré la supériorité du nombre & des forces de l'ennemi, *Sir Edward* ne craignoit pas d'en venir à cette

décision. Notre flotte s'empara bientôt de six vaisseaux, dont cinq étoient Anglais, nouvellement pris, & qui avoient encore leurs équipages à bord. Le sixième étoit le *Lauriston*, transport Français de treize cens tonneaux. Sa cargaison consistoit en un train d'artillerie, destiné pour Hyder; une grande quantité de poudre à canon; & un assortiment complet d'autres provisions de guerre. Il y avoit à bord plusieurs Officiers & trois cens hommes du Régiment de Lauzun. On sentit alors vivement le grand désavantage de ne point avoir de frégates. Quelques frégates auroient suffi pour s'emparer de tout ce riche convoi, que l'on fut obligé d'abandonner à l'instant qu'on étoit sur le point de le prendre; car le Général Français, voulant empêcher le succès d'une manœuvre si habile, força aussi-tôt de voiles, pour protéger son convoi; ce qui obligea notre Amiral à rappeller ses vaisseaux, à faire partir ses prises pour Négapatnam, & à se disposer au combat. Les vents contraires & variables, & des brumes épaisses, empêchèrent, pendant quelque tems, les flottes de s'approcher, & fournirent aux deux Amiraux une occasion d'exercer leur habileté dans la tactique navale. Le vent, tout incertain qu'il étoit, se trouvoit toujours favorable aux Français; & *Sir Edward*, malgré son expérience & son activité, fut à la

fin obligé de combattre avec beaucoup de désavantage. Quelque fâcheuses que fussent ces circonstances, il donna pourtant le signal de former la ligne de bataille. Huit vaisseaux ennemis purent diriger toute leur attaque contre cinq des nôtres, dont l'*Isis* de cinquante canons, étoit un des quatre de nos meilleurs vaisseaux : l'*Eagle*, le *Monmouth*, le *Worcester* & le *Burford*, quoique commandés par quatre de nos meilleurs Capitaines, restèrent spectateurs oisifs à l'avant-garde, sans pouvoir porter le moindre secours. Le *Superbe* de soixante-quatorze, monté par *Sir Edward*, étoit au centre : le *Héros*, de la même force, commandé par le Capitaine Wood; l'*Isis*, par Lumley; le *Monarca* de soixante-huit, par Gill; & l'*Exeter* de soixante quatre aux ordres du Commodore King & du Capitaine Reylands, étoient les quatre qui formoient l'arrière-garde. L'*Exeter*, le dernier, & fort mauvais voilier, étoit à une grande distance du navire qui le précédoit. Trois vaisseaux de l'ennemi portèrent sur le champ sur lui, & commencèrent une furieuse canonnade. Le *Superbe* fut en même-tems attaqué avec autant de violence; c'étoient les deux vaisseaux auxquels les Français parurent principalement s'attacher. Après avoir soutenu pendant deux heures ces attaques vigoureuses, & comme ils

étoient déjà désemparés, il s'éleva tout-à-coup une bouffée de vent qui leur fut favorable, & ils attaquèrent à leur tour. Alors, l'action recommença avec tant de vigueur du côté des Anglais, qu'en une demi-heure, vers la fin du jour, les vaisseaux Français, qui avoient beaucoup souffert, retinrent le vent, & toute leur flotte fit voile pour le nord-est. Les deux vaisseaux de notre escadre, qui avoient essuyé le fort de l'action, étoient, pour ainsi dire, écrasés. Pendant tout le combat, ils avoient soutenu un feu terrible venant de toutes les directions. Le Capitaine Stephens, du *Superbe*, & le Capitaine Reylands, de l'*Exeter*, Officiers d'un mérite distingué, furent tués. Nous eûmes trente-deux hommes de tués, & quatre-vingt-quinze de blessés. A bord du *Superbe*, de l'*Exeter* & du *Héros* seuls, il y eut trente hommes de tués, & quatre-vingt-sept de blessés. La situation de l'*Exeter*, durant ce combat sanglant, fut terrible & digne de pitié. On s'attendoit, à chaque bordée, à le voir couler bas. Il est étonnant qu'il ait pu tenir contre le feu continuel de trois vaisseaux de ligne, qui tiroient sur lui à bout portant, & avec tout l'avantage de la situation, tandis que lui ne pouvoit pas même manœuvrer. Le sang-froid & l'intrépidité du Commodore au milieu de cette scène affreuse, furent un exemple à

ſuivre & à admirer. Au plus fort du combat, il fut preſque aveuglé par le ſang & par la cervelle du Capitaine Reylands, que fit voler ſur lui un boulet de canon. Le maître d'équipage vint lui dire : Que pouvons-nous faire, Capitaine, avec un navire déjà dans le plus affreux délabrement ? Il faiſoit cette queſtion à l'inſtant où deux vaiſſeaux Français s'avançoient ſur lui à force de voiles. « Ce qu'il y a à faire ? répondit-» il froidement ; combattre juſqu'à ce qu'il coule » à fond ».

L'*Exeter* & le *Superbe* avoient été ſi maltraités dans cette action, qu'on jugea à propos de faire voile pour Trincomale, le ſeul endroit où le dommage pouvoit être réparé. Cependant, les réparations ſe firent avec tant de célérité, que l'eſcadre parut, au milieu de Mars, devant Madras, ſans avoir apperçu l'ennemi. En retournant à Trincomale avec un renfort de troupes & de proviſions pour cette garniſon, *Sir Edward* fut joint par le *Sultan* & le *Magnanime*, l'un & l'autre de ſoixante-quatorze, venant d'Angleterre. Quoique les équipages de ces deux vaiſſeaux fuſſent attaqués du ſcorbut, le deſir que l'Amiral avoit de couvrir le convoi chargé de troupes & de proviſions qu'il attendoit d'Europe, lui fit continuer ſa route ſans chercher ou ſans éviter l'ennemi. Les Français, inſtruits de la deſtination

de ce convoi, & voulant l'intercepter ou empêcher qu'il ne joignît la flotte, parurent le 8 Avril au nord-est, & sous le vent des Anglais. Les deux armées navales restèrent dans cette position ce jour-là & les trois jours suivans; mais *Sir Edward* Hughes, ayant atteint la côte de Ceylan, à environ quinze lieues au vent de Trincomale, y dirigea sa route. Ce fut au détriment de la flotte Anglaise; car les ennemis ayant gagné le vent pendant la nuit, furent en état de porter le matin sur notre arrière-garde. *Sir Edward* hissa aussi-tôt le signal de former une ligne de bataille sur le côté stribord, à deux cables de distance, tandis que les ennemis étoient à six milles, & qu'ils avoient tout l'avantage du vent & de la position. Nos vaisseaux se trouvoient sous le vent, pressés entre la côte & une flotte supérieure : trois heures se passèrent à manœuvrer : cinq vaisseaux, qui formoient l'avant-garde des Français, s'étendirent pour engager l'avant-garde Anglaise, tandis que M. de Suffren, avec sept autres vaisseaux, porta sur le *Superbe* & ses deux seconds, le *Monmouth* & le *Monarca*. Deux vaisseaux de soixante-quatorze, s'avancèrent du *Superbe* jusqu'à portée de pistolet, & l'attaquèrent avec tant de furie, que l'on ne douta pas qu'ils n'eussent l'intention de l'enlever par un coup de main à l'abordage. Cette attaque

vive dura environ dix minutes, après lesquelles l'Amiral Français, considérablement endommagé par le déluge de feu qui sortoit du *Superbe*, fit place aux vaisseaux qui le suivoient, & se tint sur la même bordée du *Monmouth*, qui étoit déjà suffisamment engagé. Le combat continua avec une furie incroyable, sur-tout au centre, où l'Amiral Hughes résista avec l'intrépidité & la fermeté d'un marin Anglais, au nombre & aux forces supérieures de l'ennemi. A la fin, le *Monmouth*, vers les trois heures, après avoir soutenu le feu réuni de deux vaisseaux, dont l'un d'égale force & l'autre supérieur, outre la canonnade d'un troisième en passant, perdit d'abord son mât d'artimon, & ensuite son grand mât, & fut forcé de se laisser dériver sous le vent, hors de la ligne. Les ennemis firent un dernier effort pour l'enlever; mais ils furent repoussés par le feu terrible du *Monarca* & du *Sultan*. Notre Amiral espéroit que le vent changeroit comme à l'ordinaire dans l'après-midi; mais il fut trompé dans son attente. Pour éviter que ses vaisseaux ne fussent jettés à la côte, il fut donc obligé, à quatre heures moins vingt minutes, de mettre le signal pour tenir le vent, en formant une ligne de bataille en avant, & combattre l'ennemi pendant cette évolution. Les deux armées paroissoient alors également desirer

de gagner un mouillage. Le Général Français avoit, de bonne heure, été obligé de changer de vaisseau; & la *Fine*, de quarante canons, se trouva tellement portée sur l'*Isis*, qu'elle avoit mis pavillon bas au Capitaine Lumley; mais comme le vaisseau Anglais étoit en mauvais état, la *Fine* s'échappa à la faveur de la nuit. Les deux flottes étoient à-peu-près dans un état pareil, & chacune d'elles craignoit, pour le lendemain matin, une nouvelle attaque. Cependant, les Français n'avoient pas perdu de mâts; ce qui leur fut un grand avantage pour se réparer en mer; au lieu qu'il ne fut possible de réparer le *Monmouth* que dans un port, & avec des mâtures neuves.

Les deux Amiraux épièrent, pendant quelques jours, les mouvemens l'un de l'autre. Le 19, les Français mirent en mer, & firent semblant de vouloir attaquer; mais après avoir examiné la situation de la ligne Anglaise, ils firent voile vers l'est: & avant le soir, on les avoit perdus de vue. *Sir Edward*, après avoir réparé le *Monmouth* avec des mâts de nécessité, fit voile pour Trincomale, où il radouba sa flotte avec toute la diligence possible. Ainsi se termina un des combats les plus sanglans qui se soient donnés dans le cours de la guerre. Le carnage fut épouvantable à bord du *Monmouth*, &

répondit au dommage que ce vaisseau avoit reçu. Il n'y eut pas moins de quarante-cinq hommes de tués, & cent deux de blessés ; ce qui formoit le tiers de son équipage. La conduite du Capitaine Alms, dans une situation si critique, est remarquable & digne des plus grands éloges ; mais le souvenir de sa bravoure fut troublé par la perte de son fils, qui, ayant été fait Lieutenant à bord du vaisseau Amiral, perdit ce jour là la vie, en imitant son père. Les Français allèrent aussi-tôt à Batakalo, port Hollandais dans l'île de Ceylan, où ils s'occupèrent à réparer leurs vaisseaux jusqu'au mois de Juin. Leur perte, d'après leur propre rapport, monta à cent trente-neuf morts & à trois cens soixante-quatre blessés.

Ces évènemens, & tous les malheurs qui les accompagnèrent, donnèrent une idée fort avantageuse de nos forces dans l'Inde. Tout ce qu'Hyder-Aly desiroit & attendoit des François, c'étoit quelques Compagnies d'artillerie & quelques Ingénieurs, & une force maritime suffisante pour écraser celle des Anglais ; son grand objet étoit de détruire toutes nos ressources, parce qu'alors tout auroit été à sa disposition. Il dut donc être singulièrement mortifié, en voyant que les Français, avec une supériorité si manifeste d'hommes & de vaisseaux, n'osoient attaquer les Anglais, qui, au contraire, les poursuivoient ; que les Anglais

glois avoient pris un convoi protégé par les ennemis, & qu'avec tous les avantages de leur côté, la victoire demeuroit pourtant incertaine. Ces circonstances reculèrent & rendirent moins probables que jamais le projet qu'il avoit conçu de prendre Madras, de dépofer le *Nabab* d'Arcot, & de mettre Tippoo-Saïb en possession du Carnatic.

Cependant il continuoit toujours le blocus de Telli Chery, sur la côte de Malabar, & le nombre des ennemis augmentoit; mais incapable de faire un siége en règle, il se contentoit de tenir la place investie, & d'attendre tranquillement les effets de la famine. Le peu d'ouvrages qu'ils élevèrent étoient soutenus par un camp peu éloigné. Le Major Abingdon, étant arrivé de Bombay, avec des renforts considérables, résolut de déloger les ennemis & d'ouvrir une communication entre la ville & la campagne. Ses mouvemens trompèrent les assiégeans, qui restèrent dans la plus profonde sécurité. Ayant tiré secrètement de la garnison toutes les troupes dont elle pouvoit se passer, il attaqua le matin du 8 Janvier 1782 tous leurs postes, & s'en étoit rendu maître avant le jour. Il donna l'assaut à leur camp, au point du jour, & les mit entièrement en déroute. Sados-Cawn, leur Commandant, se retira avec sa famille, ses amis & un parti de ses meilleures troupes dans un fort bâti sur le côté d'une colline, & dont les murs

étoient taillés dans le roc. Malgré la défense vigoureuse qu'il y fit, & quoique ce fort fût inaccessible même à la bombe, ce brave homme fut, avec ses troupes, arraché de cette retraite, & fait prisonnier. Les ennemis laissèrent derrière eux une quantité considérable de butin, consistant en artillerie, provisions de guerre, & plusieurs éléphans. La ville reçut des secours, & la côte fut nettoyée de ces brigands l'espace de plusieurs milles. Hyder-Ally avoit acquis ses possessions sur cette côte, en partie par fraude, & en partie par la force des armes; les *Nairs* ou Princes naturels, & la noblesse qui avoient beaucoup souffert des efforts inutiles qu'ils avoient faits pour conserver leur indépendance, n'étoient pas encore bien fortement attachés à son gouvernement. Il fut donc fort chagrin & fort alarmé des succès des Anglais dans ces Provinces, qui lui étoient d'autant plus chères, qu'elles étoient plus voisines des Royaumes opulens de Canara & de Mysore, les grandes sources de ses richesses & de sa puissance.

Cependant cette défaite fut bientôt rigoureusement compensée par le coup qu'il porta à l'armée du midi; cette armée, aux ordres du Colonel Braith Waite, étoit, ce semble, destinée à protéger Tanjore & les Provinces des environs. *Sir* Eyre Coote, au commencement de l'année,

avoit fait tous ses efforts pour tromper les desseins des François & d'Hyder-Ally, du côté de Pondichéry; mais il n'avoit pu encore faire un si grand mouvement, faute de bêtes de trait & de chariots. Il fut aussi en quelque sorte retenu par l'attente d'une réponse, à une demande qu'il avoit faite au Gouverneur-Général & au Conseil de Bengale; c'étoit de lui donner le commandement des troupes du midi, afin qu'il pût diriger leurs opérations de manière à faciliter les siennes & à contrecarer celles des ennemis. Braith-Waite étoit campé sur les bords du Coleroon, qui forme la frontière septentrionale du Royaume de Tanjore. Ses troupes consistoient en deux mille fantassins vétérans, deux cens cinquante chevaux, & treize pièces de campagne. Son camp étoit dans une plaine, ce qui l'exposoit aux attaques de la cavalerie ennemie; mais comme il y avoit plusieurs grandes rivières entre lui & Hyder, il se croyoit à l'abri d'une surprise. Tippoo-Saïb, instruit de ces circonstances, résolut de surmonter les difficultés, & de couper ce détachement, comme il avoit fait celui de Baillye. Il étoit accompagné, dans cette entreprise, par Lalley & quatre cens François. Ses propres troupes montoient à vingt mille hommes, dont la moitié étoit cavalerie. Cette armée formidable, soutenue de vingt pièces de canon, entoura tout-à-coup le

Corps de Braith-Waite, qui n'étoit nullement préparé. L'action fut pourtant opiniâtre & terrible. Elle commença le 16 Février 1782, & ne fut décidée que le 18. Pendant vingt-six heures de ces trois jours, il y eut de part & d'autre un feu continuel d'artillerie & de mousqueterie. La surprise & le danger n'eurent aucun effet sur le Colonel ni sur son parti. Leur courage & leur activité ne les abandonnèrent pas un moment, & le Commandant, quoique grièvement blessé, ne quitta jamais son poste. Attaqué vigoureusement de tous les côtés, il forma ses troupes en bataillon quarré, plaça ses treize pièces de campagne sur tous les fronts, & son petit corps de cavalerie au centre, afin de pouvoir faire face à toutes les attaques. Les Anglais étoient donc entourés d'une armée prodigieuse à laquelle ils servoient de but, & qui faisoit sur eux un feu continuel dans toutes les directions. Les ennemis avoient dessein de rompre la ligne dans quelque endroit, & d'avancer ensuite rapidement avec leur cavalerie, afin de completter le désordre que cette manœuvre devoit nécessairement causer. Mais ni l'activité, ni l'adresse des assaillans n'ébraulèrent point les Cipayes des Anglais, qui, intrépides à l'aspect d'une mort inévitable, soutinrent toutes les attaques avec une constance & une attention à la discipline, faites pour honorer les meilleures

troupes Européennes. Tippoo, s'inquiétant peu du nombre d'hommes qu'il pourroit perdre pour assurer le succès d'une entreprise qui flattoit son ambition, conduisit plusieurs fois ses troupes à la charge avec beaucoup d'ardeur. Elles avançoient furieuses; mais on les recevoit avec un déluge de mitrailles, & de mousqueterie qui les abattoit par centaines; alors la cavalerie Anglaise sortoit du quarré, les poursuivoit jusqu'à une certaine distance, en exterminoit un grand nombre, & revenoit ensuite à son poste. Le troisième jour, elle avoit perdu beaucoup d'hommes; & ceux qui survivoient, étant accablés de blessures & de fatigue, à l'instant que Tippoo-Saïb avoit presque abandonné son projet de passer sur le corps de notre infanterie, puisqu'il ne pouvoit jamais amener sa cavalerie jusqu'à nos lignes; M. Lalley, à la tête de ses quatre cens Européens, s'avança la bayonnette au bout du fusil, & attaqua le côté le plus exposé, ou qui paroissoit le plus foible. Il étoit soutenu par la meilleure infanterie de l'ennemi, flanqué d'une nombreuse cavalerie, tandis que leur artillerie faisoit un feu infernal, sur les trois autres côtés, qui se trouvoient en même tems menacés par de gros corps de cavalerie prêts à fondre sur notre armée au moindre changement dans sa position. Nos Cipayes épuisés, incapables de résister aux attaques vigoureuses de ce corps

d'Européens qui n'avoit pas encore donné, & qui, soutenu comme il l'étoit par une nombreuse armée, se croyoit sûr du succès, furent rompus en un instant : la fureur & la rapidité de la cavalerie firent alors un carnage épouvantable. Lalley se hâta d'arrêter l'effusion de sang, en donnant des ordres auxquels ses soldats obéirent sur-le-champ; mais il eut beaucoup de peine à réprimer la férocité des Naturels du pays, dont, dit-on, il tua cinq de sa main, dont il cherchoit en vain à modérer l'impétuosité. Dès que le carnage eut cessé, Tippoo-Saïb lui confia le soin des prisonniers. Il les traita, sur-tout les Officiers & les blessés, avec cette générosité qui accompagne toujours le vrai courage, & il se montra encore plus humain dans le camp qu'il ne l'avoit été sur le champ de bataille; tant il est vrai que les meilleurs & les plus braves soldats sont toujours les plus compâtissans! Plusieurs excellens Officiers périrent dans cette action; & il n'y en eut qu'un seul qui ne fut pas blessé. Ils perdirent tout, excepté l'honneur; & leur destinée étoit de souffrir les maux d'un emprisonnement long & cruel dans la Capitale de Mysore.

Alors tous les pays au midi furent en proie aux incursions des ennemis, tandis qu'au nord la grande armée d'Hyder épioit les mouvemens des Anglais qui, pour surcroît de malheur, commençoient à man-

quer des choses nécessaires. Tandis que nous étions dans cet état de foiblesse, & que les Indiens de leur côté étoient en plein exercice de leurs forces, M. de Suffren débarqua au mois de Mars à Pondichéry, la première division de cette grande armée, aux ordres du Marquis de Bussy, destinée à renverser le pouvoit des Anglais dans l'Indostan. Ces troupes se joignirent bientôt à un corps considérable des troupes d'Hyder, & l'armée combinée fit avec confiance le siége du Cuddalore. Le Capitaine Hughes, qui en étoit Commandant, se trouva, le 8 Avril, dans la nécessité de capituler. Permacoil eut bientôt le même sort, & toutes les troupes des ennemis, conduites par Hyder en personne, s'avancèrent vers Vandewash. Ce fut alors que *Sir* Eyre-Coote s'attendit à être attaqué en Campagne. Dans cette persuasion, il fit plusieurs mouvemens, & choisit sans délai, la position la plus favorable qu'il put trouver pour couvrir une place si importante. Frustré dans son attente, il résolut de chercher lui-même les ennemis, ne s'imaginant pas qu'avec les renforts qu'ils avoient reçus, ils voulussent jamais se laisser poursuivre par une armée si inférieure. Dans cette persuasion, il marcha pendant deux jours vers le camp d'Hyder qui pourtant ne s'écarta pas du systême prudent qu'il avoit adopté. Ce dernier se retira dans les Monts-Rouges, place

qu'il ſavoit être à-peu-près inexpugnable. Comme ſes magaſins étoient dans le fort d'Arnée, le Général Anglais s'imagina qu'en faiſant un mouvement vers cette place, il l'engageroit à ſortir pour protéger ſes proviſions. Ce plan fut approuvé dans un conſeil des Officiers, & adopté de l'armée. Les Anglais marchèrent vers Arnée, & campèrent à cinq milles de là. Hyder deſcendit comme un torrent des montagnes pour ſecourir une place qui contenoit toutes ſes proviſions de guerre. Cette irruption ſoudaine des ennemis commença avant que nos troupes puſſent atteindre leur deſtination, & il fut alors mis en délibération, ſi elles continueroient leur marche, ou s'il n'étoit pas plus à propos de prendre une autre direction & de combattre Hyder. On crut que le plus sûr moyen d'amener une action étoit de continuer la marche. Toutes les voies d'information étant fermées par les mouvemens rapides de la cavalerie d'Hyder, qui occupoit tout le terrein des environs, une canonnade éloignée à l'arrière-garde, annonça l'approche des ennemis au moment où notre avant-garde avoient atteint Arnée. Nos troupes étoient dans un fond. Les ennemis s'emparèrent de toutes les hauteurs circonvoiſines. Cette circonſtance expoſa beaucoup les Anglais qui cherchoient à ſe former. Cependant le Général montra ſon habileté ordinaire, dans les diſpoſitions qu'il fit pour

remédier aux inégalités du terrein, & pour engager l'ennemi à un combat décisif. Il étoit midi avant qu'il pût ranger son armée, en sorte que toutes ses troupes pussent combattre avec unanimité. Alors il avança avec tant d'impétuosité, qu'il mit de tous côtés les ennemis en déroute ; il les poursuivit jusqu'au soir ; mais on perdit les avantages de cette victoire, comme ceux des autres, faute de cavalerie. *Sir* Eyre-Coote fit encore quelques tentatives, dans ce voisinage, pour engager Hyder à combattre de nouveau ; mais elles n'eurent aucun effet. Un corps de sa cavalerie trouva pourtant moyen de faire tomber notre grande-garde dans une embuscade, où elle fut taillée en pièces avant qu'on put lui donner du secours. Le Général jugea à propos de se replier pour ravitailler l'armée.

Cette bataille, qui se donna le 2 Juin 1782, fut la dernière dans laquelle ces deux grands hommes devoient se combattre. La santé de l'un & de l'autre étoit fort altérée par les fatigues continuelles de cette guerre. Les circonstances dans lesquelles Hyder se trouvoit enveloppé étoient tristes, & n'offroient qu'une perspective désavantageuse. Les Anglais, qu'il regardoit comme des obstacles insurmontables à ses projets ambitieux, étoient sur le point de triompher : ce qu'il avoit attendu du secours des Français, ne s'étoit pas

réalisé. Il voyoit sa ruine dans la paix qui étoit sur le point de se conclure entre le Gouvernement du Bengale & les Marattes. Les Puissances avec lesquelles il avoit successivement été en guerre pendant si long-tems, alloient inévitablement l'attaquer & faire le partage de ses Etats. Une suite de réflexions mortifiantes, telles que cette situation des affaires devoit les suggérer à une ame dévorée d'ambition, & accoutumée aux succès, le remplirent de chagrin ; il ne put voir d'un œil serein qu'il alloit enfin devenir la victime de la réunion de deux Puissances qui avoient tant souffert de son inimitié. La mauvaise santé de *Sir* Eyre-Coote & l'absence de *Sir* Hector Monro, qui étoit retourné en Europe, firent que le commandement de l'armée échut au Major Stuart. Le pays où se trouvoient alors les deux armées étoit tellement ruiné, qu'elles étoient obligées de tirer leurs provisions des autres cantons, ce qui retardoit considérablement les opérations. Hyder, à cause de la proximité de ses Etats, avoit moins à souffrir de ces inconvéniens ; cependant il éluda toujours d'en venir à un nouvel engagement. Le reste de la campagne, qui consista en marches fatiguantes & en différentes tentatives pour surprendre les ennemis, se termina sans aucune entreprise importante.

M. de Suffren étoit alors retourné de Batta-

colò à la côte de Coromandel, & avoit fait voile pour Cuddalore, dont les Français avoient fait leur principal arsenal pour le service de terre & de mer. Après avoit ravitaillé ses vaisseaux & renforcé ses équipages, il résolut de détruire les Anglais avant l'arrivée de *Sir* Richard Bickerton, qui étoit depuis long-temps parti d'Angleterre, & que l'on attendoit avec impatience à Madras. La flotte Française avoit toujours sa supériorité, de douze vaisseaux contre onze, outre plusieurs grosses frégates. On les avoit radoubés de la meilleure manière possible pour les rendre propres au combat. A Cuddalore, M. de Suffren avoit reçu un renfort de quatre cens Européens & d'autant de Cipayes; &, à l'arrivée de *Sir Edward* Hughes sur la côte, il avoit abordé à Negapatam, où il avoit pris trois cens Canonniers, le secours le plus essentiel qu'il pût recevoir. Notre flotte ne parut pas chercher à éviter les ennemis, qui, se reposant sur leur supériorité, défièrent avec dix-huit vaisseaux *Sir Edward*, devant Negapatam. L'Amiral Anglais étoit prêt. Il accepta de si bon cœur leur défi, & y répondit avec tant de promptitude, qu'à trois heures il leva l'ancre & mit en mer. Il porta ce soir là, & pendant la nuit, vers le sud, pour gagner le vent. Il réussit, & mit aussi-tôt le signal que chaque vaisseau de sa flotte

portât sur celui de l'ennemi, qui lui étoit opposé. Ses ordres furent obéis avec célérité. Les Français commencèrent leur feu avant onze heures. Nos vaisseaux réservèrent le leur jusqu'à ce qu'il pût faire son plein effet. A midi & demi, la ligne de l'ennemi parut en grand désordre, & plusieurs de ses vaisseaux fort délabrés. Dans ce moment, un changement de vent soudain sauva l'escadre Française de la ruine qui la menaçoit. L'incident qui lui fut favorable, dérangea la nôtre; nous ne pûmes poursuivre l'avantage qui nous promettoit une victoire si décisive. Quoique désemparés, rompus & mis en fuite, les ennemis trouvèrent moyen de se rallier, tandis que nos vaisseaux vainqueurs furent jetés dans le plus grand désordre. Après bien des manœuvres, & pendant que quelques vaisseaux se battoient séparément, l'Amiral Anglais mit le signal de former une ligne de bataille, &, à une heure & demie, se préparoit à renouveller le combat, lorsqu'il s'apperçut, à deux heures, que les ennemis faisoient voile vers la terre, & rassembloient leurs vaisseaux en corps, tandis que les siens etoient séparés, & que quelques-uns d'eux ne pouvoient pas même gouverner. Il abandonna donc ce dessein, & pensa à prendre une position qui pût, le lendemain, décider du sort de la bataille. Mais alors il vit que les Français fai-

soient voile pour Cuddalore; sa flotte n'étoit pas en état de les poursuivre. Ils durent tout leur avantage, dans cette occasion, à leurs frégates. Si les deux premiers combats avoient été généraux, & que tous les vaisseaux Anglais eussent pu donner, le résultat eût été, sans contredit, bien différent. Le premier auroit probablement été si décisif, qu'on n'en seroit pas venu à un second. Nous eûmes soixante-dix-sept hommes de tués & deux cens trente-trois de blessés. Les Français eurent près de deux cens hommes de tués, & plus de six cens de blessés. Entre les braves Officiers, tant de marine que militaires qui périrent dans ce combat, fut le Capitaine Maclelan du *Superbe*; il reçut une balle à travers du cœur, dès le commencement de l'action. Ainsi, deux Capitaines de l'Amiral furent tués en très-peu de tems l'un après l'autre.

Pendant que les François réparoient leurs vaisseaux à Cuddalore, notre flotte tint la mer pendant près de quinze jours, au vent de Negapatnam. Il est probable que la situation de l'armée de terre fut le motif qui détermina alors les mouvemens de la flotte, & que quelques projets de coopération l'obligèrent de rester en mer. Les vaisseaux avoient été fort endommagés dans la dernière action; ils avoient besoin d'être promptement radoubés. Il leur falloit aussi des provi-

sions de guerre & de bouche. En conséquence, l'Amiral fit voile pour Madras le 20 Juillet, où il fut joint par le *Sceptre*, de soixante-quatre canons, parti d'Angleterre avec *Sir* Richard Bickerton, mais qui avoit été séparé de l'escadre. Craignant pour Trincomale, *Sir Edward* dépêcha le *Monmouth* & le *Sceptre* avec des renforts d'hommes & de provisions qui paroissoient suffisans pour repousser l'ennemi, s'il jugeoit à-propos d'attaquer cette place.

Dans le même-temps, le sieur d'Aymar arriva à la pointe de Gallis, située sur la côte méridionale de l'île de Ceylan; il montoit le *Saint-Michel* de soixante-quatre canons, accompagné de l'*Illustre* de soixante-quatorze. Il avoit sous son escorte la seconde division des troupes & de l'artillerie du Marquis de Bussy. M. de Suffren, instruit de cette circonstance, le joignit dans cette île le premier Août. Quoique nous eussions une armée en campagne, des garnisons dans toutes les places, & que le pays nous appartînt, il étoit alors si difficile de se procurer des informations, que la nouvelle de cette jonction ne parvint à Madras que par hasard. La frégate la *Coventry* de trente-deux canons, aux ordres du Capitaine Mitchel, étant en croisière sur la côte de Ceylan, rencontra la *Bellone* de quarante canons. Le combat s'engagea, & fut soutenu pendant deux

heures & demie, avec une égale bravoure de part & d'autre : enfin, la *Bellone* jugea à propos de prendre la fuite. Mitchel la poursuivit avec tant d'ardeur, qu'il se trouva bientôt au milieu d'une flotte Française de vingt-trois voiles, ne sachant pas qu'il y eût un pareil armement dans ces mers. Il en porta le premier la nouvelle à l'Amiral, qui voulant traverser les desseins des ennemis contre Trincomale, partit promptement pour Ceylan; mais le mauvais tems le retarda. Les Français attaquèrent avec ardeur cette forteresse importante; l'expédition fut prompte. Ils débarquèrent leurs troupes le 28 Août, ouvrirent leurs batteries deux jours après, & firent taire presqu'aussi-tôt celles de la garnison.

Le Lendemain, on somma formellement la place de se rendre. Les conditions que les assiégeans accordèrent à la garnison, prouvent bien la crainte qu'ils avoient de voir arriver *Sir Edward* Hughes. Il parvint le 2 de Septembre, à la hauteur de Trincomale, au moment où les Français venoient de s'assurer de leur nouvelle conquête. Leur pavillon étoit alors déployé dans tous les forts, & ils avoient environ trente voiles dans les baies, dont quinze étoient des vaisseaux de ligne, y compris trois navires de cinquante canons; dix ou onze étoient des frégates & des

brûlots, & le reste des transports. Ils avoient donc, outre trois navires de cinquante, plus de douze vaisseaux de soixante-quatre canons, à opposer à la flotte Anglaise de même nombre. L'*Isis* de cinquante canons, étoit destiné à se battre contre un de leurs soixante-quatre. Les Anglais auroient très-bien pu se dispenser d'en venir à une action dans ces circonstances; mais toute l'escadre étoit indignée de la prise inattendue de Trincomale.

Après quelques délais de la part des ennemis, le combat s'engagea le 3 Septembre. Les Français commencèrent à tirer sur les Anglais à environ deux heures & demie. On leur répondit quelques minutes après, & l'action fut bientôt générale. Les vaisseaux que l'ennemi avoit de plus que nous, attaquèrent les extrémités de notre ligne, quoique les vaisseaux Anglais qui occupoient ces postes fussent déjà engagés contre des forces égales. Le *Worcester* se trouva extraordinairement pressé; mais il se défendit vigoureusement; & le *Monmouth*, par un feu terrible & bien dirigé le dégagea complètement. L'avant-garde se trouva aussi exposée au feu d'un nombre supérieur. Cinq vaisseaux ennemis tombèrent en peloton sur l'*Exeter* & sur l'*Isis*. Le sort de l'*Exeter* étoit, ce semble, de combattre toujours contre des forces infiniment supérieures. Il fut si désemparé

désemparé dans ce combat furieux, & fut obligé de quitter la ligne, & d'abandonner l'*Isis* au feu successif de plusieurs navires, avant qu'on pût lui porter du secours. Les divisions du centre étoient fortement engagées vaisseau contre vaisseau, & les deux Amiraux, dans le *Superbe* & dans le *Héros*, épuisoient leur fureur l'un contre l'autre. Le second vaisseau de l'arrière-garde du Général Français, perdit à trois heures son mât d'artimon; & à-peu-près dans le même instant, le second de l'avant-garde perdit son mât de misaine & son mât d'artimon. Le combat continua avec la même opiniâtreté dans toute la ligne jusqu'à cinq heures & demie, que le vent changea tout-à-coup du sud-ouest à l'est sud-ouest. Alors, *Sir Edward* Hughes mit le signal de virer tous ensemble & cette évolution se fit avec beaucoup de promptitude & de facilité. Les Français virèrent aussi, & rangèrent leurs vaisseaux. Alors, les Anglais renouvellèrent le combat avec plus de furie sur l'autre bord. Le *Héros* Anglais perdit son grand mât à six heures vingt minutes, & bientôt après son mât d'artimon. Environ au même instant, le mât de perroquet du *Worcester* fut emporté. A sept heures, le gros de l'escadre Française retint le vent, & porta vers le sud. Elle se trouva exposée, & reçut pendant vingt minutes un feu violent de l'arrière-garde Anglaise.

Enfin, elle fut hors de portée, & l'action cessa entièrement.

Jamais combat naval n'a été plus habilement & plus courageusement soutenu. Peut-être n'a-t-on jamais ouï dire que les mêmes hommes & les mêmes vaisseaux se soient si souvent rencontrés & combattus réciproquement avec tant d'ardeur, dans un si court espace de tems. L'obscurité de la nuit & le voisinage de Trincomale, ne permirent pas de poursuivre les ennemis; & dans le fait, notre flotte n'étoit pas en état de le faire. Au point du jour, on n'apperçut plus les Français : cependant, notre perte en hommes fut très-peu considérable. Nous n'eûmes que cinquante-un hommes de tués, & près de trois cens de blessés. Entre les morts, furent trois Officiers d'un mérite distingué, les Capitaines Wood du *Worcester*, Waths du *Sultan*, & Lumley de l'*Isis*. D'autres braves gens du soixante-dix-huitième & du quatre-vingt dix-huitième régiment périrent dans ce combat, & plusieurs d'entr'eux furent aussi blessés. Le Colonel Fullarton & d'autres excellens Officiers, ainsi que les troupes qu'ils commandoient, méritèrent les plus grands éloges par leur activité & leur courage. Les Officiers de marine, dans toute la flotte, ne parurent occupés que du desir de se surpasser eux-mêmes. Ils agirent avec une harmonie, une ardeur & une

promptitude qui, dans tous les tems, feront honneur à la discipline de la marine Anglaise.

Les Français entrèrent ce soir-là même dans la rade de Trincomale; ils avoient fait une retraite si précipitée, que l'*Orient*, de soixante-quatorze canons, un de leurs meilleurs vaisseaux, se perdit en entrant dans la rade. Ils eurent quatre cens douze hommes de tués, & six cens soixante-seize de blessés. Le *Héros* Français, au commencement du combat, avoit douze cens hommes d'équipage. Il n'eut pas moins de cent quarante-sept hommes de tués & deux cens quarante de blessés. On voit rarement un aussi grand carnage, à moins qu'un navire ne prenne feu, ou ne saute en l'air. Après l'action, six Capitaines Français furent cassés & envoyés prisonniers à Mauritius.

Pendant que cette guerre sanglante agitoit & la terre & la mer jusqu'aux extrêmités méridionales de l'Inde, le Conseil général de Bengale travailloit avec la plus grande assiduité & l'adresse la plus consommée, à obtenir une paix séparée avec les Marattes. La ruine du Carnatic, l'issue incertaine de la guerre avec Hyder-Ally, l'addition des troupes Françaises & Hollandaises, à celles de nos anciens ennemis, & les dépenses énormes qu'il falloit faire pour maintenir notre existence dans ces circonstances critiques, donnèrent un

échec à cet esprit turbulent d'ambition qui avoit jusqu'alors animé la Compagnie, & déterminèrent alors le Conseil suprême à chercher la paix avec autant d'ardeur qu'il avoit autrefois desiré la guerre.

Moodajee Sindia avoit, de bonne heure, donné des preuves répétées de sa prédilection pour les Anglais. C'étoit à sa requête que l'on avoit si généreusement relâché l'armée de Bombay, prise à Worgaum; que les Ministres de Poonah avoient toujours montré le desir de voir nos différends avec la *Durbar*, se terminer dans le cabinet plutôt que dans le champ de Mars; & que, malgré nos insultes grossières, ils avoient montré tant & tant de modération. Le Conseil de Calcutta sut si bien profiter de ces dispositions favorables, qu'il conclut, vers la fin de l'année 1781, une paix séparée avec ce Chef puissant, par l'entremise du Colonel Muir. Le succès d'un traité si important & fait si à propos, donna lieu de croire que Moodajee étoit l'instrument le plus propre pour rétablir l'harmonie entre les Anglais & les Marattes. Ses possessions immenses qu'il tenoit de l'Empire Maratte par un droit féodal; son caractère respectable & plein d'honnenr, ses liaisons puissantes dans cette division de l'Empire, & sur-tout sa grande influence dans les décisions de la *Durbar*, le rendoient très-capable d'entreprendre & de conclure cette importante négociation.

Ce fut dans une ville appelée Salbey, où étoit le quartier de Sindia, que fut signé ce fameux traité le 17 Mars 1782. L'affaire fut transigée de notre part, par M. Anderson, avec beaucoup d'habileté, & c'est à son attention infatigable, & à sa vigilance à soutenir nos prétentions, que nous sommes redevables des avantages que procura cette paix. Toutes les places que les Anglais avoient prises aux Marattes, depuis le traité de Poórunder, devoient être rendues dans deux mois. On cédoit aux Anglais pour toujours Salsette & les îles des environs, Broach & ses territoires. Ceux-ci, à la requête particulière de Sindia, abandonnoient leurs prétentions sur un district voisin, qui leur avoit autrefois été promis comme une marque d'amitié. Les deux *Guiacars* devoient être exactement placés dans la situation où ils étoient avant la guerre; leurs territoires sujets aux anciens tribus, & aux services auxquels ils étoient obligés envers le *Peishaw*; on ne devoit point examiner leur conduite passée, ni leur demander d'arrérages. Ragoba avoit quatre mois pour choisir le lieu de sa résidence, & il étoit défendu aux Anglais de lui accorder ni argent ni protection. Il avoit le choix de demeurer avec Sindia; & le *Peishaw* s'obligeoit à lui fournir une pension de trois *lacks*. Par ce moyen Ragoba étoit réduit à abandonner tous les terri-

toires, & à révoquer toutes les concessions qu'il avoit faites aux Anglais. Les Marattes s'engagèrent en même tems à faire rendre à Hyder-Ally tout ce qu'il avoit pris à la Compagnie & à ses Alliés pendant la guerre, & à procurer un échange mutuel de prisonniers. Toutes ces conditions étant remplies, & tant qu'Hyder ne les violeroit pas, les Anglais s'obligeoient à ne point commettre d'hostilités contre ses Etats. Le *Peishaw* stipula même, pour lui & tout le peuple Maratte, qu'il ne souffriroit pas qu'aucune autre nation Européenne établît des comptoirs dans aucune partie de l'Empire, ou devînt partie dans aucune correspondance avec la *Durbar* ou avec quelque chef ou vassal de l'Empire. En revanche, les Anglais renonçoient au droit de donner du secours à toute Puissance du Decan en guerre avec le *Peishaw*. Dans un autre article, les deux parties contractantes s'engagèrent mutuellement à ne point seconder ceux qui seroient en guerre avec l'une d'entr'elles; que leurs Alliés respectifs seroient compris dans les articles de ce traité, & seroient tenus aux mêmes conditions, & que les principaux seuls se rendoient responsables de la conduite de tous leurs vassaux.

Sindia fut garant de la paix entre les deux parties contractantes, & répondoit de leur fidélité. Il s'engagea donc solemnellement, en cas

que les conditions ſtipulées fuſſent enfreintes, d'aider la partie injuriée pour ſe faire rendre juſtice. Comme les autres hommes d'Etat, Sindia, en agiſſant comme médiateur, penſa auſſi à ſes intérêts. Les Anglais, par un accord ſéparé, cédèrent à Sindia & à ſes héritiers, pour toujours, la ville de Broach & ſes riches territoires, qui rapportent annuellement 4800,000 l. Une pareille acquiſition de pays & de tréſors facilita ſon aggrandiſſement dans l'Empire, & augmenta tellement ſon influence, qu'il eſt à craindre qu'elle n'occaſionne de nouvelles révolutions dans ce Gouvernement peu ſolide. D'après l'eſpace de tems qui s'écoula avant qu'on pût obtenir la ratification de ce traité, malgré les remontrances du Gouverneur-Général & de Sindia, il eſt viſible que cette meſure ne s'effectua pas ſans beaucoup de difficultés à la Cour de Poonah. Nana Forneſe & Sindia ſont viſiblement à la tête des deux partis, qui, par leur réunion ou par leur diſſenſion, peuvent gouverner ou bouleverſer l'Empire. Il eſt naturel qu'il exiſte de la jalouſie entre ces Puiſſances égales. Il n'eſt pas impoſſible que les territoires étendus qu'obtint Sindia par ce traité, n'ayent chagriné ſon rival.

La flotte Anglaiſe, après l'action du 3 Septembre, retourna avec toute la diligence poſſible à Madras, où l'Amiral n'avoit deſſein de reſter que

pour faire réparer ses vaisseaux, & se procurer des provisions & de l'eau pour les conduire à Bombay. Avant d'y arriver, la flotte essuya un des plus furieux ouragans que l'on eût encore vu sur ces côtes; heureusement qu'elle étoit alors mouillée à quinze brasses d'eau, & le vent venoit de terre. Ils coupèrent aussi-tôt leurs cables, & mirent en mer. Pendant l'espace de plusieurs milles, la côte n'étoit couverte que de débris, & n'offroit à la vue que le spectacle affreux d'hommes noyés. Il est impossible de décrire le sifflement de la tempête, le hourvari de la mer, & les cris perçans des infortunés qui combattoient contre la mort. Plusieurs vaisseaux marchands entre lesquels étoit le *Comte d'Hersford*, de la Compagnie des Indes, furent ou coulés à fond dans leur mouillage, ou brisés en pièces sur le rivage. Il périt au moins cent Caboteurs Anglais; ceux qui ne furent pas tout-à-coup engloutis, & qui gagnèrent la mer, se sauvèrent pour la plupart. Il y en eut même quelques-uns qui eurent le bonheur de tenir à l'ancre contre la violence de l'ouragan.

Dans ce tems-là même une famine terrible désoloit Madras & tout le Carnatic; & cette tempête ôta tous les moyens de se procurer des secours par mer. Les bâtimens chargés de riz avoient déjà été, en grande partie, pris par les Français depuis leur arrivée sur la côte, & la

ville de Madras étoit réduite à la plus affreuse détresse. Avant l'ouragan, un nombre assez considérable de vaisseaux avoient gagné la rade; ils furent tous perdus sans pouvoir décharger leurs cargaisons. L'argent étoit alors inutile pour se procurer des comestibles. Les grandes routes, les chemins de traverse & même les rues, étoient par-tout remplies de morts & de mourans. Il périssoit tous les jours au moins deux cens Indiens dans la ville & dans les fauxbourgs: quelques-uns se substantoient en mangeant la chair des animaux; mais les misérables Hindoos, attachés aux préceptes de leur Religion, à leur loi & à leur coutume, donnèrent en cette occasion un rare exemple de courage & de résignation. Plutôt que de les enfreindre, ils souffroient les tourmens les plus affreux & la mort même, sans se plaindre & sans murmurer. La Compagnie fit à la vérité de grandes aumônes, & chaque particulier fit tout ce qu'il pouvoit faire. Mais c'étoit un peuple entier qui mendioit & qu'il falloit secourir. De toutes les calamités auxquelles la vie humaine est sujète, la famine est certainement le fléau qui frappe le plus directement au cœur de l'homme, & le plus apte à rabaisser le riche orgueilleux au niveau de l'humble indigent. On envoya des secours du Bengale avec plus de diligence qu'on n'avoit lieu de l'espérer; mais, malgré tous les efforts de l'humanité & de la bienfai-

sance, la famine fit pendant dix-huit mois un ravage horrible depuis les portes de Madras jusqu'à celles de Tanjore. Durant tout ce tems-là, ces peuples infortunés, dont les excès & le luxe, dans leurs plus grands jours de fêtes, sont bien au-dessous de notre luxe dans nos jours de jeûne & de pénitence, périssoient par milliers, & au milieu du jardin même de l'Inde, sans murmure, sans sédition, & presque sans se plaindre. On suppose que ce fléau emporta plus de dix mille Indiens.

Cependant notre flotte avoit beaucoup à souffrir dans son passage à Bombay. Pendant près d'un mois elle fut si dispersée, qu'un navire ne put parler à l'autre. *Le Superbe* étoit si fort endommagé, que l'Amiral fut obligé de transporter son pavillon à bord du *Sultan*. Ce ne fut que vers la fin de Décembre que nos vaisseaux délabrés arrivèrent à Bombay. Les équipages étoient malades; mais ils se rétablirent en peu de tems. *Sir* Richard Bickerton, étant sorti de Bombay, parut devant Madras, sans avoir éprouvé dans son passage aucun mauvais tems, & sans avoir vu un seul vaisseau de la flotte. Il avoit sous son escorte trois régimens d'infanterie de mille hommes chacun, dont l'un étoit d'Hanovriens, & de plus le régiment des Chevaux-Legers de *Sir John* Burgoyne, composé de trois cens quarante hommes.

& mille recrues d'Irlande levées pour le service de la Compagnie. Il amenoit cinq vaisseaux de ligne en bon état; les matelots & les soldats jouissoient de la meilleure santé. *Sir* Richard repartit aussi-tôt pour Bombay, afin de joindre l'Amiral, sans éprouver aucune contrariété; il arriva même quelques semaines avant lui.

La possession de Trincomale, donnoit en quelque sorte aux Français la souveraineté de ces mers. Durant l'absence de l'escadre Anglaise, ils avoient beaucoup incommodé le commerce des côtes, tant des Anglais que des Indiens. Ils avoient ensuite avancé jusqu'à Acheen, sur la côte de Sumatra, probablement pour se procurer les articles qu'ils ne trouvoient point dans l'Isle de Ceylan. Ils attendoient alors de France le puissant armement, contenant la dernière division de cinq mille hommes de troupes de M. de Bussy, plusieurs vaisseaux de ligne, un grand supplément de provisions de mer & de guerre, & un des plus beaux trains d'artillerie que l'on eût jamais vu dans l'Inde. Les Français ne doutoient pas qu'avec de pareils renforts, ils ne fussent en état de faire tourner le sort de la guerre contre les Anglais.

Cependant, en conséquence de la paix faite avec les Marattes, les Anglais résolurent de faire, sur la côte de Malabar, une diversion qui pourroit probablement obliger Hyder à abandonner le *Carnatic* pour

couvrir ses propres Etats. Le Colonel Humberstone, à la tête d'un détachement considérable, tant des troupes du Roi que de celles de la Compagnie, fut chargé de cette commission, & prit bientôt possession de l'ancienne Capitale de Calicut. Ensuite quittant la côte, il dirigea sa course vers les frontières de Coimbatour. Il rencontra bien des difficultés; mais il s'empara, dans sa marche, d'un grand nombre de petits forts bâtis dans cette partie de l'Inde pour garder les défilés profonds & étroits si fréquens dans ces contrées montagneuses. Après avoir pris Mungarry Cottah, forteresse importante & inexpugnable, il assiégea Palacatcherry, autre place d'importance & plus forte qu'aucune de celles qu'il avoit encore attaquées. Mais il fut bientôt forcé d'abandonner ce projet par l'approche de l'ennemi, qui le poursuivit, & l'attaqua avec tant de furie, qu'outre un grand nombre d'hommes, il perdit son bagage & ses provisions. Le Major Hutchinson, du quatre-vingt-dix-huitième régiment, fut blessé à mort.

Le Gouvernement de Bombay, avoit alors reçu de grands secours d'argent du Bengale, pour donner plus de vigueur à ses entreprises; & craignant que la situation d'Humberstone ne fût dangereuse, envoya à son secours le Général Matthews, avec toutes les troupes qu'il put

rassembler. Tippoo-Saïb étoit aussi arrivé du Carnatic, avec une célérité incroyable, dans l'intention de détruire le détachement Anglais de Mungarry Cottah ; mais le Colonel instruit de son dessein, en rasa sur-le-champ les fortifications, & se retira à Ramgarrées, que l'approche précipitée de Tippoo-Saïb, l'obligea aussi d'abandonner promptement. En deux jours, les Anglois parvinrent à Panian, (le vingt Novembre) non sans avoir beaucoup soufferts des détachemens de cavalerie ennemie qui les harceloient.

Le Colonel Macleod venoit d'y arriver de Madras, &, comme le plus ancien, il prit le commandement des troupes. Le détachement fut tout-à-coup investi par l'ennemi, dont les troupes consistoient en huit mille hommes d'infanterie, quelques centaines d'Européens, six mille miliciens sous les ordres de leurs *Poligars*, & un corps de dix mille chevaux. Tippoo-Saïb & Lalley étoient à leur tête. Nos troupes étoient bien postées, elles avoient réparé les anciens ouvrages, & en avoient construit de nouveaux. La canonnade de l'ennemi continua pendant plusieurs jours sans beaucoup d'effet ; le Commandant Anglais tenta de surprendre le camp de Tippoo, mais il abandonna l'entreprise que la vigilance & le nombre des ennemis rendoient impraticable. Quelques

jours après, ceux-ci firent une attaque vigoureuse & bien concertée sur les lignes des Anglais; mais quoiqu'ils employassent toutes leurs troupes Européennes, ils furent par-tout vigoureusement repoussés; ils laissèrent deux cens morts sur la place, & l'Officier François qui conduisoit une des colonnes, fut fait prisonnier.

Une preuve de la défaite des ennemis, c'est que Tippoo repassa aussi-tôt la rivière Panian. Les deux armées restèrent quelques jours dans l'inaction. La nuit du 11 Décembre, Tippoo décampa secrètement, & retourna vîte dans le Carnatic. Le Général Matthews, informé de cette circonstance, changea de résolution, & au lieu de continuer sa route le long de la côte, il marcha vers ces riches territoires de l'ennemi, qui lui parurent les plus éloignés de tout secours. Il avança donc avec la flotte & les troupes de terre, jusqu'à la rivière Mirjoe, qui se décharge dans la mer, quatre-vingt milles au sud de Goa, & cinq lieues au nord d'Onore. Cette dernière ville est située entre Panian & Bombay, à-peu-près à trois cens milles de distance de chacune d'elles. Le Général dirigea sa course vers cette place importante; on ordonna à toutes les troupes que l'on put tirer des autres postes situés sur cette côte étendue, de le joindre & de seconder ses opérations. Ma-

cleod, qui venoit de recevoir de Bombay un renfort de troupes, en embarqua autant que les transports en purent contenir, & alla sous l'escorte de l'*Isis* & de la *Junon*, joindre le Général.

Les deux autres régimens de Cipayes furent laissés à Tellicherry, pour venir avec les éléphans & les attelages de bœufs, sous l'escorte de l'*African*, vaisseau de guerre, aussi-tôt qu'il arriveroit des bateaux pour les y transporter. Mais avant la jonction des troupes, Onore étoit tombée entre nos mains, & la circonstance la plus mémorable de cette prise, fut le carnage épouvantable qui se fit des habitans, hommes & femmes & de la garnison. Le Gouverneur, & plus de mille hommes furent faits prisonniers; la place ne pouvoit faire une défense bien opiniâtre, puisque les ennemis, lorsqu'on attaqua, n'avoient dans les environs aucunes troupes réglées qui pussent lui porter du secours. Nous n'avons aucune relation authentique de la quantité du butin qui s'y trouva; il est à croire qu'il fut considérable, car il occasionna parmi les Officiers Anglais, des dissentions qui eurent les suites les plus fâcheuses pour toute l'armée.

On n'a aucune certitude sur le tems, le lieu & les autres circonstances de la mort d'Hyder-

Ally. Il mourut probablement vers la fin de l'année 1782. Il étoit, pour plusieurs raisons, de la dernière importance de cacher cet événement dans l'instant critique où il arriva. Lorsque le secret fut découvert, personne ne songea pas à chercher des détails d'une mort déjà connue à tous ceux qui pouvoient y prendre intérêt. Hyder fut un caractère presque nouveau dans l'Inde. Génie entreprenant, sagesse dans la formation des plans, fermeté dans les revers, & modération dans la prospérité, telles furent les qualités distinctives de ce Général. Il embrassoit dans un coup-d'œil tous les différens objets du Gouvernement civil & de la guerre; il savoit appliquer avec autant d'adresse que de simplicité & de succès, la politique nécessaire aux uns, & la ruse aux autres, suivant les événemens & les obstacles; il avoit conçu de bonne heure le dessein de faire revivre l'ancien Empire Mahométan, & peut-être que ce fut vers cette grande perspective qu'il dirigea par la suite tous ses efforts, ses conquêtes & ses réglemens. Pour parvenir à son but, il chercha à réduire les Européens résidens dans les différentes parties de l'Inde, à leur premier état de marchands & de facteurs, à former ses troupes d'après un systême méchanique & savant d'opérations, & à créer une marine invincible, qui pût toujours protéger les

côtes

côtes contre les invasions & les insultes des étrangers. Il agit toujours avec équité & avec douceur; aucun Prince ne fut plus populaire dans ses Etats. Il commanda avec tant d'habileté unes des plus nombreuses armées qui soit entrée en campagne, que jamais Chef ne fut regardé avec plus de vénération, ni obéi avec plus de zèle & de promptitude. Il se trompa rarement dans sa politique; & il fut rarement cruel envers ses prisonniers; il réunissoit l'humanité à l'autorité & à la sagacité du Magistrat; &, au milieu de ses plus grands succès, il n'oublia jamais qu'il étoit homme. Il récompensoit libéralement le mérite, mais il punissoit aussi sévèrement toute perfidie. Il accomplissoit ses engagemens avec la plus stricte ponctualité; & dans ses inimitiés, (les querelles avec la Compagnie le démontrent) il laissoit éclater ouvertement toutes ses passions, & se déclaroit prêt à adopter toutes les mesures qui pouvoient contribuer à faciliter l'accomplissement de sa vengeance.

Le Conseil de Bombay, aux premiers bruits de la mort d'Hyder, avoit ordonné au Général Matthews de faire tous ses efforts pour pénétrer dans le pays de Bednore ou Canara, & sur-tout de s'emparer de la Capitale où les trésors d'Hyder étoient, disoit-on, déposés. Il avança donc encore plus loin le long de la côte; &, suivant

les instructions qu'il avoit reçues, il donna l'assaut à la ville de Cundapore, sans grande perte & sans difficulté ; mais il représenta dans ses dépêches l'impossibilité d'exécuter le plan qu'on lui avoit tracé. Cette crainte de sa part causa beaucoup de mécontentement & de chagrin aux membres du Conseil, qui avoient les plus grandes espérances de ces succès dans des circonstances si favorables à leurs desirs ; cependant ils eurent tant de déférence pour ses opinions, qu'ils révoquèrent leurs premiers ordres, &, dans les nouvelles instructions qu'ils lui envoyèrent, ils laissèrent l'entreprise de cette expédition entièrement à sa disposition ; mais, au moment où il avoit fait ces remontrances contre les ordres de ses commettans, il paroît qu'il s'étoit déterminé à les suivre exactement.

Il seroit à souhaiter que le reste de cette campagne pût être enseveli dans un éternel oubli. Toute correspondance fut alors suspendue, parce que le Général étant maître de ses actions, ne songea plus à rendre compte de sa conduite. Les mêmes principes atroces qui souillèrent d'une infamie éternelle la prise d'Onore, marquèrent tous les progrès futurs de l'armée, jusqu'à ce qu'enfin les imprécations de l'innocence opprimée, furent pleinement exaucées & réalisées dans la destinée que cette armée éprouva par la suite.

On ne sauroit donner de relation exacte de faits qui n'ont jamais transpiré ; mais il est certain qu'il se commit nombre de cruautés horribles ; on peut juger de celles qui sont restées inconnues, par celles qui sont authentiques. Le Gouvernement de Bombay s'attendoit que les sujets de Tippoo, *Sultan*, seroient prompts à se révolter en apprenant la mort de son père. Probablement l'armée étoit loin de cette idée, puisqu'entr'autres exploits de cette guerre, elle avoit surpris & massacré, sans pitié & sans remords, des foules de *poligars* désarmés à leurs postes ; & ces cruautés nous sont racontées avec autant d'indifférence, qu'elles ont probablement été commises. La forteresse d'Aumanpore fut prise d'assaut. La défense que fit le Gouverneur de cette place, avoit apparemment déplue aux assiégeans ; ils massacrèrent la garnison, dont il ne s'échappa, dit-on, qu'un cavalier grièvement blessé. On vit dans ce carnage affreux quatre cens femmes des plus belles, percées de coups de bayonnettes, & baignées dans leur sang, & d'autres rendant le dernier soupir, tandis que le soldat brutal les dépouilloit de leurs bijoux, & commettoit sur leurs corps les derniers outrages. Tirons vîte le rideau sur ces scènes affreuses.

Par un heureux concours de circonstances, qui donnent quelquefois à la témérité les suc-

cès qui ne sont dus qu'à la prudence & à la sagacité, un parti de troupes, composé de la compagnie d'Européens de Bombay, & de trois à quatre cens Cipayes envoyés pour forcer un défilé d'environ huit pieds de large, trois milles de long, & bien fortifié, eut le bonheur de s'en emparer & d'en chasser les ennemis, qui laissèrent cinq cens de leurs hommes tués & blessés sur la place. Ainsi les barrières de ce pays riche & fertile, furent absolument renversées, & une communication fut ouverte entre la côte & le Royaume de Canara, où étoit le palais favori d'Hyder, où résidoient les principaux Officiers de son Gouvernement, où se rendoit toute la noblesse de ses Etats, où il avoit son principal haram, où étoient déposés ses trésors & tout ce qu'il estimoit le plus. La Capitale de cet ancien Royaume indépendant, dans laquelle une longue race d'illustres Souverains mettoient toute leur ambition à faire le bonheur d'un peuple florissant, fidèle, libre & content, dans laquelle ils avoient vécu & étoient morts au milieu de leurs sujets, comme des pères ou des patriarches au milieu de leurs familles, s'appelloit autrefois Bednore; mais elle avoit, depuis peu, changé ce nom pour celui d'*Hyder - Nagur*, ou ville royale d'Hyder, nom que les Anglais ne voulurent point admettre

alors, espérant trouver l'occasion de l'abolir entièrement. Telle étoit la splendeur, la magnificence & l'étendue de cette Métropole, que quelques-unes de ses rues avoient six milles de long en ligne directe, mais à peine s'appercevoit-on de son étendue, tant elle étoit remplie de beautés naturelles & artificielles. Les Habitans étoient la plupart riches, & les plus grands Seigneur du Royaume y occupoient des châteaux & des jardins magnifiques, où l'on trouvoit de vastes réservoirs d'eau, & tous les autres objets de luxe que la fertilité du sol, la beauté du climat & la saison pouvoient fournir. Le Christianisme, si convenable aux Etats les plus policés de la Société, s'étoit introduit de bonne heure, par le zèle religieux des Portugais, dans cette belle cité, & s'y étoit heureusement propagé. L'enceinte des murs de la ville contenoit alors plus de trente mille Chrétiens.

Hyat-Saïb, Indien, étoit alors chargé du Gouvernement de Bednore. Voyant qu'il étoit impossible de résister à la multitude des assiégeans, il préféra la sûreté des habitans à son honneur personnel, & à l'instant où nos troupes donnoient l'assaut aux portes, & escaladoient les montagnes qui défendoient la ville, il dépêcha des agens au camp, pour proposer une capitulation. Il se forma entre lui & le Général un traité se-

cret, dont on ne connoît pas encore bien toutes les particularités. On croit que les principaux articles étoient que la ville, le pays, la forteresse, les trésors & autres effets publics, seroient livrés aux Anglais ; qu'en revanche les particuliers ne seroient point inquiétés dans leurs personnes, ni dans leurs biens, & qu'Hyat-Saïb demeureroit Gouverneur avec les mêmes pouvoirs qu'il avoit sous Hyder. Mais ces conditions furent violées dès que l'armée eut pris possession de la place, ce qui arriva au commencement de Fevrier 1783. Le Gouverneur fut mis en prison, & les habitans eurent lieu d'être alarmés. On trouva à la Durbar quatorze *lacks* de roupies, que le Général montra aux Officiers, & déclara appartenir à l'armée. Il s'y trouva beaucoup d'autres trésors & des bijoux, que l'on ne montra pas ; mais les différends entre le Général & Hyat-Saïb, s'étant terminés, ce dernier les réclama comme lui appartenans, & le Général Anglais sur cette réclamation, les lui rendit. Les Officiers furent indignés de ce subterfuge que l'on avoit déjà employé à Onore. Lorsqu'on porta quelques-uns de ces effets à Hyat-Saïb ; il fit présent à l'armée de quatre cens vingt mille livres, ce qui ne fit qu'augmenter les soupçons de l'armée sur cette affaire mystérieuse ; mais ce trait ne fut pas celui qui causa le plus de

mécontentement & de murmures contre la conduite du Général. Un point d'étiquète qu'il osa imprudemment décider entre les Officiers des troupes du Roi & ceux de la Compagnie, lui attira nombre de disgraces, & cette décision obligea les Colonels Macleod & Humberstone, ainsi que le Major Shau, à quitter l'armée peu après la prise de Bednore.

Dans le cours de toutes ces opérations, il n'envoya aucunes dépêches ministérielles à Bombay. Le Conseil n'en fut informé que par les Officiers, qui refusèrent de servir plus long-tems sous ses ordres, & qui étoient retournés à Bombay. On y reçut à la vérité une semaine après, une lettre du Général, mais elle ne contenoit pas un mot de ce que le Gouvernement de Bombay desiroit le plus de savoir. Elle contenoit un long détail d'opérations peu importantes, des récriminations contre les Officiers qui avoient abandonné le service, & des représentations sur le besoin indispensable de prompts & de puissans renforts, mais pas un mot sur la cause de la dispute, ni sur l'emploi des trésors pris à Bednore. Il parloit de quelques différends entre lui & le Colonel Macleod, relativement à la manière de traiter les troupes du Roi, & il renvoyoit pour des éclaircissemens à ce sujet, à certains documens qui avoient déjà été, il le supposoit, mis

fous les yeux du Confeil. Les Membres furent donc dans la néceffité de s'adreffer à Macleod & à Humberftone, pour obtenir d'eux les informations qu'ils defiroient, & tous les écrits qu'ils avoient en leur poffeffion relatifs aux procédés & à l'état de l'armée, pendant les opérations en queftion. Il fut donc déclaré qu'il y avoit contre le Général des accufations très-graves, & foutenues par des preuves évidentes. Jugeant qu'il étoit impoffible que les affaires profpéraffent fous un pareil Chef, le Confeil crut devoir lui ôter le commandement, & de le fufpendre du fervice de la Compagnie, jufqu'à ce qu'il fe fût juftifié des accufations portées contre lui. Auffitôt le Colonel Macleod fut nommé fon fucceffeur; & le Colonel Humberftone, ainfi que le Major Shau, demandèrent à rejoindre l'armée.

Matthews avoit auffi mandé au Confeil qu'il craignoit que l'ennemi n'eût des forces confidérables à environ trente milles de là ; mais on découvrit par la fuite que ces forces n'exiftoient point alors, elles ne parurent que long-tems après la date de fa lettre. Hyat-Saïb fit une levée de troupes qu'il deftinoit, difoit-il, & le Général Anglais le crut fur fa parole, à la défenfe des Anglais ; il avoit en même-tems foin d'empêcher qu'il ne s'élevât la moindre fédition dans le pays, afin d'endormir le Général dans une fécurité funefte.

Les Anglais entreprirent contre différentes places sur la côte, plusieurs expéditions qui eurent beaucoup de succès. Le Capitaine Carpenter, dans la route de Goa, envahit le district de Soondah, & se rendit maître, en peu de tems, du *Carwar* & de tous les autres forts.

Mais la principale expédition fut contre Magalore. C'étoit le premier chantier d'Hyder, où une marine formidable commençoit à prendre forme; trois vaisseaux de ligne, de cinquante à soixante canons, y étoient presqu'achevés; plusieurs autres encore de différentes grandeurs étoient commencés, & on y trouva une quantité considérable de matériaux propres à équiper une flotte. On envoya du canton de Bednore, deux bataillons de Cipayes pour investir cette place. Les assiégés firent jouer une mine qui tua, dit-on, quatre-vingt Cipayes. Après ce désastre, les autres emportèrent la place l'épée à la main. Le Gouverneur se réfugia avec les troupes dans le fort, qui, quoique considérable, ne fit qu'une foible résistance, lorsque le Général fut arrivé avec l'artillerie. Trente-six heures après que les batteries eurent commencé à jouer, il y avoit une brèche praticable. Alors le Gouverneur se rendit. On accorda aux vaincus qu'ils ne seroient molestés ni dans leurs personnes ni dans leurs biens. Ainsi la

plupart des forteresses de la côte de Malabar étoient entre nos mains.

Quoiqu'on eût bouleversé le pays, il n'étoit pourtant pas conquis. On avoit remporté ces avantages sans aucun plan, & sans aucun principe qui pût leur donner de la stabilité. Le Sultan, après beaucoup de délibérations & de précautions que ceux qui n'étoient pas dans le secret de ses projets, pouvoient prendre pour de l'incertitude, résolut tout-à-coup de délivrer ses Etats héréditaires. Ainsi notre expédition, quoique conduite de la manière la plus répréhensible, produisit les effets qu'on avoit eu en vue en la projettant.

Le Général, dont la conduite imprudente dans cette situation critique, ne peut être justifiée, au lieu de retirer ses troupes & son artillerie du pays découvert de Bednore, & de se poster dans les *gauts* qui étoient fortifiés, & que l'on regardoit comme imprenables, à la première nouvelle de l'approche des ennemis, marcha à la tête d'un peu plus de deux mille hommes pour combattre en plaine une armée innombrable, qui couvroit les campagnes & les collines des environs aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Les ennemis commencèrent l'attaque par un détachement Français. Dans ce choc furieux, nous perdîmes, dit-

on, cinq cens hommes en peu de minutes. Le Général s'apperçut bien-tôt qu'il manquoit là un Baillie, ou un Braithwaite. Il se retira précipitamment dans la forteresse, & abandonna entièrement la Ville. Le Sultan prit toutes les précautions possibles pour lui couper toute communication avec le plat pays & avec la mer. La garnison postée dans les *gauts*, qui auroit pu conserver ce passage important, ne fit qu'une foible résistance. Le petit nombre de fuyards qui échappèrent, inspirèrent une terreur panique à la garnison de Cundapore. La précipitation & la confusion que produisit ce mouvement soudain & rapide, furent si grandes, que nombre d'hommes & de chevaux furent noyés en tâchant de se sauver; on mit le feu au magasin, on encloua & on abandonna l'artillèrie. Ce grand dépôt de provisions & de munitions étant ainsi évacué & détruit, la garnison se retira à la hâte vers Onore. Le Capitaine Torrecano, qui commandoit dans cette place, sut garantir ses troupes de la terreur panique qui s'étoit emparée de leurs camarades; il réussit aussi à faire revenir les premières de leur confusion. Alors il fit un effort vigoureux pour recouvrer l'artillerie qu'on avoit laissée à Cundapore, mais sans succès, parce qu'elle étoit déjà au pouvoir de l'ennemi.

La garnison de la forteresse de Bednore, fut

au bout de dix-ſept jours réduite à la dernière extrémité ; on en avoit tué une grande partie durant le ſiége ; on y comptoit plus de cinq cens malades & de bleſſés ; elle manquoit de proviſions ; & le feu continuel des ennemis augmentoit encore ſa détreſſe. Après quelques difficultés, elle demanda à capituler ; il fut convenu que la garniſon mettroit bas les armes ſur le glacis, & remettroit aux mains des vainqueurs tous les effets publics ; on lui accordoit les honneurs de la guerre ; chacun avoit droit de garder ce qui lui appartenoit, & on donnoït aux troupes un paſſage à Bombay : on permit auſſi au Général de retenir une garde de quatre cens de ſes Cipayes, avec trente charges de munitions. Les Anglais tâchèrent d'éluder l'article de l'argent. Le fort ne fut pas plutôt rendu, ce qui arriva le 28 Avril, que le Général ordonna à ſes Officiers de tirer ſur le Tréſorier pour l'argent dont ils avoient beſoin. Par cette ſupercherie, il ne reſta pas une ſeule roupie dans le fort lorſqu'il fut évacué. Pluſieurs circonſtances, qui ſervirent enſuite à découvrir la vérité, excitèrent d'abord les ſoupçons du Sultan, & il ſe vengea d'une manière terrible. Il envoya chercher Matthews ; mais au lieu de l'admettre en ſa préſence, il ordonna qu'on le mît aux fers. Tous les principaux Officiers furent ſéparés de l'armée ſous différens prétextes, & ſubirent un

châtiment rigoureux pour les outrages qu'ils avoient antérieurement commis.

Ils furent, pendant quelque tems, étroitement resserrés dans une prison avec le Général, à Syring-Patnam. Celui-ci fut mis à mort, par le moyen, dit-on, d'une certaine boisson empoisonnée qu'on lui versa dans la gorge. Vingt Officiers subirent le même sort. Le Capitaine Richardson qui périt le dernier, se jeta à genoux, & pria instamment les bourreaux d'envoyer demander au Sultan la confirmation de sa Sentence. Cette requête ne fut pas accordée, & il périt avec ses compagnons. On ne peut penser à la triste catastrophe de ces infortunés, sans se rappeler que des foules de femmes, sans défense, avoient quelque tems auparavant inutilement sollicité leur humanité.

On n'a jamais bien connu le montant des trésors trouvés dans le riche Royaume de Canara; une relation particulière assure que le Général prit pour sa part une somme de trente *lacks* de pagodes, outre une quantité immense de diamans & de pierres précieuses; qu'il garda mystérieusement tout son butin, & chargea son frère de le porter à Bombay; que ce dernier tomba peu de tems après entre les mains du *Nabab*, qui le fit décapiter; & que l'armée est encore incertaine, si tout le trésor ou même quelque portion de

ces immenses richesses parvint jamais au lieu de sa destination. Une autre relation fait monter la somme à quarante-huit *lacks* de pagodes. Ces deux relations ont été faites depuis que les Officiers ont été délivrés de l'emprisonnement rigoureux qu'ils ont souffert dans ce pays.

La conduite de ces Cipayes, envers leurs compagnons, durant cette captivité ignominieuse, fait honneur à leur sensibilité. Ils eurent toutes les attentions possibles pour les Européens, qui ne supportoient pas comme eux la chaleur de ce climat brûlant. Ils résistèrent à toutes les offres qu'on leur fit d'entrer au service des ennemis. Lorsqu'on leur permit de rejoindre leurs Officiers, ils témoignèrent la plus grande satisfaction, & leur offrirent même les petites sommes d'argent qu'on leur avoit laissées pour leurs besoins personnels.

Le Sultan conduisit ses troupes victorieuses au secours de Mangalore; mais il y trouva une résistance différente de celle qu'il avoit si aisément surmontée à la citadelle de Bednore. Véritablement toute la force de ses attaques dépendoit de ses auxiliaires Français; ces derniers, par leurs efforts venoient de faire une brèche aux murailles, lorsque la nouvelle de la paix entre l'Angleterre & la France arriva; cet évènement mit aussi-tôt fin aux opérations des assiégeans. Ni promesses, ni menaces, ni l'adresse du Sultan ne purent en-

gager les Français à agir contre les Anglais, ou même à rester plus long-tems dans son camp. En conséquence les hostilités cessèrent de part & d'autre. Alors ils tentèrent de prendre la garnison par famine; mais elle fut à propos secourue par le Général Macleod, qui, paroissant sur la côte avec de grands renforts, obligea le pays ennemi à lui fournir des provisions. Il n'y eut, après cela, aucune opération de conséquence dans ces districts. L'année suivante la paix fut conclue entre la Compagnie & le Sultan; par ce traité, les conquêtes furent réciproquement rendues, & la tranquillité de l'Inde rétablie.

La guerre qui continua toujours dans le Carnatic, malgré l'absence du Sultan, se fit principalement entre les Français & les Anglais. *Sir* Eyre-Coote, qui étoit allé dans le Bengale pour rétablir sa santé, revint dès qu'il eut repris un peu de forces, & apporta avec lui dix *lacks* de roupies. La *R solution*, dans laquelle il passa, fut poursuivie de près par deux vaisseaux de ligne Français. Cette poursuite causa tant d'inquiétude au Général, qui craignoit que le trésor ne tombât entre les mains des ennemis, qu'il resta en personne sur le pont pendant toute la chasse. Le trésor & le vaisseau arrivèrent à bon port; mais le Général mourut deux jours après. La Compagnie & sa patrie firent une perte irréparable.

Quelles qu'aient été ses imperfections, sous d'autres rapports, on a peu vu d'hommes de guerre qui lui soient comparables. Il avoit plus d'expérience, peut-être, qu'aucun autre Général de son tems. On se souviendra long-tems, à sa gloire, que lorsque nos affaires étoient désespérées dans cette partie de l'Inde, sa présence rétablit la confiance dans l'armée : il fut la terreur du plus formidable ennemi que nous ayions jamais eu dans cette partie du monde, & sans contredit le sauveur du Carnatic.

Le Général Stuart, qui commandoit pendant l'absence de *Sir* Eyre-Coote, fut après sa mort continué dans le commandement. L'action dans laquelle il eut principalement occasion de déployer ses talens, fut à Cuddalore. Les Français que l'on se proposoit de chasser du Carnatic y étoient bien fortifiés; dans une tentative que nous fîmes pour emporter les postes avancés de cette forteresse, il se livra un engagement sanglant, dans lequel les assaillans & les assiégés combattirent quelque tems avec une égale opiniâtreté. Cependant nos troupes eurent l'avantage; nous eûmes, en y comprenant les troupes du pays, près de mille hommes tant tués que blessés, & faits prisonniers. Les Français, quoiqu'ils fussent à couvert, & malgré la force de leurs ou-

vrages,

vingts, eurent quarante-deux Officiers, & six cens de leurs meilleurs soldats tués ou blessés.

Cette bataille sanglante se donna le 13 Juin, & le 20 du même mois, *Sir Edward* Hughes, & M. de Suffren se rencontrèrent encore pour la cinquième & dernière fois dans les mers de l'Inde. Les Anglais avoient, dans cette occasion, une supériorité de forces, & opposoient dix-sept vaisseaux de ligne à quinze navires des ennemis; mais nos équipages étoient fort affoiblis par les maladies. Il y eut une furieuse canonnade de part & d'autre, qui commença à quatre heures & quelques minutes, & dura sans interruption jusqu'à sept heures du soir. Les ennemis retinrent alors le vent, ils étoient restés à une bonne distance pendant tout le combat. Le matin on ne les apperçut plus; mais on les vit le jour suivant mouillés dans la rade de Pondichéry; *Sir Edward* les défia pendant tout le jour, mais il fut obligé de retourner droit à Madras, pour prendre de l'eau fraîche. M. de Suffren saisit cette occasion pour retourner à Guddalore, où il débarqua deux mille quatre cens hommes, pour aider M. de Bussy dans la défense de cette place importante.

Ces renforts animèrent tellement les assiégés, qu'ils résolurent d'attaquer nos retranchemens. Notre armée n'étoit pas alors dans la meilleure situation possible, pour soutenir un pareil assaut.

Les renforts que le Général avoit fait demander à Madras, n'étoient pas encore arrivés. Le Colonel Fullarton n'étoit pas non plus de retour d'une expédition dans le pays de Coimbatour. *Sir Edward* Hughes étoit parti, & la flotte ennemie mouillée dans la rade. Malgré toutes ces circonstances malheureuses, & quoique les forces destinées pour surprendre les Anglais, fussent composées de l'élite de l'armée Françoise, & conduites à l'attaque par quelques-uns de leurs meilleurs Officiers, elle furent reçues d'une manière à laquelle elles ne s'attendoient pas. L'action commença de la part des Français à trois heures du matin, ils tâchoient de surprendre nos troupes; ils eurent au premier assaut un avantage auquel on devoit s'attendre, sur des troupes peu préparées; cependant les assaillans s'apperçurent bientôt qu'ils étoient sur un terrein ennemi. Les Anglais furent en un moment sous les armes, & vengèrent cette insulte. Non contens de garder leurs postes, ils chassèrent les ennemis de leurs retranchemens, & les pressant de tous côtés, les eurent bientôt mis dans une déroute générale. Le Chevalier de Damas, qui conduisoit ce parti, plusieurs Officiers & environ cent cinquante hommes furent faits prisonniers; notre perte ne fut pas grande. Les Cipayes, qui combattirent, & même repoussèrent à coups de bayonnettes quelques-unes des

meilleures troupes de France, furent ceux qui souffrirent le plus.

Peu de tems après cette sortie, on apprit à Cuddalore, de la part de Milord Macartney & de *Sir Edward* Hughes, que la paix étoit faite en Europe entre les Français & les Anglais. Aussitôt les hostilités cessèrent, & on échangea mutuellement les prisonniers.

*Fin du second & dernier Tome.*



# TABLE

## DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE VIII. *Première guerre avec les Marattes. — Anecdotes de ce Peuple. — Interposition du Gouvernement de Bombay, dans leurs querelles. — Traité avec Ragoba. — Députation du Colonel Upton à Poonah. — Traité de Poorunder. — Mécontentemens excités par cet événement. — Etat politique de l'Inde à cette époque.* page 1.

CHAP. IX. *Intrigues du Conseil de Bombay. — Origine & commencement de la seconde guerre des Marattes. — Marche du détachement de Bengale à travers les pays intérieurs de l'Inde. — Manque de réussite de l'expédition de Bombay. — Le Général Goddard refuse d'accéder au traité de Worgaum. — La négociation projetée avec le* Rajah *du Berar sans succès. — Nouvelles alliances avec Futty-Sing & la* Rannah *de Ghod. — Confédération générale formée contre les Anglais. — Con-*

*quête du Guzurat. — Expédition brillante de Popham dans la province de Ghod.* 53

CHAP. X. *Guerre avec la France. — Prise de Pondichéry. — Affaire du* Circar *de Guntoor & de Peshcush. — Hyder-Ally envahit le Carnatic. — Suites de cet évènement. — Le Conseil & le* Nabab *ne sont point préparés. — Condition de l'armée. —* Sir *Hector Monro entre en campagne. — Situation de Baillie. — Son désastre. — Arrivée de* Sir *Eyre-Coote. — Il défait les ennemis dans quatre batailles rangées. — Guerre avec la Hollande. — Expédition contre leur établissement de Sumatra. — Prise de Negapatnam sur la côte de Coromandel, & de Trincomale dans l'île de Ceylan.* 93

CHAP. XI. *Demandes au* Rajah *de Benarès. — Il est accusé de contumace. — Le Gouverneur-Général visite Benarès. — Le* Rajah *est mis aux arrêts. — Les Cipayes & les Officiers employés à ce service, sont massacrés. — Il prend la fuite. — Son parent & son ennemi succède au Gouvernement momentané de la* Zemindarie. *— Témérité du Capitaine Mayaffre, est repoussée. Le Gouverneur-Général abandonne ses quartiers pen-*

*dant la nuit.* —— *Visite du* Visir *au* Nabab. —— *Les Princesses d'Oude indignement traitées, ainsi que les femmes du* Zenana *& les enfans du Roi.* —— *Troubles dans les provinces voisines.* —— *Opérations militaires.* —— *Le Gouvernement établi.* —— *Paix avec Sindia.* —— *Butin pris par l'armée.* 163

CHAP. XII. *Une flotte Française paroît devant Madras.* —— *Elle est poursuivie par* Sir Edward *Hughes, qui s'empare d'une partie du Convoi.* —— *Combat.* —— *Les ennemis tiennent le vent, & ne sont plus apperçus le matin.* —— *Le* Sultan *& le* Magnanime *venant d'Angleterre joignent* Sir Edward. —— *Combat sanglant sur la côte de Ceylan.* —— *Suites de ces actions.* —— *Succès d'Abingdon.* —— *Paix avec les Marattes.* —— *Ouragan.* —— *Famine.* —— *Opérations de l'armée sur la côte de Malabar.* —— *Onore assailli.* —— *Mort d'Hyder.* —— *Canara envahi.* —— *Mécontentemens de l'armée.* —— *Mangalore.* —— *Terreur panique dans Ampadore.* —— *Le Général Matthews capitule.* —— *Sort du Général & de ses Officiers.* —— *Les auxiliaires Français refusent de combattre contre les Anglais.* —— Sir *Eyre-Coote meurt à Madras.* —— *Succès dans le pays*

*de Coimbatour. —— Dernier Combat naval entre les flottes Françaiſe & Anglaiſe. —— Ceſſation des hoſtilités.* 214

Fin de la Table du ſecond & dernier Tome.



# PRÉCIS HISTORIQUE
## SUR
# LES MARATTES,

*Composé en Persan, par l'Ecrivain Hameddin* ( qui accompagna le Colonel Upton dans son Ambassade à Pounah. )

Le premier qui se fit un nom à la tête des Marattes, fut Siwa (ou *Siwagi*), fils de Sambaha, descendant du Rajah-Rana d'Oudaipour. Dans une guerre que Siwa soutint contre Aurengzebe, surnommé LE CONQUÉRANT DU MONDE (1), il donna beaucoup d'inquiétudes & de peines à ce Monarque; mais à la fin il fut pris & conduit à Dehly.

(1) *Alemguir*; les Souverains de l'Asie prennent ce titre & d'autres encore qui ne sont pas moins ridicules.

Depuis quelque tems il gémissoit dans cette Capitale sous le poids de ses chaînes, lorsque l'épouse d'Aurengzebe, sœur du Rajah-Rana, obtint la liberté de cet illustre captif. Il s'introduisit aussitôt parmi des Fakirs Sinasiens (1),

(1) *Sinasi*, Brahmane qui a promis un pélerinage, selon M. Halhed, *Code of gentoo laws*, *page lxxxvi*. Mais M. Dow nous fournit sur ce mot des détails vraiment curieux. « Les Sinasiens, dit ce savant Anglois, sont une sorte de Moines mendians, connus ordinairement sous le nom de *Fakir*, (mot Arabe qui signifie *pauvre*). Ces fainéans & prétendus dévots s'assemblent quelquefois au nombre de 10 à 12 mille hommes, & sous prétexte de faire des pélerinages à certains lieux de dévotion, ils mettent des Provinces entières à contribution. Ces Saints ne portent point d'habit, & en général sont très-robustes; dans leurs pieuses courses, ils prennent pour leur usage des femmes de la plus mince vertu. La politique commune à tous les Ordres Religieux, fait qu'ils admettent parmi eux des personnes de mérite; ils ont aussi grand soin de donner à leurs disciples différentes espèces de connoissances, pour rendre leur Ordre plus respectable aux yeux du peuple ».

Quand cette vigoureuse armée de Saints tout nus dirige sa course vers quelques temples, les hommes de tous les pays par lesquels elle doit passer, prennent la fuite, malgré tout leur respect pour la sainteté du caractère de ces Fakirs; quant aux femmes, elles sont

dont il prit l'habit : étant sorti de Dehly avec une troupe de ces Fakirs, il se réfugia dans le

---

plus pieuses ou peut-être plus résolues que leurs maris ; loin de les suivre dans leur fuite, elles restent au logis. Celles que leur stérilité déshonore, se recommandent souvent aux prieres des Fakirs, & c'est pour cet objet sur-tout qu'on en voit toute l'efficacité. Quand un Fakir est en oraison avec la maîtresse du logis, il a soin de laisser son bâton ou ses pantoufles à la porte de l'appartement, le mari se garde bien alors de troubler leur dévotion ; mais s'il est assez mal-adroit pour ne rien comprendre à ce signe, une rude bastonnade est le prix de sa visite importune."

Les Fakirs n'emploient pas seulement la force de leur bras pour se faire respecter; ils pratiquent encore les pénitences les plus effrayantes ; certains restent pendant des années entières, quelquefois même pendant toute leur vie, dans des postures forcées, d'autres fixent si fortement le bout de leur nez, que leurs yeux ne peuvent plus se diriger sur aucun autre objet. Alors ils croient voir ce qu'ils appellent *le feu sacré*. Parmi ces mendians tout nus, il se trouve quelques enthousiastes de bonne foi, mais la plupart ne se revêtissent de cet extérieur de sainteté, qu'afin de se livrer plus aisément au plaisir, & de satisfaire leurs goûts libertins. Ce qui leur fait maintenant beaucoup de tort, & ce qui leur attire sur-tout la haine des maris, c'est que les femmes, par une dévotion naturelle au beau sexe de tous les pays, croient se

Bengale. Aurengzebe donna par-tout des ordres pour arrêter le fugitif. Un de ses espions se glissa parmi les Fakirs ; ayant découvert Siwagi, il dit tout haut : « Je sais que Siwagi est parmi » vous ». Le Gouverneur du Bengale ne tarda pas à savoir cette nouvelle ; mais Siwagi profita de l'obscurité de la nuit pour se sauver ; il se rendit dans le Dekan (1). Les amis qu'il avoit à la Cour de Tanachah, s'intéresserent pour lui auprès de leur Souverain, qui l'envoya chercher pendant le jour, & lui témoigna toutes sortes de bienveillance. Il ordonna même qu'on eût les plus grands égards pour son nouvel hôte. Comme il le mandoit encore pendant la nuit, le prudent Siwagi se contenta de faire cette réponse : « J'ai vu dans tout » l'Indoustan trois imbécilles, le premier » est le Roi Aurengzebe, il lui en a coûté » beaucoup pour se rendre maître de ma

---

sanctifier par le commerce intime d'un Fakir. Tou les Sinasiens du monde se garderont bien de détruire une pareille erreur. *Dow's dissertation concerning the costums, manners, linguages, and religionof the hindoos*, pag. xxxv and xxxvi.

(1) Le Dekan est une Province Méridionale de l'Inde, où commandoit alors Tanachah.

» personne, & il n'a pas eu l'esprit de » me garder; le second c'est l'espion du Bengale, qui m'ayant reconnu, n'a pas été assez » adroit pour me prendre. Le troisième c'est » vous; j'ai été de ma propre volonté vous » voir pendant le jour, & vous ne m'avez pas » fait arrêter : semblable à l'oiseau qui, une » fois envolé de sa cage, ne se laisse plus prendre dans les filets; je ne suis pas assez stupide » pour me jeter dans les vôtres ». Aussitôt il quitta Hayder-Abad (1), pour se rendre à Sattara (2). En rassemblant les soldats qu'il trouva dispersés de différens côtés, il parvint promptement à former une bonne armée toute prête à entrer en campagne, & il recommença ses courses & ses brigandages avec la même ardeur qu'autrefois.

On dit qu'à sa sortie d'Hayder-Abad, Siwagi ne possédoit qu'une bague qui pouvoit valoir environ deux roupies & demie (1). Il la ven-

(1) Hayderabad, ville de l'Inde, située dans le Dekan, long. 96, lat. 17, 30. M. Anquetil nous apprend que cette ville est un Soubah de l'Inde.

(2) Sattara, ancienne Capitale du pays des Marattes; mais maintenant leur Capitale est Pounah. M. Anquetil écrit Ponin.

(3) Environ six francs de notre monnoie.

dit pour faire sa route, & arrivé à Sattara il fut nommé Rajah (1). Aurengzebe revint dans la suite faire une expédition dans le Dekan, & à force d'adresse & de politique il parvint encore à se saisir de Siwagi; mais alors ce Grand-Mogol étoit vieux & presque en enfance; son épouse le sollicita si vivement en faveur du prisonnier pour lequel elle s'intéressoit, qu'il lui accorda le pardon & la liberté. Aurengzebe donna même au Prince Maratte une lettre-patente, par laquelle il lui concédoit le revenu du Dekan & des autres provinces envahies par ce Rajah. On assure que ce diplôme existe encore; les Marattes le montrent & en font parade. Or, le tribut qu'ils payoient au Souverain de l'Inde, est estimé à raison de dix pour cent.

Le Rajah Siwagi mourut (2), & son fils

(1) *Rajah*, mot Indien qui répond à celui de Roi; c'est le titre des Souverains particuliers de l'Inde; mais le grand Mogol se nomme *Padichah*.

(2) Siwagi mourut paisible Souverain des Marattes le 28 Avril 1680 de J. C.; ce Prince étoit brave, inébranlable dans le malheur; il avoit toutes les qualités d'un bon brigand, c'est-à-dire d'un excellent Conquérant; en un mot, il suffit, pour le caractériser, de dire qu'il étoit digne de commander à la nation qui l'avoit pris pour maître.

nommé Sahou lui succéda. Ce Prince recula les bornes de ses domaines ; il conquit plusieurs Provinces, profita des troubles arrivés dans l'Indoustan, sous le règne de Mohammed-Chah (1), pour mettre quelques Gouvernemens à contribution. L'on parle encore aujourd'hui de la force & de la puissance du Rajah Sahou. Quand ce Prince se vit avancé en âge il appela ses Chefs, & les entretint chacun en particulier, afin de mieux connoître leurs talens & leur valeur. Mais il ne trouva parmi ses parens personne plus capable de lui succéder que Abissounat (2), Brahmane de Kouken : c'étoit un Capitaine intelligent & courageux. On lui demanda combien il avoit de soldats

---

(1) Mohammed-Chah, fils d'Aurengzebe ; il monta sur le trône de l'Indoustan, après la mort de son père, l'an 1707.

(2) Nous mettons dans le texte *Abissounat*, au lieu de *Bagi-Raou*, conformément à la note du savant Anglois, qui observe très-bien que l'*Ecrivain paroît s'être trompé ; il a pris le nom du fils pour celui du père ; le personnage dont il parle ici, est sans doute Bissounat-Balagi, dont le fils aîné se nommoit Bagi-Raou ; c'est sous ce nom que le même Ecrivain le désigne dans la suite de cette histoire.*

prêts à marcher, & combien il pourroit encore en mettre sur pied.

Abissounat répondit : « j'ai maintenant vingt-» cinq mille cavaliers sous mes ordres, » & je peux en lever autant ». Aussitôt le Rajah Sahou lui mit un ceinturon d'or, & le nomma Généralissime (1) des Marattes.

Sur le revenu de ses États & sur le tribut que payoient les Provinces soumises au Grand-Mogol, on lui donnoit dix pour cent pour sa propre dépense; le reste étoit consacré à la paye des soldats & à d'autres frais; enfin, Abissounat fut reconnu Généralissime, & les Chefs lui obéirent.

Les Marattes regardoient le Rajah Sahou comme l'égal & le collegue du Grand-Mogol. Ils respectent leur Chef (ou Pichwa) comme un Vice-Roi, & ses Ministres sont pour eux des Visirs.

Maintenant Ram-Rajah (2) est gardé à vue

(1) Pichwa ou *Généralissime* de tous les Chefs Marattes.

(2) Ram-Rajah, Prince de Caste Maratte, & leur Roi légitime, en 1758, étoit âgé alors de 25 ans. Nana, son premier Ministre & Chef réel des Marattes, le tenoit renfermé avec sa tante dans la forteresse de Sattara. Ram-Rajah étoit fils de Chah-Rajah, fils de

dans la forteresse de Sattara; c'est un descendant de Sambagi, frère de Sahou; les Chefs Marattes l'ont nommé maître du *Kicheketh* (1). Sans ce *Kichkech* ils ne peuvent créer leur Généralissime, qui est obligé de porter le nom du Rajah gravé sur son anneau.

Bagi-Raou, & Tchemnagi-Apa sont fils d'Abissounat. Le second fut père de Sada-Chiou, surnommé Bahou-Sahab, qui fut tué à la tête de son Régiment, dans la guerre contre le Roi des Abdalis. Sa femme Parabati-Bay vit encore, & prend part aux affaires du Généralissime (*ou du Pichwa*).

Bagi-Raou eut trois fils, le premier Balagi-Pandet, surnommé Nana; le second Rakonat-Raou, l'autre Chemchire-Béhadur (2).

Balagi-Pandet donna le jour à trois Princes; Bisswass Raou l'aîné fut tué dans la guerre contre les Abdalis; le second Madhou-Raou,

---

Sambagi, qu'Aurengzebe mena prisonnier à Dehly, où il le fit scier par la tête, n'ayant pu le décider à embrasser l'Islamisme. Ce Sambagi étoit fils du fameux Siwagi.

(1) Le sens de ce mot nous est inconnu.

(2) On le nommoit encore Jannobah; il avoit eu pour mère, Messammah-Mestany, native de Kesbe.

remplit la charge de Généralissime pendant douze années, c'étoit un excellent Officier; le troisième fut Neraïn-Raou, que Rakonat-Raou fit assassiner (1). Maintenant Madhou-Raou, fils de Nérain, âgé de deux ans, est reconnu pour Généralissime (ou *Pichwa*).

---

*Assassinat de Nerain-Raou; commencement des troubles & des dissentions qui s'élevèrent entre Rakonat Raou & d'autres Chefs.*

Depuis douze ans Madhou-Raou, frère aîné de Nérain, occupoit la place de Généralissime des Marattes. Sa sage conduite lui avoit donné des droits sur l'amitié & sur la reconnoissance du peuple. Quoiqu'il gardât à vue dans son Palais à Pounah, Rakonat-Raou son oncle; il avoit néanmoins pour lui les égards & la déférence d'un parent respectueux. Ce bon Général vint à mourir, & Nérain-Raou son frère cadet, âgé de 19 ans seulement, lui succéda. A peine fut-il assis dans le fauteuil de Pichwa, qu'il fit charger son oncle de

---

(1) Par Cheikh Yousouf-Kard, Somair, Sink & plusieurs autres.

chaînes pesantes, l'accabla d'injures, & le tint au secret (1). Cependant le prisonnier usa d'adresse, il parvint à mettre dans ses intérêts quelques guerriers (2), qui, sans être d'origine Maratte, avoient été accueillis & soutenus par les premiers Pichwa de cette Nation.

Comme l'on n'y connoissoit pas encore les complots ni les trahisons, le Généralissime n'avoit pas de gardes ni de troupes auprès de sa personne. Les conjurés entrèrent dans le Palais avec un gros de leurs amis, sous prétexte de demander leur paye ou de faire l'appel (3). Ils s'emparèrent de toutes les avenues, & ayant parcouru les appartemens, ils trouvèrent le prisonnier (4), & le Prince son

---

(1) L'ordre de Nerain n'étoit pas sans doute aussi sévère que l'Auteur Persan le laisse entendre, ou bien il ne fut pas ponctuellement exécuté, car son oncle n'auroit jamais pu entretenir d'intelligence avec les assassins dont on parle ici; & comment auroient-ils fait pour prendre leurs mesures?

(2) Ces conjurés se nommoient *Somair-Sink*, Officier; Youssouf-Khan & Kiardi.

(3) Somair-Sink & Khereg-Sink étoient deux Officiers chargés particulièrement de l'administration du Palais.

(4) Rakonat-Raou occupoit dans le Palais un appar-

neveu dans la même chambre. Ce dernier se voyant sur le point de périr fut intimidé ; il eut recours aux plus humbles supplications ; enfin tombant aux genoux de Rakonat : » Je ne tiens point, dit-il, au rang de Gé- » néralissime. Rappelez-vous que vous êtes » mon oncle, & que je suis le fils de votre » frère. Qu'on me laisse la vie, je vous » abandonne volontiers la dignité de Pichwa ». Rakonat fit signe aux Conjurés d'épargner son neveu, mais ils crurent si peu à la sincérité de cette défense, que dans le même moment le jeune Prince fut poignardé (1). Ils restèrent ensuite deux jours dans le Palais, en attendant le payement de quatre cents mille roupies ; récompense que Rakonat leur avoit promise pour cet exploit. Heureusement un Officier (2) re-

---

tement particulier ; mais Nerain, au bruit de l'alarme qui se répandoit de tous côtés, vint se réfugier auprès de lui ; voilà pourquoi les conjurés les trouvèrent ensemble.

(1) Ce fut Telagi, esclave de Nerain-Raou, qui tua son maître.

(2) Cet officier se nommoit Mouroubah, & la charge de *Secrétaire du département civil* qu'il occupoit, est désignée dans le texte Persan par les mots *Peher Newis*. *Peher*, mot maratte qui signifie *bureau des affaires civiles*.

commandable, Secrétaire du département civil, & fils d'un premier Magistrat (1), leur compta deux cens mille roupies, & donna caution pour le reste du payement. Par ce service important, il délivra Rakonat de l'espèce de captivité où il étoit retombé; car les Conjurés le tenoient enfermé dans le Palais. Ensuite les Chefs Marattes s'assemblèrent; Rakonat étant le seul des descendans de Balagi (2) qui pût prétendre au titre de Pichwa; on lui accorda le fauteuil sans la moindre difficulté. Aussitôt après son inauguration il se mit à la tête de quelques troupes, & marcha contre Aly Khan (3).

Deux des principaux Officiers (4) obtinrent

(1) Ce Magistrat s'appelle en Persan *Diwanten*.

(2) Balagi-Raou, Chef réel des Marattes en 1758, & connu dans l'Inde sous le nom de Nana, n'étoit proprement que *Pesevé* ou Connétable de Ram-Rajah; mais il s'étoit rendu indépendant, & tenoit sa Cour à Pounah. *Voyez* p. 288.

(3) Nizam-Alykham, fils de Nizam al Moulk Soubahdar d'Ahmah, & Visir du Grand-Mogol.

(4) L'un se nommoit Sokebaram Babou, ancien Conseiller de Rakonat; c'étoit un vieillard rusé, l'autre Balagi-Pandet, il occupoit la place de Secrétaire du département civil.

pendant la route la permission de retourner à Pounah, pour régler différentes affaires. Ils quittèrent ainsi l'armée, mais les autres Chefs suivirent Rakonat dans la guerre qu'il alloit entreprendre. Huit mois après la mort de Nérain-Raou, sa veuve (1), qu'il avoit laissée enceinte accoucha d'un fils. Alors les deux Officiers qui étoient retournés à Pounah, & douze autres Chefs puissans se réunirent (2), ils mirent en sûreté la mère & son fils dans le fort de Pourendet, à neuf cofs de Pounah (3). On

---

(1) Elle se nommoit Kenkia-Bay; notre auteur paroît ici avoir confondu l'ordre des événemens, Kenkia-Bay n'accoucha pas aussi-tôt après la révolution qui ôta à Rakonat le fauteuil de Pichwa. Elle n'étoit alors que dans le troisième mois de sa grossesse, ses partisans la mirent en sûreté; ils tirèrent de Satara, Ram-Rajah dont nous avons déjà parlé ci-devant, pag. 288, & qui étoit comme prisonnier dans cette ville; ce Prince leur servit de Pichwa, en attendant que la veuve de Nérain leur en donnât un autre.

(2) *A neuf coss de Pounah*; selon d'autres, il est à onze coss de cette capitale du pays des Marattes.

(3) Nous donnerons ici les noms de ces douze Chefs qui furent appellés dans l'Inde les *douze frères*.

leur fournit les meubles & les vivres dont ils pouvoient avoir besoin; le Château de Pou-

---

1 Sakcharam-Babou.

2 Balagi-Pandet, surnommé Nana, *Peker-Newis* c'est-à-dire, Secrétaire du département civil.

3 Mourouba, *Peher-Newis*, cousin de Balagi.

4 Trembeck-Mamah, (ainsi appelé parce qu'il étoit oncle maternel de Bhaou-Saheb, ou Sadachevah-Rahou, ou enfin Soudabah).

5 Sabagi-Behoussalah, fils de Rakhoug-Behoussalah.

6 Mir-Moussanommé aussi Reken-Adoulah, Conseiller du Nabab-Nizam-Aly-Khan.

7 Hari-Pandet-Beharkiah (de Peharkay) (nom de famille).

8 Wain-Raou, frère de Koupal-Raou.

9 Melhar-Raou-restah de la Caste des Sinafs, oncle maternel de Nerain-Raou.

(M. Chambers prétend que l'auteur Persan est ici dans l'erreur. Selon ce savant Anglais, Melhar-Raou étoit Brahmane).

10 Pritchy-Nedh qui occupoit la place de *Perde-hati-Khas*; elle ressemble à celle de Visir.

11 Narou-Apa, Gouverneur (*Soubahdar*) de Pounah & des environs.

12 Narou-Babgi (*), Inspecteur de toutes les forteresses.

(*) M. Chambers l'appelle aussi Narou-Pandet. Il ajoute que cet Officier n'a pas plus de trois ou de quatre forts sous sa direction; les Marattes en possedent plusieurs centaines, mais ils ne les confient jamais tous aux soins d'un seul officier).

render, situé sur une montagne d'environ un cofs, est bien fortifié.

Tous les Chefs convinrent que Rakonat-Raou avoit commis une atrocité, en formant une conspiration contre son neveu, & en le faisant assassiner : « L'on n'avoit pas encore vu » chez les Marattes, dirent-ils, une pareille » perfidie. Mais puisqu'il existe maintenant » un fils du malheureux Nerain (1), la dignité » de *Pichwa* lui appartient ».

D'après cette décision, ils écrivirent aux autres Chefs qui accompagnoient Rakonat; & qui, pour la plupart, ne tardèrent pas à l'abandonner.

Les uns s'en retournèrent chez eux, les autres se rendirent auprès du fils de Nerain-Raou. Le Pichwa Rakonat se voyant ainsi

(1) Selon M. Chambers, notre auteur a été mal informé. Le fils posthume dont il est ici parlé, ne naquit qu'après qu'ils eurent entièrement formé leur confédération. Pour prendre une résolution définitive ils se contentèrent de consulter les astrologues sur l'enfant que la veuve du Pichwa portoit dans son sein; ceux-ci assurèrent qne c'étoit un garçon, les Chefs eurent tant de confiance dans cette réponse, qu'ils continuèrent tous leurs préparatifs pour la révolution qu'ils méditoient comme si l'enfant étoit né.

délaissé,

délaissé, craignit pour lui-même; il renonça donc à ses projets de guerre contre Nizam Ali Khan (1). Il se transporta chez Tékougi Houlker, & chez d'autres Chefs Marattes qui demeuroient dans leurs domaines (leurs *Jakirs*) à Oudjin (2) & dans les environs. Mais la saison de l'infortune étoit arrivée pour Rakonat, tous ces officiers lui refusèrent les secours qu'il demandoit. « Nous sommes, » lui répondirent-ils, soumis au Pichwa; mais » comme il s'est élevé dans votre famille des » troubles & des divisions, nous ne voulons » soutenir personne, & nous garderons la » neutralité jusqu'à ce qu'un Prince légitime » monte sur le trône; alors nous lui rendrons » hommage ».

Rakonat voyant ses espérances frustrées de ce côté, livra bataille à l'un des douze Chefs confédérés, nommé Trimbek-Maman, dont nous avons déjà parlé; ce dernier fut tué dans

(1) M. Chambers assure que Rakonat avoit déja fait la paix avec Nizam, & qu'il n'étoit pas à cinq journées du Carnatic, lorsqu'on apprit dans son camp la révolution arrivée à Pounah.

(2) Oudjin, ou selon M. Anquetil, Odjèn, est un Soubah de l'Inde à 101 coss nord de Surate.

l'action (1); le vainqueur alla ensuite à Surate pour demander du secours aux Anglois : comme leur comptoir de cette ville étoit subordonné au Conseil & au Gouverneur de Bombay, ce ne fut qu'avec le consentement de ceux-ci, que Rakonat obtint trois bataillons d'infanterie & quelques canons.

Sur ces entrefaites, plusieurs Chefs Marattes qui tenoient pour Rakonat-Raou, rencontrèrent un détachement ennemi composé de 25000 cavaliers (2). La bataille se livra au nord de Narbada, à 30 coss de Sarate; il y eut beaucoup de sang versé, mais la perte fut si égale de part & d'autre, que personne ne put se flatter d'avoir

(1) L'auteur confond ici les événemens Rakonat défit Trimbek avant d'aller à Oudjin. *Note de M. Chambers.*

(2) Les Chefs Marattes qui combattirent dans cette action pour Rakonat, se nommoient Managi-Saindhiah, à qui l'on avoit donné le surnom de *Fehankera*, c'est-à-dire *sans peur*. Koubenderaou-Kaikwar, frère de Fateh Sink-Kaikwar, qui étoit dans le parti opposé. Il y avoit encore beaucoup d'autres Officiers inférieurs. On distinguoit à la tête de l'armée ennemie Hari-Pandet-Peharkia; Balunet-Apa; son véritable nom étoit Krichna-Raou, fils de Balwanet, & plusieurs autres.

eu l'avantage. Il arriva alors des défenses expresses de la part du Gouverneur général & du Conseil (du Bengale) pour arrêter toute espèce d'hostilité entre les ennemis; c'est pour celà qu'ils sont restés dans l'inaction. Le Colonel John Upton ayant conclu la paix avec les ministres de Madhouraou, cet enfant posthume de Nerain, les Anglois de Bombay ont redemandé à Rakonat les troupes qu'ils avoient envoyées à son secours.

Mais celui-ci n'est pas disposé à retourner chez les Marattes. Il aime mieux se rendre à Calcutta ou bien à Benarès, il écrivoit dernièrement au Colonel (Upton) qu'il passeroit dans son pays, (c'est-à-dire en Europe).

---

# DÉTAILS

## SUR RAKONAT-RAOU.

Rakonat-Raou, surnommé Rakoubá, est un Chef puissant, & parmi les enfans de Bagi-Raou, c'est même le seul qui se soit distingué.

Son premier exploit remarquable fut la prise d'une moitié du Guzarate (1) qu'il enleva à

(1) Le Guzarate douzième Soubah de l'Hindoustan,

Damagi-Kayekva-Raou; il fit ensuite des prodiges de valeur en combattant pour Ghaziddin, Nabab qui sous le règne d'Ahmed-Chah (1), soutint une guerre violente contre les Jattes (2). Ce même officier fondit à la tête de cent mille cavaliers, sur le fils d'Abdaly-Chah, le chassa de Lahor au-delà des rives de l'Atek (3), & revint après y avoir planté le drapeau Maratte.

Chah-Abdaly étoit alors occupé à faire la

---

a depuis Odaipour à l'est, jusqu'à Por Bender, 250 coss (125 lieues) d'étendue, & 220 coss (110 lieues) depuis Bargaon au nord, jusqu'au-delà Surate au sud. On le nomme encore *Zin el Belad*, *la beauté des pays*, ou *le pays précieux*. Autrefois cette contrée étoit soumise à des Rajahs comme le reste de l'Hindoustan. La capitale est Ahmed-Abad. Voyage de M. *Anquetil*, p. 265.

(1) Ahmed-Chah, cinquante-neuvième Empereur de l'Hindoustan, regna sept ans deux mois. Il monta sur le trône en 1748, fut déposé en 1754, & vivoit encore en 1770. *Hist. Mss. de l'Inde.*

(2) Les Jattes sont un peuple de brigands dans l'Inde.

(3) La rivière d'Atek, selon M. Otter, prend ce nom d'un fort situé sur son bord oriental. Les anciens Indiens la nommoient *Enider*, les Grecs & les Latins Indus. Les Occidentaux l'appellent maintenant le *Sind*. Il a 900 lieues de cours.

guerre sur les frontières du Khorassan (1), l'année suivante il conduisit contre les Marattes une armée formidable. Lorsqu'il entra dans l'Hindoustan, le Nabab-Ghaziddin s'étoit déja retiré dans le pays des Jattes (ses anciens ennemis avec lesquels il s'étoit réconcilié) & qui lui avoient accordé leur protection.

Au bruit de l'arrivée d'Abdalay, le Pichwa des Marattes, nommé Balagi-Pandet, s'adressant à Rakonat son frere (2), lui dit: il faut que vous alliez encore faire la guerre au Chah Abdaly.
« J'y consens, répondit-il, pourvu que vous » me donniez vingt laks (3) de roupies pour » faire les frais de cette guerre ».

(1) Province de Perse, située à l'ouest de l'Hindoustan dont elle est limitrophe.

(2) Je traduis ici *son frère*, quoique mon texte Persan porte *Peseri-Khod* son fils, ce qui est visiblement une erreur. Mais il suffit de se rappeler ce qu'on a lu précédemment, pour savoir que Rakonat & Balagi étoient tous deux fils de Bagi-Raou. *Voyez ci-devant page 299.*

(3) C'est-à-dire deux millions de roupies, qui font près de cinq millions de notre monnoie : selon certains auteurs, Rakonat demanda pour cette expédition 60 laks, ce qui fait six millions de roupies. Mais la somme me paroît exorbitante.

Son cousin (1) qui assistoit au Conseil, dit que la Nation Maratte ayant l'avantage par-tout, les richesses de tous les pays qu'elle parcouroit, devoient lui appartenir, « comment donc trou-» veroit-on à dépenser la somme qu'on deman-» doit? » Rakonat lui offrit alors le commandement qu'il accepta sans hésiter.

Ayant rassemblé une armée de 90,000 cavaliers, il commença par attaquer le frere du Nabab Nizam-Aly-Khan (2), qui par la mort tragique du dernier Nabab-Jenk-Nazir se voyoit réduit aux dernières extrémités. Ce Prince vint presque seul s'opposer aux Marattes; & ceux-ci le serrèrent de si près, qu'il fut obligé de leur livrer les forts de Berhanpour & d'Assir, & une province qui rapportoit soixante cinq laks de roupies par an. On le força encore de joindre à cette concession une grosse somme d'argent comptant. Après avoir remporté cet avantage, les vainqueurs passèrent dans l'Hindoustan (3), & se portèrent vers les environs de Dehly. Le Général des Marattes montra des prétentions à l'Empire,

---

(1) Nommé Sadachiwa.

(2) Il se nommoit Salabet Jenk.

(3) C'est-à-dire qu'ils passèrent du Dekan dans l'Hindoustan proprement dit.

& vouloir s'asseoir sur le trône (1). Mais son orgueil révolta le Tout-Puissant. Personne n'ignore que son armée fut investie d'un côté par celle du Chah Abdaly, & par la troupe du Nabab Chaja-a-Doulet; d'un autre, par tous les Rouhillas. On en vint aux mains, & l'action fut terrible. Les témoins oculaires ne craignent pas d'assurer que dans tout l'Hindoustan l'on n'a jamais livré une pareille bataille.

Attaqués en tête & en queue, les Marattes ne trouvèrent pas même d'issue pour la fuite; ils se battirent en désespérés & firent des prodiges de valeur. Quatre-vingt de leurs Officiers furent tués sur leurs éléphans (2). On est assez incertain sur le sort du Général; les uns disent qu'il périt dans le combat; les autres assurent qu'il trouva

---

(1) Sadachiwa-Raou ne vouloit pas monter sur le trône de l'Inde, mais il désiroit d'y placer Javan-Bacht.

(2) Cette grande défaite des Marattes arriva en Janvier 1761. Leur camp étoit à Singar, dit M. Anquetil; les troupes du Mogol les enveloppèrent; les Marattes affamés voulurent se faire jour, & furent mis en pièces... Saboda, cousin de Nana, fut d'abord blessé & ensuite écrasé par son propre éléphant. *Voyage de M. Anquetil, page 274.*

le moyen de s'enfuir, & qu'il regagna la ville de Pounah, déguisé sous l'habit d'un simple soldat. Lorsqu'il parut en la présence de Balagi-Raou, ce Richwa irrité le fit enfermer dans la forteresse de Pourender, où l'on prétend qu'il vit encore. Mais il est gardé si soigneusement, que sa femme qui demeure à Pounah, & qui est admise dans les Conseils des Chefs, ne peut avoir de ses nouvelles; cependant ces bruits ne paroissent pas vraisemblables. En effet, comment se pourroit-il qu'un Officier aussi considérable fût dans les chaînes, & que personne n'eût de ses nouvelles?

Après cet échec, Malhar-Raou (1) arrivé dans l'Hindoustan, séjourna long-tems à Kalpi, il se porta ensuite vers Kourajehan-Abad pour donner du secours au Nabab-Chaja-a-Doulet; mais un combat qu'il livra au Général Anglois Carnac, lui fit changer de dessein; enfin il mourut. Maintenant son fils & sa veuve (2) sont dans le Gouvernement d'Indour, qui est leur Jakir; ils peuvent mettre 50,000 cavaliers en campagne, & ils sont de la Caste de Dehenker.

(1) L'un des Chefs de l'armée Maratte.

(2) Son fils se nommoit Takougi-Houleker, & sa femme Ahaliah-Bay.

Dans la suite, plusieurs Chefs (1) Marattes ramenèrent une nouvelle armée dans l'Hindoustan, & placèrent sur le trône de Dehly Chahalem le protecteur de la religion (que Dieu prolonge la durée de son règne!) (2) ce peuple se vante maintenant d'avoir donné un Souverain à l'Hindoustan, & de l'avoir fait prisonnier. Ils disent avec orgueil que ce Monarque doit tout aux Marattes. On sait que le Général Champion, après sa victoire sur les Rouhillas, marcha contre Mehedi Kat, & livra bataille aux Marattes, commandés par Sendiah, l'un des Officiers qui étoient venus dans l'Hindoustan. Une partie de leurs troupes fut taillée en pièces, l'autre ayant pris la fuite se sauva au-delà du Jemna & du Gange; depuis cette défaite aucun détachement Maratte n'a repassé ces fleuves. Maintenant que la révolution, causée par

(1) Ces Chefs se nommoient Mehendegi, Sehendiah & Bisagi-Pandet. Le premier fut défait par un Officier Anglois comme on va le voir ci-après.

(2) Chah-Alem est le Mogol régnant. Ce fut encore un fils naturel de Bagi Raou, nommé Chemchir Bahadur, qui détrôna & rétablit ensuite le grand Mogol Alemguir Sany, couronné en 1754, & assassiné par les ordres de son Visir, en 1759.

Rakonat-Raou, a excité la discorde parmi les Chefs de cette Nation, plusieurs Rajahs ont profité des circonstances pour s'emparer du territoire qui s'étend depuis Kalpi jusqu'à Nerwer, & pour en toucher les revenus. Lorsque les affaires de Rakonat seront terminées, leur intention est d'envoyer une nouvelle armée dans l'Hindoustan.

---

# DETAILS

## *SUR LE PAYS DES MARATTES.*

Cette contrée produit différentes espèces de légumes (1). Le riz réussit assez bien dans la Province de Kouken; on en tire beaucoup du Soubah de Khandaisse (2). L'on a dix à douze sères, ou livres de ce riz pour une roupie de quarante-cinq sols. Le grain en général est

---

(1) Le texte Persan porte *différentes espèces de grains, tels que les Djevares, les Badjerahs*; ce sont des légumes que nous ne connoissons pas. Kouken & Khandaisse sont de petits districts ou *Soubah*, dont le riz fait la plus grande célébrité.

(2) Le riz de Kouken ressemble à celui qu'on mange communément dans le Bengale, l'on en a ordinaire-

très-cher, & tout ce qui sert aux commodités de la vie forme la moindre partie du commerce des Marattes. Ils tirent leurs soies du Bengale. Ils ont plusieurs manufactures de draps, mais elles ne méritent pas d'entrer en parallèle avec celles du Bengale. Ils ne fabriquent que des draps blancs, des Tchinets (1), des Berhanpours &

---

ment 12 ou 13 sères pour une roupie de 45 sols; mais la seule espèce de riz que l'on tire de la Province de Khandaisse, se nomme en langue Hindoustane, *pattni chauvel*; il sert à l'ordinaire des grands. Dans le temps même où ce riz est le moins cher, il est rare que l'on en aie plus de 6 à 7 sères pour une roupie. Le grain est long & petit, semblable à celui dont les riches Musulmans de la côte de Coromandel font leur pilau.

La sère est un poids de l'Inde. M. Anquetil l'évalue à 35 tolas ou 13 onces 4 gros 25 grains; il passe ordinairement pour 14 onces. Le même Savant nous apprend qu'il y a une autre *sère* nommée *sère Pakar* qui vaut deux sères ordinaires. Il y a aussi différentes roupies, la plus commune est estimée 2 livres 5 sols argent de France.

(1) Nous croyons que les Tchinets sont la même chose que les *Tchiites* ou toiles peintes, connues sous le nom de *Masulipatan*. Nous soupçonnons également que les Berhanpours sont des toiles ou des étoffes auxquelles on a donné le nom de la ville où elles

des turbans, mais toutes les marchandises d'Europe, telles que les draps gris, &c. aussi bien que la soie, l'opium & les draps du Bengale leur viennent de Bombay (1), on les transporte aussi de tous côtés, jusque dans la ville de Dehly.

Les Marattes font un grand commerce de perles; on leur en apporte de Mokha (2) & de

---

se fabriquoient. En effet Berhanpour ou Brhampour, comme l'écrit M. Anquetil, est un Soubah de l'Inde, connu encore sous le nom de *Darful Seidour*, c'est-à-dire *la maison de plaisir*.

(1) Bombay est une isle située, selon d'Anville, au 18 degré 50 minutes de latitude, nord sur la côte du Dekan. Le port & la baye sont très-commodes; c'est pourquoi les Portugais l'ont appelée *Baon-Bahia*. C'est le centre du commerce de la côte de Malabar, du Golphe Persique, de la mer-Rouge & des Indes; ainsi l'on ne doit pas s'étonner que les Anglois aient cherché tous les moyens de s'habituer au climat meurtrier de cette isle, & qu'ensuite ils s'y soient établis en Souverains. *Voyage d'Henri Grosse*, page 81. Le Bengale est une Province de l'Inde assez connue.

(2) Mokha est un des ports les plus considérables de la Mer-Rouge, situé, selon Ovington, au 13e degré 30 minutes de latitude. Il y vient des vaisseaux de Surate, de Cambaye, de Malabar & d'Europe. Jeddah est un autre port considérable de la Mer-Rouge,

Jeddah. Les fruits les plus communs dans leur pays sont le raisin, les grenades, les melons d'eau, les mangues (1) & les poires.

Ce pays nourrit d'excellens chevaux (2) & même en grand nombre; mais ils sont d'un prix excessif. Dans toutes les Provinces & dans tous les endroits soumis aux Marattes, on trouve des écuries & des haras (3) considé-

---

situé à 21 degrés 30 minutes. C'est à Jeddah qu'abordent tous les Musulmans qui vont à la Meke en pélerinage. *Ovington*, tome 2, page 176.

(1) La Mangue ressemble assez à nos prunes longues, mais elle est plus grosse. On lui attribue beaucoup de vertus, les Indiens & les Européens en mangent pour se préserver d'une foule de maladies très-communes dans la saison des pluies. La mangue bien mûre a un goût délicieux. *Ovington, tome 2, page 4.*

(2) Les chevaux les plus estimés des Marattes, sont ceux qui vivent sur les bords de la Bhima, rivière qui va se décharger dans le fleuve Krichna, environ à 30 coss Ouest de Bidder, dans la Province de Bhalky. Ces chevaux sont robustes & d'une taille médiocre. C'est une très-belle race. La plupart sont bais foncés avec les jambes noires. On les appele chevaux *Bimertedy*, du nom de leur pays natal. Ces chevaux se vendent dans les marchés cinq mille roupies; les mâles sont ordinairement les plus chers.

(3) Ces haras ou troupeaux de chevaux, se nom-

tables, & le Pichwa en a plusieurs en différens lieux, qui lui appartiennent en propre. Les Chefs Maratres ont dans leur territoire (ou jakir) des haras considérables. On enregistre les hommes qui servent sur ces chevaux en temps de guerre, & qui forment ces corps de cavalerie nommés *Barkir* (porte-faix). Enfin, chaque Officier a chez lui cent ou deux cents chevaux.

Les hommes de ce pays ne sont pas moins robustes que les chevaux; ce sont-là ses plus grands & mêmes ses uniques avantages.

Le terrein est pierreux, couvert de rochers & noir en plusieurs endroits; ce qui produit beaucoup de boue & de limon pendant la saison des pluies. Les torrens qui se précipitent alors des montagnes, rendent souvent les chemins impraticables.

La ville de Pounah n'a rien de remarquable. Son circuit est d'environ trois ou quatre cosses.

---

ment en Maratte *Jlhandy*; ce sont des chevaux appartenans à différens particuliers; on les envoie ainsi paître dans la campagne, tant que l'on n'en a pas besoin chez soi; mais les chevaux appartenans au Pichwa s'appellent *Pagah*; on donne aussi ce nom aux endroits où l'on les garde.

Aucun de ses jardins ne sont comparables à ceux du Bengale, ou de Benarès (1).

---

(1) Il me paroît qu'il y a peu de jardin à l'est & au sud de Pounah; de ce côté seulement on remarque le jardin de Mourou Pehernevis, mais il n'a presqu'aucun des agrémens dont parle ici notre Auteur. Au nord & à l'ouest de la ville, coule une petite rivière appelée la *Moula Moutha*, dont le lit parsemé de rocs, empêche d'y naviguer.

Nerain Raou entreprit de faire construire sur cette rivière un pont qui devoit rester ouvert pendant la saison des pluies, & qu'on auroit fermé pendant les chaleurs de l'été, afin de conserver une provision d'eau pour la consommation de la ville, mais il fut assassiné avant que d'avoir terminé cette utile entreprise, & depuis sa mort l'on n'y a pas travaillé. Ce fut une effroyable sécheresse, arrivée pendant son règne, qui inspira cette idée à ce Pichwa. Une tasse d'eau se vendoit alors dans Pounah, une demi-roupie. Cette excessive disette dura pendant douze ou quinze jours. *Note de M. W. Chambers.*

M. Anquetil nomme cette ville Ponin ou Pony. Voici la description qu'il nous en donne dans son voyage aux Indes Orientales, page 227. « Quatre » Aldées rassemblées dans une plaine avec un Bazar » (*un marché*) commun, & quelques maisons à un » étage, ou qui renferment un terrein plus considé-

Les maisons des Officiers Marattes ressemblent à celles des Mébagins. On en voit peu dont les bâtimens & les dépendances soient un peu considérables, mais presqu'aucune n'a des cours, des jardins, des sources ou des fontaines; néanmoins tous les habitans se portent bien; ils s'occupent beaucoup du commerce, tandis que les Brahmans remplissent le plus grand nombre des charges & des emplois.

Le peuple de cette contrée ressemble beaucoup à celui du Pendjab, autant pour le teint que pour la figure (1).

» rable; voilà ce qui forme Ponin, qui n'est proprement qu'un grand camp de paillotte. Cette ville, » Capitale actuelle des Marattes (l'ancienne est Satara), est assez florissante. Le Bazar est une rue » large qui la traverse d'une extrémité à l'autre. On » trouve toutes les marchandises de l'Asie, & même » une partie de celles de l'Europe, que les Anglois » y envoient de Bombay, qui est à quatre ou cinq » journées; mais toutes ces richesses sont plutôt con» sommées par les Maures que par les Marattes, peu» ple également simple & frugal ».

(1) Le Pendjab est une province de l'Hindoustan, dont le nom signifie les cinq eaux; en effet, elle est arrosée par cinq rivières qui la rendent très-fertile. Elle produit beaucoup de riz, de bled, de fruits & de vin;

Il

Il est rare de voir chez eux des teints très basanés. Les femmes de toutes les conditions sortent sans voile. Celles des riches se font porter dans un Palankin (1) sans rideaux. Celles des soldats montent en croupe derrière leur mari. La prostitution (2) est très-commune dans cette contrée.

Plusieurs Brahmanes vendent très-cher leurs

---

le sucre y est excellent. La capitale, nommée Lahor, est située au 31 degré 50 minutes de latitude. M. W. Chambers observe que, suivant d'autres mémoires, il paroît que la figure des habitans du Pendjàb ne ressemble pas à celles des Marattes. Parmi ces derniers on trouve beaucoup plus de teints basanés qu'on ne le croiroit, d'après la description que fait notre Auteur Persan.

(1) Le Palankin est la voiture la plus commode de l'Inde; on s'y tient couché ou assis. Il est porté par cinq hommes, qu'on nomme *Bera*. En voyage il faut huit *Beras*, & quelquefois douze. M. Anquetil donne une description très-détaillée de cette voiture, dans son voyage aux Indes, *p.* 22 & 23.

(2) Les mots persans que nous rendons ici par *prostitution*, sont *perdeh ferouchy*, c'est-à-dire, *la vente du rideau* ou *du voile*. Il suffit de connoître un peu les mœurs Orientales pour pénétrer le sens de cette métaphore.

filles, ou des étrangères qu'ils élèvent exprès pour faire ce commerce (1).

D'autres Castes, outre les Brahmanes, nourrissent des poules dont ils mangent les œufs; mais ceux-ci s'abstiennent scrupuleusement de viande & de poisson (2). Il est défendu de tuer des vaches dans les pays soumis aux Marattes (3). Ils ont chez eux très-peu de Musulmans. Ils ne tolèrent pas même l'islamisme, mais l'idolâtrie est florissante, & les Pagodes sont en grand nombre.

(1) Un Brahmane Maratte qui entendoit lire ce passage, témoigna la plus vive indignation; il nia le fait, assurant que jamais ils ne vendoient leurs propres filles & qu'ils n'en élevoient pas même d'étrangères pour les trafiquer. Cependant il fut obligé d'avouer que cette coutume n'étoit pas inconnue aux Castes inférieures.

(2) Non-seulement les Brahmanes ne mangent ni poissons ni viandes, mais encore toutes les différentes divisions des vies ou castes Banianes observent la même abstinence, quoique le Chetry & le Sadder permettent l'usage de ces deux espèces d'alimens.

(3) On connoît toute la vénération des Guebres pour les vaches. Leur plus ardent desir est de mourir sur un lit de fiente de vaches, en tenant un de ces animaux par la queue.

*Mœurs & coutumes des Marattes.*

Ils ont plusieurs coutumes qui me paroissent excellentes.

1°. Il règne entre les Chefs une concorde & une union parfaite. On n'avoit pas encore vu chez eux un seul trait de perfidie, jusqu'au moment où Rakonat-Raou forma l'infâme complot qui le couvrit d'opprobre.

2°. Le Pichwa & les Chefs témoignent beaucoup de considérations & même de respect à tous les militaires.

Le Pichwa se tient droit dans la salle d'audience publique (1) jusqu'à neuf heures du matin, pour recevoir le salut des Chefs & des bas-Officiers de la cavalerie (2); il les embrasse, & il leur présente lui-même le Betel (3). Lors-

(1) *Buram*, signifie proprement, réception publique, c'est ce que nous appelons *audiences publiques*; & *Derbar*, *porte de réception*, *door of admittance*, en Anglois. C'est un nom commun aux palais des Rois & des Gouverneurs Indiens. Selon M. Frazer, *life of nader Shah*, *p.* 156.

(2) *Jema'adar*, un simple Officier d'infanterie ou de cavalerie, du mot Arabe *jema'a*, multitude, & *dar* qui possède.

(3) Le Betel que les Indiens & les Chinois mâchent sans cesse, & qu'on offre dans toutes les visites,

qu'un Grand, ou même un homme du peuple vient le ſaluer, il ſe lève pour les recevoir ou pour les embraſſer (1).

---

comme en Angleterre on préſente un verre de vin, eſt composé de trois ingrédiens; ſavoir, la feuille de Betel, la noix de Betel ou d'Arek, & le Chunam; (ce Chunam eſt une chaux brûlée, faite avec de belles coquilles.) Les Aſiatiques prétendent que le Betel adoucit la poitrine, fortifie l'eſtomac, & conſerve les dents, quoiqu'il les terniſſe. *Voyage de Groſſe*, pag. 342.

*Na*. Maintenant cette coutume n'eſt plus la même. On fait des diſtinctions qui autrefois n'avoient pas lieu; le Pichwa embraſſoit ordinairement tous ceux qui ſe préſentoient. Mais un nommé Papougi Naik abuſa indignement de cette faveur; il nourriſſoit au fond de l'ame une haine ſecrette contre Sadacheva Bhaou, nommé communément Bahou Saheb. Etant premier Miniſtre de Balagi Raou, qu'on nomme auſſi Nana Saheb, quatrième Pichwa des Marattes, il eſſaya de donner un coup de poignard à ſon ancien ennemi, parent du ſouverain, en s'avançant vers lui pour l'embraſſer. Depuis cet attentat on a donné un réglement par lequel il n'eſt permis qu'aux perſonnes de la première diſtinction d'embraſſer le Pichwa, ou ſes parens; il faut en outre qu'elles ſoient déſarmées. *Note de M. W. Chambers.*

(1) Ceci me paroît trop général; mais ſuivant un uſage qui ſubſiſte depuis très-long-tems, on aſſigne

3°. Quand un de leurs Chefs, quelque puissant qu'il soit, eût-il même cent mille cavaliers sous ses ordres, est chargé de faire une expédition avec ses propres troupes, & qu'il vient à commettre une faute, le Pichwa lui ordonne de se rendre à la Cour. Loin de songer à la révolte, le coupable obéit sur l'heure, & avec la plus grande diligence. Il se présente en personne devant le Pichwa qui lui pardonne si la faute est légère, autrement il le tient dans les chaînes pendant quelques mois, ou bien il le disgracie jusqu'à ce qu'il juge à-propos de lui rendre sa faveur.

4°. Lorsqu'un Chef recommandable s'est chargé d'une expédition, & qu'elle lui devient si dispendieuse, que non-seulement elle absorbe tout le revenu de son jakir, mais encore qu'il s'endette envers les Méhagins (1), la Cour ne fait pas difficulté de lui allouer la somme dont il a besoin, fût-elle de douze cents mille

---

le jour que l'armée doit se mettre en marche pour une expédition; alors le Pichwa se tient debout à la porte de sa tente, & après avoir remis l'étendard doré au Général, il reçoit dans cette posture les complimens de toutes les troupes. *Idem.*

(1) Mot inconnu qui se trouve aussi à la page 312.

roupies. Quoique le Gouvernement ait le droit de lui faire payer cette somme, s'il allègue l'insuffisance de ses moyens, on lui fait aussitôt grace du total ; & il ne craint pas d'être obligé de rendre ses comptes au Chef du Diwan, au Khan-Seman (1), & aux Administrateurs des deniers de l'Etat.

Les Chefs sont maîtres de faire toute la dépense qu'ils veulent (2). Cette entière liberté leur est si agréable, qu'ils viennent avec leurs troupes, dès qu'on les demande, & qu'ils vont par-tout où on les envoie.

---

(1) Le *Kkan-Seman* est, selon M. Frazer, le Grand-Maître de la Maison du Roi ; nous croyons que le *Khan-Seman* est une espèce d'Intendant des finances.

(2) Ceci doit s'entendre avec quelque restriction ; à la vérité on voit souvent les Chefs prodiguer des sommes considérables lorsqu'ils sont à la tête des armées. Mais cet argent est moins employé à payer les soldats, qu'à donner des fêtes aux Brahmanes, à soudoyer des chanteurs, des danseurs & une foule de bateleurs inutiles, qui, comme on sait, errent continuellement dans l'Inde. A leur retour on leur alloue ces sommes à titre de *dherrem* ou aumônes. Mais on est si éloigné de les laisser entièrement libres pour leurs dépenses, qu'on met auprès d'eux un Officier nommé le *Karken*, uniquement occupé à y surveiller.

Mais aujourd'hui Sakeharam Babou, contre la coutume des anciens Pichwas, perçoit des impôts sur les jakirs, & demande des comptes à ceux qui les possèdent. La plupart des Chefs, très-mécontens de cette conduite, ne sont plus dans d'aussi bonnes dispositions; il faut attendre que le Très-haut fasse connoître ses desseins.

5°. Si un Chef Maratte qui a de l'emploi ou des jakirs vient à mourir, son fils, quoique trop foible ou trop jeune, hérite de ces places. On les fait gérer par quelqu'un jusqu'à que celui-ci puisse en remplir lui-même les fonctions (1). Lorsqu'il en est absolument incapable, on lui donne un substitut (2), & ses

(1) Ceci n'est pourtant pas une règle générale; il est vrai qu'on a beaucoup d'égards aux réclamations des grandes familles, lorsque ceux qui les font sont eux-mêmes des hommes d'un grand mérite, & d'une capacité reconnue; mais s'il ne s'en trouve pas, on retire ordinairement les jakirs & les charges pour les donner à des personnes qui pourront être plus utiles à l'état.

(2) *Naib*, Lieutenant (*Vice-Roi*); c'est un mot arabe qui fait au pluriel *Navab* ou *Nabab*. Les Européens se sont mépris en appelant *Nabab* les Vices-Rois ou Gouverneurs de l'Inde, dont le titre véritable est *Naib*.

parens touchent les appointemens de chaque mois ou les revenus des jakirs ; car le Gouvernement ne s'empare pas des biens des morts, comme c'est la coutume dans les Etats du Grand-Mogol (1).

---

A quarante grandes cosſ (2) ſud-oueſt, de Pounah, eſt la fortereſſe de Sattarah.

Bombay eſt environ à cinquante coſs, oueſt, de la même ville.

---

(1) Dans l'Orient, les Grands auſſi-bien que les particuliers n'ont rien en propre. Leurs biens & leur vie dépendent du caprice du Souverain. Ce n'eſt pas dans une note que l'on peut développer le ſyſtême politique de ces contrées ; nous nous contenterons de renvoyer le lecteur au ſavant *Traité de la Légiſlation Orientale, par M. Anquetil ;* & à l'Ouvrage d'un des plus grands conquérans de l'Aſie. *Les INSTITUTS politiques & militaires de Tamerlan, écrits par lui-même en mogol, & traduits en françois d'après une verſion perſane, par M. Langlès.* C'eſt un traité de politique & de tactique plein de ſageſſe, & qui porte vraiment l'empreinte du génie de ſon illuſtre Auteur. On trouve au commencement de la traduction françoiſe une vie de conquérant d'après les meilleurs Auteurs orientaux ; & à la fin du volume, des fragmens du fameux code de Genghiz-khan.

(2) *Coſs*, meſure itinéraire connue dans l'Inde, depuis la plus haute antiquité ; M. d'Anville l'évalue

Surate & le Guzarate (1) sont environ à 130 coss, nord-ouest.

La province d'Oudjin est à deux cents-soixante cosses, nord-est de Pounah (2).

---

à 1330 & quelques toises, de manière qu'il en faut 43 pour un degré; mais elle varie tant que pour prendre une mesure moyenne, il résulte environ 37 coss par degrés. *Eclaircissement sur la carte de l'Inde*, *pag.* 14. Ainsi la coss fait à-peu-près trois quarts de lieue.

(1) Le Guzarate, Soubah de l'Inde, a environ 250 coss d'étendue de l'est à l'ouest, & 220 du nord au sud. Selon M. Anquetil, *voyage aux Indes*, *pag.* 266. Thevenot nous apprend que cette province est la plus fertile de tout l'Hindoustan; plusieurs rivières l'arrosent, & elle produit abondamment du bled, du riz & les plus beaux fruits. Ahmed Abad, capitale du Guzarate, est située, selon d'Anville, à 23 degrés quelques minutes de latitude.

Surate, une des plus grandes villes de l'Inde & l'une des plus florissantes, quoiqu'elle ait beaucoup souffert des Maures & des Marattes, est située à 21 degrés 15 minutes de latitude. Les Anglois ont à Surate un établissement considérable.

(2) Notre texte porte cent trente kerrai coss. Une kerrai coss vaut deux coss ordinaires.

Aurengabad (1), à soixante-dix coss est, (de cette Capitale de l'Empire Maratte.)

Bombay, Salcette (2), Bassein (3) sont situés sur la côte occidentale de la mer.

Le Kouken est une province fertile, soumise aux Marattes, & située au sud-ouest de Pounah; elle produit du riz & d'autres denrées utiles, qui servent à l'approvisionnement de Pounah. Le Pichwa & le Chef sont la plupart des Brahmanes de Kouken; cette province est un soubah ou *gouvernement*.

---

(1) Ville & Soubah de l'Inde, située à 150 coss de Surate, 1500 de Dehly. Elle est environnée de murs & précédée d'un grand faubourg; les montagnes l'entourent à une certaine distance; le pays aux environs est bien cultivé. *Voyage* de M. Anquetil, p. 232. Notre carte Angloise place Aurengabad à 20 d. 20 m. de latitude.

(2) Salcette, île & province dépendante de Goa, qui, selon M. Anquetil, peut avoir cinq lieues de long. Dans la nouvelle carte de l'Inde en Anglois, que nous avons sous les yeux, l'île de Salcette est située au 19 d. d. 15 m. de latitude.

(3) Bassein que M. Anquetil écrit Bacim, est une ville située au nord de Salcette, 19 d. 25 m. de latitude. Elle appartenoit autrefois aux Portugais. Mais les Marattes s'en emparèrent en l'année 1740.

Les Brahmanes de Pounah forment deux divisions, la caste Dessy, ce sont ceux d'Aurengabad & des environs, & la caste de Kouken.

Au sud & à l'est sont plusieurs contrées dépendantes des Marattes; elles s'étendent depuis les environs de Pounah jusqu'aux frontières du Karnatic (1), & même jusqu'à

(1) Le Karnatic, dont il est ici fait mention, ne doit pas être resserré dans les bornes que les Anglois lui assignent. La province gouvernée par Mohammed Aly-Khan n'est qu'une partie du Karnatic proprement dit, & devroit toujours être désignée sous le nom de *Karnatic payeen ghat*, c'est-à-dire, *Karnatic en deçà du détroit*. Sous le nom seul de Karnatic on comprend toute l'étendue de pays situé au sud de Merch & de Bidder; c'est ce qui composoit autrefois le royaume de Viziapour. En effet, le nom de *Karnatic payeen ghat*, Karnatic en-deçà du détroit, paroît avoir été donné par les Maures, au pays de Mohammed Aly-Khan; car les Marattes n'entendent par cette dénomination qu'une très-foible partie de cette même contrée, tandis qu'ils appellent *Draviddes* tout le Soubah d'Arcot, que les Malabars natifs du pays nomment *Soromandelam*, dont les Européens ont fait *Caromandel*.

Ce que l'on dit ici sur les dominations marattes du côté du sud-ouest, ne doit s'entendre que de leurs anciennes possessions dans le territoire de Tanjore,

Ramessir ( pélerinage des Hindous, non moins célèbre que Kassi, à 300 coss de Pounah;) elles touchent encore à Panalah, jakir des

---

& du tribut qu'ils percevoient sur les Tondemans. *Note de M. W. Chambers.*

On se persuade facilement que les états d'un peuple belliqueux ou brigand (car ces deux mots ici paroissent synonymes) n'ont jamais de bornes fixes. Leur existence même n'est pas assurée; nous en avons eu dernièrement un exemple frappant dans les malheureux Rouhillas Afgans dont les Anglois réunis aux Indiens ont pour ainsi dire extirpé la race. Cependant il ne faut pas juger les Marattes trop rigoureusement; ces hommes portés à la rapine & aux brigandages ne sont pas cruels, & pratiquent même chez eux l'hospitalité avec une générosité qui fait honte aux peuples policés. Un respectable Académicien qui a traversé leur pays, leur rend un témoignage vraiment honorable. « Le pays » des Marattes, dit-il, est généralement ouvert. Le » peuple gai, fort & plein de santé ne compte que sur son » courage & sur ses armes. Leur force principale est dans » la cavalerie; l'hospitalité est leur vertu dominante. » Le pays me sembloit être celui de la nature; je » croyois, en parlant aux Marattes, converser avec » les hommes du premier âge. » *Voyage de M. Anquetil, pag.* 227. Il n'en est pas moins vrai cependant qu'ils ont pillé Surate, & plusieurs autres villes de l'Inde. Mais ne seroit-ce pas les suites d'une haine

Bonſalahs (1); enfin elles ſont limitrophes de Nellour & des autres domaines d'Haider Naik.

A l'eſt & au Nord ſont les départemens, (les Cerkars) d'Aſſir & de Berhanpour, & le Gouvernement (le Soubah) de Khandaiſs, à 80 coſs de Pounah.

La partie du nord & de l'ouéſt eſt occupée par une moitié du Guzarate, le Perganah de Broanch, & d'autres domaines qui appartiennent au Pichwa des Marattes.

Les autres provinces de ce Royaume ſont le Perganah de Behelſſa, les Soubahs d'Indour (2) & d'Oudjin. Le Perganah de Seroune,

invétérée contre le Grand-Mogol, qu'ils regardent comme leur ancien tyran ? Il me ſemble qu'on pourroit comparer les Marattes Arabes aux Bédonins qui donnent l'hoſpitalité à un voyageur & pillent des caravanes.

(1) Le Bonſalah ou Bonſolo eſt limitrophe du territoire de Goa & du pays des Marattes. La capitale ſe nomme Wady, au nord de Goa. Les pirates bonſalos incommodent beaucoup les commerçans Portugais. Nellour eſt une ville & un état ſitués ſur la côte de Coromandel, & gouvernés par un Nabab. *Voyage de M. Anquetil, pag.* 104 & 105.

(2) Indour eſt un Perganah, *Soubah* eſt le nom des vice-royautés ou grands gouvernemens qui forment

le Soubah de Kalpi (1) que Gaziddin Khan a donné aux Marattes, à titre de jakir, en récompense des secours qu'ils lui ont prêtés; ces domaines sont restés jusqu'à présent en leurs possessions : ils se trouvent enfermés dans les jakirs de Tekouji Houlker, & de Sendiah. Il y a 50 ou 60 mille hommes répandus du côté de l'Hindoustan; on les paye avec le produit de ces contrées, & on envoie le reste au Pichwa.

Le revenu de toutes les provinces qui appartiennent aux Marattes se monte à douze krores de roupies (2). En déduisant les jakirs & les dépenses nécessaires pour l'entretien des

---

la division de l'Inde. M. Anquetil en compte 22, dont les gouverneurs se nomment *Soubahdar*. Le Soubah se divise en cerkar ou département; le cerkar en Perganah ou district. *Voyez histor. fragm. of the Mogul empir. not.* pag. xxiv.

(1) Kalpi n'est point un Soubah, mais un Perganah; à l'énumération de tous ces domaines il faut ajouter le Perganah de Dhar, dont le château qui porte le même nom, est célèbre par sa force. Il passe pour avoir été bâti par le fameux Rajah Bhoi qui en fit sa capitale. Il est situé environ à 24 coss Bengales de la ville d'Oudjin. *Note de M. W. Chambers.*

(2) Le krore de roupies fait cent laks, le lak cent mille roupies de 45 sols, environ.

ſoldats diſtribués ſur les frontières de l'Hindouſtan, on trouvera qu'il reſte au Pichwa environ cinq krores de roupies. Il faut encore prélever ſur cette ſomme la paye des ſoldats qui ne reçoivent que de l'argent comptant (1); & l'entretien d'environ 700 forts appartenans aux Marattes; enfin il ne rentre dans les coffres du Pichwa que cent laks de roupies en eſpèces ſonnantes (2).

---

(1) Ces ſoldats ſont déſignés dans notre texte perſan ſous le nom de *Cipak Nakdy*. *Nakdy* eſt dérivé de la racine arabe *nékédé*, payer argent comptant. *Paratam ſolvit pecuniam. Vid. Golii Lexicon Arabic. pag.* 526.

Nous obſerverons ici, d'après un Auteur Anglois, que la paye des Marattes eſt très-foible; peu de leurs ſoldats touchent de l'argent; ils reçoivent leur paye en riz, en tabac, en ſel, & autres conſommations qui ſont à très-bon compte. S'ils étoient obligés de donner de l'argent comptant, ils ne pourroient entretenir de nombreuſes troupes, parce qu'ils ne font aucun commerce. *Voyage de Groſſe, pag.* 240.

Voilà pourquoi notre Auteur Perſan établit une diſtinction entre les ſoldats que l'Etat entretient, & ceux qui reçoivent leur paye en eſpèces.

(2) Ceci paroît vrai pour le préſent. Mais Madheraou avoit, dit-on, deux krores de roupies dans ſon

Leur armée entière peut se monter à deux cents mille soldats, tant cavaliers que fantassins. Mais en y comprenant les garnisons des forteresses & de différentes autres places, on pourra trouver quatre cents mille combattans.

Les Marattes sont toujours en guerre, tantôt avec Haïder Naik, tantôt avec le Nabab Nizam Aly Khan, ou avec d'autres Princes. Leur pays ne goûte jamais les douceurs d'une parfaite tranquillité; voilà pourquoi il paroît désert & inculte (1).

Aujourd'hui cependant ils ont la paix avec

---

trésor lorsqu'il mourut. La plus grande partie de cette somme tomba dans les mains de Rakonat-Raou, qui la dépensa pour se mettre à la tête du Gouvernement, & pour faire son expédition dans le Karnatic. *Note de M. W Chambers.*

(1) Cependant les principaux voyageurs nous apprennent que les Marattes se livrent à l'agriculture, qu'ils sont même obligés de consulter les saisons pour leurs expéditions; car le plus grand nombre de leurs soldats sont laboureurs. Comme le Gouvernement ne permet pas l'importation du grain chez eux, ils risqueroient de mourir de faim s'ils ne cultivoient leurs terres; aussi se voyent-ils forcés de revenir dans le tems des semailles & de la récolte : les Marattes sont formés à l'agriculture & aux armes.

Nizam

Nizam Aly Khan Behadur ; mais les mécontentemens occasionnés par la conduite de Rakonat-Raou ont donné lieu à de nouveaux troubles. Les Princes (1) des montagnes voisines, ainsi qu'Haider Naik, & du côté de l'Hindoustan, Kousain, le Rajah Himmet Behadur ; le Rajah de Kohad & plusieurs autres se sont emparés du Soubah de Kalpy (2), du Cerkar de Kwalier (3). Haider Naik a pris aussi quelques provinces. Mais aussitôt que les Marattes auront terminé leurs différends avec

(1) *Les Zemindars des montagnes voisines.* Les Zemindars sont des Rajahs ou Princes Indiens qui ont des Etats en propriété, & qui gouvernent une certaine portion de pays en payant un foible tribut au Grand-Mogol. Ce titre est composé des mots Persans *zemin*, *terre*, & *dâr*, *qui possède*. *Frazer, life of nader shah, page 46.*

(2) Notre Auteur Persan se trompe. Kalpy est un Perganah ; le Rajah Himmet Behadur prit à la vérité Kalpy dans le temps & sous les ordres de Chodja ad Doulah, mais il fut bientôt chassé par les Marattes, qui avoient alors pour Chefs Vithel Sevadeo, Naurou Sunker Govind Pandet, &c.

*Note de M. W. Chambers.*

(3) Le Rajah de Kohad s'étoit emparé du plat pays & de quelques forteresses construites avec de la terre

Rakonat, & qu'ils ne craindront plus rien de sa part, on verra leur armée marcher de différens côtés.

---

dans le Cerkar de Kwalier; mais il ne put se rendre maître du château, même de Kwalier, sans le secours des Anglois, qui le prirent & le remirent à ce Rajah. *Note de M. W. Chambers.*

*FIN.*



# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

---

*VOYEZ cette Table, page 276 du présent Volume.*